This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

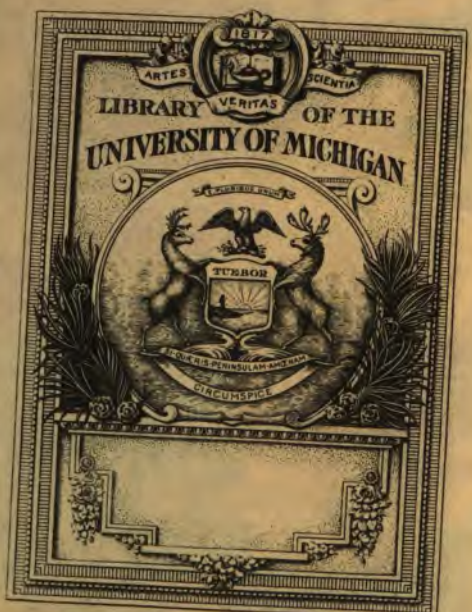
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

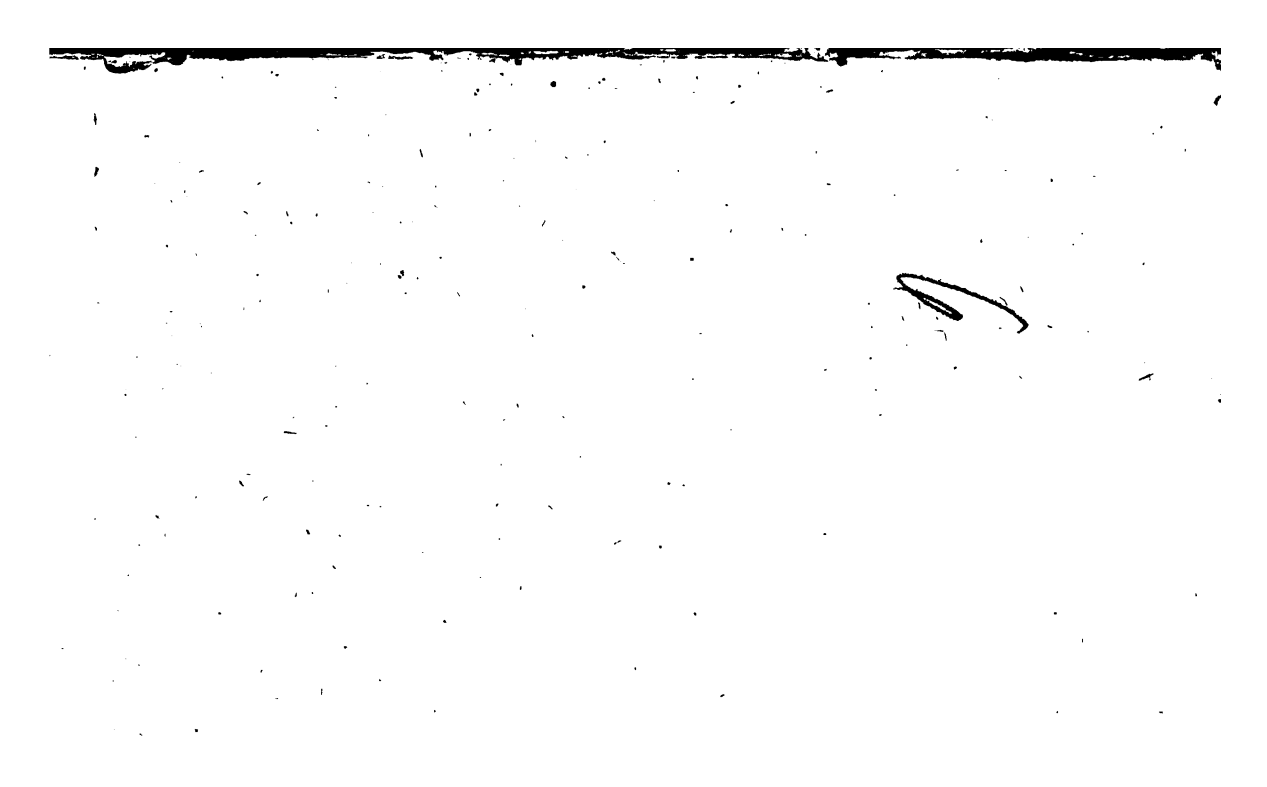
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



III 6

6 710/2

N. л.

ANECDOTES
DE LA COUR
DE
PHILIPPE-AUGUSTE.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, au bout du Pont-Neuf, Quai de Conti, à la Croix d'Or.

M. DCC. XXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

848
L969an
v.3

693664-020

ANECDOTES DE LA COUR DE PHILIPPE-AUGUSTE.

PHILIPPE-AUGUSTE ne laiſſa pas long-tems Adelaïde dans l'inquiétude où elle étoit ; il alla à Chelles dès le lendemain. L'eſtime que j'ai pour vous, Mademoiſelle, lui dit-il, me fait penſer que vous puniſſez Alberic d'une faute que j'ignore, & qui, en me l'apprenant, va ſans doute

vous juſtifier à ſon égard, à celui d'Enguerrand, & au mien. Expliquez-vous, Mademoiſelle; ſur-tout parlez-moi ſans détour. Ma bonté ſera la récompenſe de votre ſincérité; elle peut ſeule me faire tout excuſer: mais redoutez-moi, ſi vous cherchez à me déguiſer la vérité. Songez qu'elle pourroit percer à travers le nuage dont vous croiriez la couvrir. Je vais parler, SIRE, repartit Adelaïde, avec la ſincerité qu'exige le reſpect dû à Votre Majeſté, & me rendre du moins par-là, digne de ſes bontez. Je n'ai point, SIRE, de reproches à faire à Alberic: ſa naiſſance, les biens & les dignitez dont Votre Majeſté a comblé ſa Maiſon, l'amitié dont vous honorez ce Seigneur, ſon mérite, à qui je rends juſtice, ſes attentions pour moi, ſa reſpectueuſe

paſſion, mon eſtime enfin, tout m'auroit portée à le choiſir moi-même pour époux, ſi j'avois pû vaincre l'éloignement extrême que j'ai à me donner un maître. Il eſt tel cet éloignement, que j'ai crû, pour échapper à la néceſſité d'obéir à mon pere, pouvoir lui préférer un engagement éternel dans cette retraite. Je me ſuis trompée, SIRE; je redoute également tout lien, & c'eſt en embraſſant les genoux de Votre Majeſté, pourſuivit Adelaïde en ſe proſternant aux pieds du Roi, que je la conjure de me garantir de la dure néceſſité de faire aucun choix. Quand vous me dites, Mademoiſelle, repliqua le Roi en la regardant fixement, que vous ne ſçauriez vous réſoudre à faire un choix, n'en auriez-vous point fait un? Adelaïde ne ſçait point feindre, répondit-

elle ; Enguerrand dès ma plus tendre enfance, m'a familiarisée avec la vérité, le courage & la vertu. Mais pourquoi, Mademoiselle, avez-vous attendu jusqu'au dernier moment pour déclarer vos sentimens par une fuite si condamnable ? Je crains mon pere, repartit Adelaïde, autant que je le respecte : cependant, SIRE, j'ai osé lui laisser appercevoir quelle étoit ma répugnance à soumettre mon sort aux caprices d'un époux. Ma mere & mon frere l'ont conjuré de ne pas me faire violence ; j'ai enfin embrassé ses genoux, mais inutilement. J'ai combattu contre moi-même, pour obtenir de ma raison & de mon devoir, d'obéir ; j'ai voulu me faire une loi de la volonté d'un pere, mais je n'ai pû me vaincre. Enfin j'ai craint de rendre Alberic malheureux :

mon eſtime pour lui, & une défiance de ne pouvoir remplir tous mes devoirs, m'ont inſpiré de la hardieſſe. Je les connois tous ces devoirs, & c'eſt pour n'être pas expoſée à y manquer tous les jours de ma vie, que j'ai oſé y manquer une fois. Ma tendreſſe pour mon pere, & ſa vertu encore plus que la nature, m'ont imprimé pour lui un reſpect qui ne ſe démentira jamais; mais ce reſpect eſt combattu par celui que je me dois à moi-même. J'ai frémi cependant en formant le deſſein de me retirer dans cette Abbaïe; la hardieſſe d'une telle démarche me l'a fait différer juſqu'au dernier moment. Hélas! s'écria-t'elle les yeux baignez de larmes, elle ne m'en a pas moins coûté! Ah! SIRE, je me la reproche à tous les inſtans! elle m'a fait perdre l'amitié d'un pere

pour qui je donnerois ma vie ! Le Roi touché du diſcours, de la douleur & des pleurs de Mademoiſelle de Couci, & voulant eſſaïer de la vaincre par la douceur, lui dit : Eh bien ! Mademoiſelle, je vous accorde du tems ; ſervez-vous-en pour vous déterminer à accepter Alberic pour époux. Votre raiſon eſt au-deſſus de votre âge, & peut-être de votre ſexe ; écoutez-la : elle vous rendra digne de mes bontez, & vous fera retrouver un pere. Venez, Mademoiſelle ; je vais vous remettre entre ſes bras. Adelaïde pâlit à ces mots. Vous pâliſſez, Mademoiſelle ; & pourquoi, pourſuivit Philippe ? SIRE, je ſuis trop coupable aux yeux de mon pere, repartit Adelaïde ; je ſens trop quelle eſt ma faute à ſon égard ; je connois trop ſa ſévérité ; je crains trop l'amertu-

me de ſes reproches, pour ne pas trembler à la ſeule idée de rentrer dans la maiſon paternelle. Ah! SIRE, je me fais juſtice; je me la ſuis fermée pour jamais. Je ne puis blâmer votre fraïeur, repliqua le Roi; un pere ſi juſtement irrité, & tel qu'Enguerrand, eſt redoutable. Eh bien! Mademoiſelle, ce que je vais faire pour vous méritera, d'un cœur comme le vôtre, que vous faſſiez tout pour un Roi qui va vous ſervir de pere: venez; c'eſt entre les mains de la Reine ma mere, que je vais vous remettre. Philippe apperçut avec plaiſir, la joie que ces mots répandirent ſur le beau viſage d'Adelaïde: elle ſe jetta à ſes pieds, & prit une de ſes mains qu'elle baiſa avec tranſport.

Tandis que le Roi ſe promenoit dans l'Abbaïe, Adelaïde

trouva le moment de parler à Mademoiſelle de Rocheville. La ſatisfaction de cette tendre amie égaloit celle d'Adelaïde. Adelaïde, en l'embraſſant tendrement, la chargea d'écrire au Comte de Rethel, quel étoit l'heureux ſuccès de ſon conſeil. Aſſurez-le, ajouta-t'elle, que ma tendreſſe & ma fermeté ne ſe démentiront jamais : ſur-tout, qu'il ne me faſſe pas l'injuſtice de ſe laiſſer aller à la moindre inquiétude ; je lui en ferois un crime. Mon caractere, plus encore que ce que j'ai fait, doit le mettre au-deſſus de la crainte.

Le Maréchal attendoit, avec une vive impatience, le retour du Roi. Quelle fut ſa ſurpriſe, auſſi-bien que celle de toute la Cour, en voïant Adelaïde avec ce Prince ! Un trouble extrême, & une joie mêlée d'inquiétude,

ſuccéderent à l'étonnement d'Alberic. Il s'approcha d'Adelaïde en tremblant : il voulut lui parler, mais la parole expira ſur ſes lévres. Adelaïde le reçut avec une politeſſe un peu froide, dont cependant le Roi parut content. Le Grand Sénéchal préſent à l'arrivée de Sa Majeſté, reſſentit un trouble extrême en voïant Adelaïde. Sa malheureuſe paſſion pour Mademoiſelle du Mez, lui fit croire d'abord, que Philippe ramenoit Mademoiſelle de Couci pour unir ſa deſtinée à celle du Maréchal : cette idée le fit trembler. Roger, ſe dit-il en lui-même, va donc encore malgré lui, me faire éprouver les plus terribles allarmes? le craindrai-je toujours? Le Roi conduiſit Adelaïde chez la Reine Mere; il la lui préſenta, en la priant de la prendre ſous ſa pro-

tection, & de la traiter avec bonté. La Reine accorda sans peine à son fils, ce qu'il exigeoit d'elle : elle aimoit Adelaïde. Pouvoit-on ne la pas aimer ? Mademoiselle du Mez étoit à côté de la Reine, quand Mademoiselle de Couci parut le Maréchal lui donnant la main. A la vûë d'Adelaïde, Mademoiselle du Mez crut d'abord que ses yeux la trompoient : à son étonnement succédent mille mouvemens confus, qu'elle ne put démêler elle-même. La joie que lui cause l'idée flatteuse qu'Adelaïde a consenti à rendre le Maréchal heureux, ne dure qu'un instant : la crainte lui succéde. Elle appréhende que le génie adroit d'Adelaïde, sans avoir rien promis, n'ait gagné le Roi : elle croit, elle doute, elle se flatte, elle désespere, elle adopte une idée qui

lui rit ; elle la rejette auſſi-tôt, pour ſe livrer à une autre qui l'inquiéte. Adelaïde, prévenuë d'eſtime pour cette illuſtre fille, & croïant devoir, pour plaire au Roi, lui témoigner de l'amitié, fut à elle d'un air ouvert & aſſez empreſſé ; mais Mademoiſelle du Mez ne put répondre à ce que lui dit d'obligeant Adelaïde, que d'une maniere embarraſſée, qui ne fut pourtant point apperçûë de Mademoiſelle de Couci.

La nouvelle du retour de la fille d'Enguerrand, ſe répandit d'abord. Madame de Couci tranſportée de joie, courut auſſi-tôt chez la Reine Mere : le ſilence, les larmes, & les embraſſemens de la mere & de la fille, furent d'éloquens témoignages de leur tendreſſe mutuelle. La joie de Madame de Couci, quoique extrême, n'égaloit pas celle de Raoul :

les mouvemens de l'amour se joignoient à ceux de la plus tendre amitié. Le retour de sa sœur lui faisoit sentir l'effet séducteur des charmes qui accompagnent toujours l'espérance. Il vit d'un coup d'œil, que les étroites liaisons entre Mademoiselle de Couci & Madame de Fajel, lui fourniroient des occasions ou des prétextes pour voir & entretenir souvent ce qu'il aimoit : il ressentoit aussi un plaisir sensible, en voïant toute la Cour s'intéresser au retour de sa sœur : il applaudissoit secrettement aux loüanges qu'on donnoit à sa beauté, à son génie & à sa vertu ; assemblage heureux que la Nature fait rarement.

Le premier soin du Maréchal, dès qu'il se fut remis de sa surprise, fut d'envoïer un Courier à Enguerrand. Il lui apprit que

le Roi avoit été à Chelles, qu'il en avoit ramené Mademoiſelle de Couci, & que la Reine Mere avoit conſenti, avec plaiſir, à la garder auprès d'elle. Quelle nouvelle pour Enguerrand !

Raoul attendoit, avec impatience, le moment de pouvoir parler à Adelaïde : il avoit mille choſes à lui demander, mille choſes à lui dire ; des conſeils à lui donner, & des meſures à prendre avec elle : il ne put cependant trouver ce moment que le lendemain. Il fut content, & de ſon entrevûë avec le Roi, & de la ſageſſe de ſes réponſes ; il lui conſeilla de ſe contraindre avec Alberic, & de s'en tenir toujours avec le Roi, à l'éloignement général qu'elle lui avoit montré pour tout engagement. Il lui dit que ſi ce Prince la preſſoit, elle devoit avec

douceur, & ſans laiſſer voir une réſiſtance invincible, demander du tems. Eſpérez tout, ma ſœur, de ce tems que vous vous donnerez toujours, & qui peut faire naître mille événemens imprévûs, propres à vous dégager enfin du Maréchal. Roger & vous, ajouta-t'il, devez vous armer de patience; ſur tout, la prudence & le miſtere ſont vos retranchemens les plus sûrs. Vous avez à la Cour une Rivale, d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt ſœur d'Alberic. Il n'eſt plus tems de vous le cacher; vous avez à vous défier de ſes regards pénétrans: elle va ſans ceſſe étudier vos mouvemens, vos démarches, & ſur tout votre viſage, dès qu'à quelque occaſion (& elle en fera naître) on parlera du Comte de Rethel; je n'en puis douter, elle ſoupçonne votre intelligence; peut-être

la voit-elle ! Adelaïde frémit à ces mots. Les malheurs qu'elle prévoïoit, lui causerent un effroi mortel ; effroi où la jalousie n'avoit nulle part. Elle rendoit justice à la passion de Roger, mais elle craignoit pour le secret ; il dépendoit d'une Rivale : comment oser espérer qu'il pût être toujours ignoré d'Enguerrand & d'Alberic ? Comme sœur du Maréchal, Mademoiselle du Mez lui avoit toujours paru redoutable ; elle la lui parut encore plus, en apprenant qu'elle aimoit le Comte de Rethel ? Adelaïde pria son frere de conjurer Roger de ne point paroître à la Cour. Raoul touché des allarmes de sa sœur, lui promit de faire tout ce qui pourroit concourir à sa tranquillité & à son bonheur. Je consens avec plaisir, lui dit-il en l'embrassant, à être pour vous une

autre Mademoiſelle de Rochefville; mon amitié vous ſervira du moins auſſi utilement, que la ſienne vous a ſervie. J'écrirai tous les jours à Roger; il ſera inſtruit de tout : je vous montrerai ſes Lettres, & ce ſera avec vous que je lui ferai mes réponſes, duſſai-je encourir la diſgrace de mon pere! Comptez ſur moi, ma ſœur, je vous aime tendrement, & Roger m'eſt trop cher, pour ne pas tout ſacrifier au déſir de vous voir tous deux heureux. Ce déſir ſe fait ſentir à mon cœur d'autant plus vivement, que ma paſſion pour Madame de Fajel me fait ſentir combien vous êtes à plaindre! Ah! ma ſœur! oubliez quelques momens votre ſituation, pour vous intéreſſer à la mienne! Vous êtes-vous ſouvenuë à Chelles de parler de moi à Madame de Fajel? Lui avez-vous dit que je l'adore?

l'adore ? Le croit-elle ? Vous a-t'elle du moins écouté ſans colere ? M'avez-vous rendu le ſervice de lui vanter mon reſpect pour elle ? Enfin, que vous a-t'elle dit ? ne me le cachez point. Madame de Fajel, répondit Adelaïde, vous eſtime ; elle eſt contente de votre reſpect & certaine de votre tendreſſe : elle vous plaint ; mais, ne pouvant faire votre bonheur, elle voudroit que vous fuſſiez indifférent pour elle. Ne deſire-t'elle point de quitter la Cour, demanda Raoul à Adelaïde ? Ne ſonge-t'elle point à déterminer Fajel à s'en éloigner ? j'ai mes raiſons, ma ſœur, pour vous faire ces queſtions. Répondez-moi naturellement. Adelaïde ne cacha point à ſon frere le déſir que Madame de Fajel avoit de quitter un ſéjour où ſa ſanté é-

toit toujours languiſſante. Le frere & la ſœur furent interrompus par Madame de Fajel elle-même, qui venoit embraſſer Adelaïde. Quelle eſt ma ſatisfaction, belle Adelaïde, lui dit-elle, de vous revoir à la Cour! Cet heureux changement que je n'oſois eſpérer, ſera ſuivi d'un bonheur parfait: mon cœur me le dit, prêtez-vous à ſon augure. Adelaïde, après les expreſſions & les tranſports les plus ſincéres de l'amitié, n'eut rien de plus preſſé que d'apprendre à Madame de Fajel, qu'elle avoit trouvé une Rivale dans Mademoiſelle du Mez, fort épriſe de Roger. Ce nouveau ſujet d'inquiétude & de crainte pour Mademoiſelle de Couci, fit celui de la converſation. Raoul trouva plus d'une occaſion de placer des choſes d'autant plus fines

qu'elles paroiſſoient générales. Madame de Fajel y découvroit la paſſion, les peines & le reſpect de cet Amant délicat & miſtérieux. Arrêtée par le plaiſir de le voir, elle croïoit accorder aſſez à ſon devoir, de l'écouter ſans faire ſemblant de l'entendre. Elle étoit moins maîtreſſe de ſes regards; ils étoient doux & quelquefois embarraſſez, & ſon viſage ſe ſentoit de cette émotion qu'un cœur tendre communique. Tout enfin apprenoit à Raoul qu'il étoit entendu & pardonné.

Philippe, en arrivant de Chelles, avoit d'abord dépêché un courier vers Enguerrand, pour le rappeller à la Cour; & celui que le Maréchal lui avoit envoïé, lui apprit que le Roi avoit été à Chelles, qu'il en avoit ramené Adelaïde, & que la Reine

Mere l'avoit auprès d'elle. Quelle fut la ſurpriſe d'Enguerrand! Il admiroit, avec une ſorte d'indignation, l'habileté & le génie d'Adelaïde; il vouloit lui en faire un crime : l'adreſſe dont elle avoit dû ſe ſervir pour mettre le Roi dans ſes intérêts, confondoit ſa raiſon. Eh quoi! diſoit-il, Adelaïde luttera contre Enguerrand : elle veut en triompher! Quoi! à peine ſortie de l'enfance, ſes détours ſéduiſans renverſeront les meſures que j'aurai priſes, ou pour la contraindre à tenir les engagemens qu'elle m'a laiſſé contracter, ou pour la punir de l'affront qu'elle fait à Alberic! Enguerrand occupé de ces réflexions, revint à Paris. Il alla d'abord chez le Roi. Ce Prince en le voïant entrer dans ſon Cabinet, fit retirer tout le monde.

Vous ſçavez déja que j'ai été à Chelles, dit Philippe; j'ai voulu voir & entendre, Mademoiſelle de Couci, ou pour approuver, ou pour condamner votre ſévérité; mais, quoique prévenu contre Adelaïde, je l'ai trouvé, malgré ſa révolte, trop digne de ma protection, pour ne ne la lui avoir pas accordée. Que d'eſprit! que de raiſon! que de vertu! Enguerrand, une fille ſi accomplie, mérite plus d'égards qu'une autre! C'eſt à la douceur & au tems à vaincre la répugnance qu'elle montre pour recevoir un maître: ſi le tems ne peut rien obtenir, laiſſez-la dans un état libre; ſon caractere doit vous aſſurer qu'elle ſoutiendra le nom de Couci avec dignité, & avec les ſentimens de vertu qui le font connoître. Si les foibleſſes des hommes, pourſuivit le Roi, doi-

vent les porter dans la ſociété, à avoir de l'indulgence les uns pour les autres, un pere doit ſur tout s'y prêter dans le gouvernement de ſa famille ! S'il eſt triſte pour un homme reſpectable, de ſe voir réduit à exercer trop de rigueur ſur des enfans peu dignes de lui, quels remords ne ſe prépare-t'il pas par une action de violence, dont un enfant d'un mérite reconnu, ſeroit la victime le reſte de ſes jours? La nature ne doit aller que par la voie de la douceur; c'eſt-là ſon véritable caractere; & c'eſt auſſi la route qui la méne le plus ſûrement à ſon objet. Enguerrand, ce n'eſt pas aſſez d'être pere, il faut être l'ami de ſes enfans; Adelaïde mérite que vous ſoïez le ſien. Mon reſſentiment contre une fille rebelle, repartit Enguerrand, ne me rend point injuſte

à ſon égard ; je ne lui refuſe pas les qualitez que votre Majeſté lui accorde ; mais je lui fais un crime, de l'uſage qu'elle fait de ſon eſprit, de ſa raiſon, de la fermeté de ſon caractere ; elle ſçait mieux qu'un autre, tous ſes devoirs : elle oſe cependant y manquer ! elle en eſt d'autant plus coupable, & j'en ſuis d'autant plus irrité ! C'eſt cette fermeté qui l'a déterminée au coup hardi de ſe ſouſtraire à l'autorité paternelle ! C'eſt cet eſprit adroit & ſéduiſant, qui a ſçû juſtifier ſa faute aux yeux de votre Majeſté : c'eſt lui qui ſçait auſſi la montrer innocente, au moment même qu'il cache combien ſon cœur eſt criminel ! c'eſt lui enfin à qui elle s'en fie pour ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à ce qu'elle veut. Votre diſcours me fait naître des ſoupçons, dit le Roi.

Quoi ! Alberic ne ſeroit-il malheureux, que parce qu'un autre ſeroit aimé ? Adelaïde m'auroit-elle trompé ? Quelqu'un auroit-il été aſſez téméraire pour chercher à ſéduire ſon cœur, quand ſa main m'étoit promiſe pour le Maréchal ? Expliquez-vous, je veux être éclairci. Je puis, SIRE, repliqua Enguerrand, juſtifier mes ſoupçons à votre Majeſté, par de fortes conjectures ; mais je ne puis les faire tomber ſur un objet déterminé. Enguerrand auroit pû nommer le Comte de Rethel ; c'étoit lui qu'il croïoit l'auteur de la révolte d'Adelaïde, cependant il diſſimula ; ſa délicateſſe ne lui permettant pas de donner pour des véritez, de ſimples ſoupçons, peut-être capables d'attirer injuſtement ſur Roger, l'indignation du Roi, & même de le compromettre avec Alberic.

Alberic. Oüi ! SIRE, pourſuivit-il, Adelaïde s'eſt laiſſée prévenir en faveur de quelqu'un ; puis-je douter de l'égarement de ſon cœur ! lorſque votre Majeſté me demanda ſa main pour Alberic, j'eus lieu d'être ſatisfait ; ce fut avec ſoumiſſion qu'elle ſe rendit à vos ordres & à mes volontez. A peine Alberic fut-il de retour d'Angleterre, qu'Adelaïde montra une répugnance qui me fit la méconnoître. Je ne puis attribuer qu'à l'Amour un changement ſi ſubit. Oüi ! l'Amour ſeul en eſt l'auteur ! lui ſeul a pû déterminer une jeune perſonne bien née, & qui fut toujours attentive à remplir ſes devoirs, à des éclats qui fortifient mes juſtes préſomptions : aucun obſtacle ne lui paroît inſurmontable ! elle eſpére tout d'une prudence qui ne l'a point encore trahie, de ſon eſprit

& du tems. Le ſuccès répond déja à ſon attente, puiſqu'elle vient de mettre votre Majeſté, entre elle, & moi. Je n'ai prétendu me mettre entre vous, & Mademoiſelle de Couci, repartit le Roi, que dans un eſprit d'équité, & de douceur: je vous aime Enguerrand, je vous eſtime, je rens juſtice au mérite ſupérieur, ſi univerſellement reconnu en vous: mais je connois votre caractere infléxible; il m'a fait trembler & pour Adelaïde, & pour vous-même: J'ai voulu vous ſauver des regrets, & peut-être un blâme général; vos ſoupçons me paroiſſent fondez; vous pouvez cependant vous abuſer: la ſuite juſtifiera Adelaïde, ou m'inſtruira qu'elle ne méritoit pas mes bontez. Quoi qu'il en ſoit, laiſſez-la auprès de la Reine ma Mere. Du moins, SIRE, reprit Enguerrand, laiſſez-

moi le maître de ne jamais voir une fille ingrate, dont j'oublie dès ce moment, que je ſuis le pere : mais qu'Adelaïde ſe ſouvienne, que tant que je reſpirerai, Alberic ſeul, choiſi par Votre Majeſté, pourra la faire changer de nom.

A peine Enguerrand étoit-il ſorti du Cabinet de Philippe, que le Comte des Barres y entra. Le Roi, après lui avoir rendu ſa converſation avec Enguerrand, le chargea du ſoin de découvrir celui à qui Adelaïde ſacrifioit le Maréchal ; il ajouta, que le ſeul moïen de n'être pas ſuſpect à ceux ſur qui tomberoit ſes ſoupçons, étoit de marquer du refroidiſſement entre lui, & Alberic : il lui dit qu'il croïoit Madame de Fajel dans le ſecret de Mademoiſelle de Couci ; qu'il falloit les examiner dans toutes

les occaſions ; tâcher de s'inſinuer dans leurs entretiens ; chercher le ſens de ce qu'elles pourroient dire d'enveloppé ; étudier leurs regards, & tous leurs mouvemens, quand quelqu'un paroîtroit : ſurtout, remarquer celui qu'Adelaïde regarderoit avec circonſpection, ou ne regarderoit point du tout : qu'il devoit toujours ſuivre Madame de Fajel, lorſqu'elle ſortiroit de chez la Reine Mere, où elle alloit avoir la liberté d'entretenir Mademoiſelle de Couci ; que c'étoit dans cet inſtant qu'il devoit remarquer ſi quelqu'un joignoit Madame de Fajel, & ſi ce quelqu'un, ſouvent le même, lui parloit d'un air miſtérieux. Sénéchal, pourſuivit le Roi, vous devez à l'amitié qui eſt entre vous, & Alberic, ce que j'exige ; ne craignez point de porter un coup

trop ſenſible au Maréchal ; aimez-le aſſez pour lui cauſer une affliction néceſſaire à ſa tranquilité : ſi Mademoiſelle de Couci n'aime rien, il n'eſt pas ſans eſpérance ; mais ſi un autre a ſçû lui plaire, la raiſon du Maréchal, doit le rendre à lui-même. Je veux cacher mes ſoupçons à Adelaïde ; elle auroit trop d'avantage, ſi elle les ſçavoit : c'eſt un génie qui n'eſt pas ordinaire ; j'en ai connu toute l'étenduë à Chelles, il m'a étonné ; je dirai plus, il m'a prévenu en faveur d'Adelaïde : ſes diſcours ont toujours la force que donne la vérité. Je l'avoüe, je perdrois à regret l'eſtime que j'ai conçûë pour elle. Enfin, je veux ſçavoir ſi elle aime, ou ſi elle joüit de cette indifférence dont elle ſe pare : ſi contre l'opinion que j'ai de ſon caractere, ſi contre ſon devoir,

elle s'eſt laiſſée prévenir en faveur de quelqu'autre, je l'en punirai, en la remettant au pouvoir d'Enguerrand.

Le Comte des Barres croïoit avoir trop d'interêt à concourir au bonheur du Comte de Rethel, pour exécuter ce que le Roi venoit de lui ordonner ; il étoit trop malheureux Amant, pour être fidele ami du frere de Mademoiſelle du Mez. Son premier ſoin fut de chercher Mademoiſelle de Couci : il la trouva ſeule dans ſon appartement.

Mes interêts, Mademoiſelle, lui dit-il, par une bizarrerie du ſort confondus avec les vôtres, me forcent à faire une démarche, qui perſuaderoit au Roi que je ſuis indigne de ſes bontez, ſi jamais il venoit à la ſçavoir. Je ne réponds pas à ſa confiance : je lui cache votre ſecret, quand

il me charge du ſoin de le découvrir, & je manque à l'amitié qu'Alberic a pour moi ; mais j'y ſuis forcé. Pourquoi ſuis-je auſſi malheureux que lui ? Je vois votre ſurpriſe, Mademoiſelle ; je vais encore l'augmenter. Enguerrand eſt de retour : il vient d'avoir un long entretien avec le Roi ; je ſçais ce que le Roi a dit, & ce qu'Enguerrand a répondu : il faut que vous le ſçachiez ; il faut auſſi que vous ſoïez inſtruite de ce que Sa Majeſté attend de moi.

Lorſque le Comte des Barres eut informé Mademoiſelle de Couci, des deux converſations dont elle avoit été le ſujet, il ajouta, en voïant ſon embarras : Doutez-vous, Mademoiſelle, de ma ſincerité ? craindriez-vous de donner dans un piége ? pourriez-vous trembler pour votre ſecret ?

Je le ſçais ce ſecret ; mais n'en ſoïez point allarmée. Vous ne pouvez comprendre les raiſons qui m'engagent à préférer le bonheur du Comte de Rethel, à celui du Maréchal ; je vais, pour vous ôter tout ſoupçon, vous expliquer ce miſtere. J'adore Mademoiſelle du Mez : l'ingrate aime le Comte de Rethel. Oüi ! Mademoiſelle, elle eſt votre Rivale ! tremblez à ce nom, & comprenez l'interêt que je prens au ſort de Roger ! je ſerai toujours ſans eſpérance, tant qu'il paroîtra libre de faire un choix. Eh bien ! Mademoiſelle, pourrez-vous encore douter que je ne ſacrifie tout, pour concourir à votre bonheur ? J'appréhende toujours que quelqu'évenement imprévu ne développe votre ſecret : défiez-vous de tout ; craignez d'être entenduë, lors même que

vous croirez avoir pris de ſûres précautions. Madame de Fajel eſt ſuſpecte au Roi, il la croit dans votre confidence, avertiſſez-la; on pourroit la ſurprendre. En un mot, Mademoiſelle, ſous quelque apparence de bonté que le Roi vous parle, pour vous faire avoüer la véritable ſituation de votre cœur, ſi vous conveniez qu'il eſt ſenſible, vous ſeriez perduë: dès ce moment, le Roi vous remettroit au pouvoir d'Enguerrand. Si vous voulez qu'il vous protége contre un pere irrité, continuez de dire que vous ne demandez que la liberté de ne jamais changer de nom. Vous en changerez, Mademoiſelle, pourſuivit le Grand Sénéchal; le tems que vous avez obtenu, pourra vous être d'un grand ſecours. Alberic aujourd'hui Favori de ſon Roi, peut

ceſſer de l'être ; la Reine Adelaïde, dont vous gagnerez l'amitié, s'intereſſera pour un homme qui a l'honneur d'être de ſa Maiſon ; le Roi a de la bonté pour lui : Enguerrand n'eſt pas immortel. Que de routes peuvent s'ouvrir pour vous, vers le terme où vous aſpirez ! J'y pourrai peu de choſe ; mais, Mademoiſelle, je vous répons de mon zéle, & je vous promets tous mes ſoins. Le Sire de Couci entra dans l'inſtant que le Comte des Barres achevoit ces mots. Venez, mon frere, lui dit Mademoiſelle de Couci, venez remercier pour moi le Grand Sénéchal : ma ſenſibilité au ſervice qu'il me rend, ne me laiſſe que la liberté de ſentir juſqu'où va ma reconnoiſſance ; elle eſt extrême.

La converſation entre ces trois

perſonnes, fut longue ; tout ce qui venoit d'être dit fut répété. Raoul, & Adelaïde, cacherent au Comte des Barres, qu'ils étoient plus convaincus que lui, de la tendreſſe de Mademoiſelle du Mez, pour le Comte de Rethel, mais ſans pourtant eſſaïer de lui perſuader qu'ils pouvoient ſe tromper. Adelaïde étoit trop redevable à ſes jaloux ſoupçons, elle en eſperoit encore trop d'avantages, pour chercher à les détruire.

Le Sire de Couci ne ſe cacha point du Grand Sénéchal, pour montrer à ſa ſœur une Lettre qu'il venoit de recevoir du Comte de Rethel : on le voïoit, par cette Lettre tranſporté de joie. Mademoiſelle de Couci avoit arrêté les violens projets d'Enguerrand ; elle n'étoit plus à Chelles ; elle étoit à la Cour ; le Roi

étoit ſon Protecteur ; Alberic étoit condamné à attendre que le tems pût triompher de l'indifférence d'Adelaïde. L'eſpérance que Roger oſoit concevoir d'un ſi heureux ſuccès, lui avoit ſuggeré ces termes vifs & naturels, qui rendent ſi bien une forte paſſion. L'amour, le reſpect, le regret d'être abſent, le déſir de voler où étoit la belle Adelaïde, tous ces différens mouvemens aſſurerent Mademoiſelle de Couci, que le Comte de Rethel étoit digne de ce qu'elle faiſoit pour lui. Si elle eût oſé ſe permettre de prendre la plume, ſon cœur lui auroit bientôt dicté des ſentimens auſſi tendres & auſſi délicats, que ceux de Roger.

Mademoiſelle du Mez, n'avoit pas beſoin d'être inſtruite, de ce que l'amour jaloux faiſoit en faveur de Mademoiſelle de Couci,

pour preſſentir que l'amour irrité ſacrifieroit Alberic, & elle, au bonheur d'Adelaïde, & de Roger. Elle étoit ſans eſpérance, depuis qu'Adelaïde, avoit ſçû gagner l'eſprit du Roi, & s'aſſurer de ſa protection. Elle voïoit avec un dépit amer, la ruine de ſes interêts, de ceux de ſon frere, & leur double humiliation. Elle ne pouvoit tirer aucun avantage, du ſecret que ſa jalouſie lui avoit fait pénétrer : ſon amitié pour Alberic, & ſa tendreſſe pour Roger, la condamnoient à le garder, pour ne pas commettre ces deux illuſtres, & dangereux Rivaux.

La paſſion du Maréchal, n'étoit pas moins violente que celle de Mademoiſelle du Mez ; cependant il étoit moins à plaindre : il doutoit de la véritable cauſe de ſon malheur ; il étoit

des inſtans où il ſe flattoit qu'Adelaïde, ne ſe refuſoit à lui, que parce qu'elle ne vouloit ſe donner à perſonne ; il oſoit même quelquefois, eſpérer de vaincre cette ame altiere par ſes ſoins, ſes reſpects, & ſa perſévérance : ſes peines enfin étoient adoucies par la préſence de Mademoiſelle de Couci, & par la liberté de lui parler de ſa paſſion. Il n'étoit plus occupé que du déſir de la voir, & de lui paroître enfin digne d'elle ! Son empreſſement à étudier, & à ſaiſir les momens de l'entretenir ; l'air timide, & reſpectueux qui accompagnoit tous ſes diſcours, & même ſes plaintes, tout aſſuroit Mademoiſelle de Couci de la violence d'une paſſion, qu'elle auroit bien voulu n'avoir jamais inſpirée. Ce qu'il lui en coûtoit d'efforts pour recevoir les ſoins du Maréchal,

pour l'écouter, & pour lui répondre avec ménagement, ſans pourtant quitter cet air de froideur, trop ſûr garand de l'indifférence, la mettoit à la gêne ; mais elle ſentoit la néceſſité de ſe contraindre. Cependant elle s'échappa un jour. Fatiguée des plaintes continuelles d'Alberic, elle lui dit : Je ne ſuis pas aſſez injuſte, pour douter des ſentimens que vous avez pour moi ; je ne ſuis pas aſſez ingrate, pour vous refuſer une ſincere reconnoiſſance : mais je crois qu'il faut plus que de la reconnoiſſance, pour ſe prêter à des proteſtations d'amour, & pour ſoutenir ſans impatience, des plaintes, réïterées à tous les inſtans. Faites-moi grace de ce langage, je ne ſçaurois m'y faire : vos ſoins, ſoutenus de mille bonnes qualitez, parlent aſſez en votre faveur ;

gagnez ſur vous de m'épargner vos plaintes. Cet effort que vous ferez ſur vous-même, me confirmera dans la haute idée que j'ai conçûë de votre fermeté d'ame. Quelqu'effort qu'il m'en coûte, repartit le Maréchal, j'obſerverai, Mademoiſelle, la dure loi que vous m'impoſez ; mais ſi je la reçois avec ſoumiſſion, je la reçois auſſi avec une douleur bien ſenſible. Cette loi barbare, contre laquelle vous ne m'entendrez murmurer que dans ce moment, en me déchirant le cœur, me condamne à un ſilence bien infructueux, puiſque vous n'y attachez aucun eſpoir. Ah ! Mademoiſelle, quel ſeroit mon malheur, ſi votre tendreſſe pour un autre, étoit le principe & la meſure de votre indifférence pour moi ? Daignez au moins me raſſurer ; vous le pouvez d'un ſeul

ſeul mot : mon eſtime pour vous, auſſi forte que ma paſſion, ne me permettra pas ſeulement de douter. Ma conduite eſt ma réponſe, repliqua Mademoiſelle de Couci avec fierté. Le Maréchal, étonné de la hauteur de cette repartie, & confondu par un regard d'Adelaïde, n'oſa ni en murmurer ni s'en plaindre.

Le caractere de Mademoiſelle de Couci étoit ferme, & doux en même tems ; elle avoit l'ame courageuſe, & le cœur droit : ſa fierté naturelle lui faiſoit regarder avec mépris, les complaiſances qui pouvoient ſe reſſentir de l'ombre même de baſſeſſe ; cependant, elle connoiſſoit ces complaiſances bienſéantes qui ne coûtent rien à la dignité des ſentimens. Sa maniere de penſer étoit noble & relevée ; elle n'aimoit ni à donner, ni à recevoir de ces loüan-

ges outrées, que la flatterie prodigue ſans eſtime, & que la vanité dévore ſans diſcernement ; mais elle ſçavoit placer à propos, celles qui ne coûtent rien à la vérité. Elle avoit une gaïeté douce ; ſon humeur étoit égale ; ſon eſprit étoit inſinuant ; ſa converſation étoit liante, & ſes manieres étoient affables, ſans pourtant lui donner un air trop careſſant. Elle étoit naturellement bonne, généreuſe, humaine, ſenſible aux peines des malheureux, & ſecourable. Avec ces heureux dons de la Nature, & une attention continuelle pour mériter l'amitié de la Reine Mere, il eſt aiſé de penſer qu'en peu de tems, Adelaïde eut part à ſa confiance & à ſes bontez : cependant elle n'oſoit lui confier ſes vrais ſentimens ; l'aſſurance que lui donnoit cette grande Princeſſe,

de lui garder le ſecret & de l'aider de ſa protection, ne pouvoit même la déterminer à lui ouvrir ſon cœur.

Le Roi voïoit tous les jours Mademoiſelle de Couci, & tous les jours il goûtoit de plus en plus ſon caractere : il ſe plaiſoit à l'entretenir ; le plaiſir qu'il y trouvoit, le délaſſoit agréablement de ſes grandes occupations. Un jour ce Prince dit au Grand Sénéchal : Si j'étois capable d'une foibleſſe, Mademoiſelle de Couci me rendroit ſenſible ; peut-être même dois-je au reſpect que j'ai pour ſa vertu, & aux égards dûs à ſon nom, ma réſiſtance à tant de charmes ; mais l'eſtime que j'ai pour elle, défend à l'amour d'attaquer mon cœur. Sénéchal, pourſuivit le Roi, les ſoupçons d'Enguerrand font injure à Adelaïde ; elle eſt obſer-

vée de trop près, trop d'yeux ſont attachez ſur ſes démarches, pour qu'elle pût les tromper, ſi ſon cœur étoit prévenu en faveur de quelqu'un. Oüi ! ſes actions répondent de la vérité de ſes diſcours. Que le Maréchal eſt malheureux, de ne pouvoir plaire à cette illuſtre fille ! je le ſens, ſes ſoins ne gagneront point cette ame inſenſible. Adelaïde eſt ferme dans ſes réſolutions. Je prévois que le moment où le Maréchal ſera forcé à me ſuivre dans la Paleſtine, ſera pour lui un inſtant bien terrible : ce tems approche ; tous les Croiſez ſont en état de marcher, l'Etendart va bien-tôt ſe déploïer. Le Roi ne liſoit que trop bien dans le cœur d'Alberic : ſa paſſion pour Mademoiſelle de Couci, lui faiſoit regarder avec effroi, tous les prépa-

ratifs pour l'expédition de la Terre-Sainte. Auſſi paſſionné, mais moins malheureux, le déſir de la gloire lui auroit adouci le chagrin de s'éloigner de l'objet qu'il adoroit.

Tous les François montroient à l'envi, un zéle ardent pour ſecourir Jéruſalem; mais ce zéle ne put avoir un prompt effet : les préparatifs en furent ſuſpendus, & le voïage fut differé par la Guerre que Philippe-Auguſte porta en Berri. L'amitié que ce Prince, & le Roi d'Angleterre s'étoient jurée lorſqu'ils avoient reçû la Croix; les motifs de Religion qui les avoient déſarmez au premier bruit des malheurs de la Paleſtine, furent bien-tôt ſacrifiez à leurs interêts. Henri étoit ambitieux, injuſte, & défiant; ſon peu de bonne foi avec ſes enfans, lui rendoit tou-

jours la leur ſuſpecte. Richard, ſon fils & ſon ſucceſſeur à la Couronne, étoit entreprenant, inquiet, & brave (a) ; & Philippe, ardent à profiter de leurs diviſions domeſtiques, habile à les faire naître & à les nourrir, empêchoit par cette fine politique, que Henri ne fût aſſez tranquile pour être redoutable. Philippe craignoit que Richard, grand Capitaine, & audacieux, ne fût aſſez content de ſon pere pour ne plus le traverſer : il ne vouloit pas que le fils, à la tête de toutes les forces de ſon pere, qui n'étant plus diſperſées, auroit fait une Armée formidable, fût en état de ſe faire redouter.

Le Roi envoïa ſes ordres dans toutes les Places où étoient ſes Troupes, pour les faire marcher au lieu du Rendez-vous général.

(a) On l'appelloit Cœur de Lion.

Son départ ſuivit de près ſes ordres. Le Maréchal, & le Comte des Barres, ſentirent juſques où peut aller la douleur de s'éloigner de ce que l'on adore ; mais leurs regrets, & leurs plaintes s'adreſſoient à deux ingrates qui voïoient couler leurs larmes ſans en être touchées. Roger regnoit dans les cœurs d'Adelaïde & de Mademoiſelle du Mez, ſans y laiſſer même de place à la pitié, ni pour Alberic, ni pour des Barres. Le Sire de Couci étoit plus heureux ; il étoit cependant à plaindre ; il partoit. Depuis quelques jours il n'étoit occupé qu'à chercher le moment de pouvoir entretenir Madame de Fajel. La veille de ſon départ, il la trouva enfin chez Mademoiſelle de Couci. Ma ſœur lui dit-il, obtenez de Madame, la permiſſion que je lui diſe (ſi ma douleur

m'en laiſſe la force) ce qu'il m'en coûte pour m'éloigner du ſéjour qu'elle habite ! Ah ! Madame, pourſuivit-il, pardonnez quelque choſe à un infortuné qui ne vous reverra peut-être jamais ! du moins ne lui refuſez pas un ſimple mouvement de pitié ; & ſi je ſuis aſſez heureux pour vous l'inſpirer, aïez aſſez de bonté pour ne pas me le cacher. Adouciſſez, par un ſeul mot, ma cruelle ſituation, ou accablez-moi aſſez de votre rigueur, pour me faire déſirer la mort comme le ſeul remede à mes maux. Je vais où elle ſera ; je la trouverai. Vous me faites frémir, repartit Madame de Fajel : pourquoi vouloir chercher la mort ? épargnez à une tendre ſœur, les larmes que votre perte lui coûteroit. Croïez, ajouta-t'elle en laiſſant échapper un ſoupir, que je

me

ne pourrois les eſſuïer ſans en répandre. Ah ! Madame, s'écria Raoul en voulant ſe jetter à ſes pieds.... Arrêtez, lui dit-elle avec émotion ! moderez ce tranſport ; il me cauſeroit peut-être des remords trop amers : qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que j'unirai en votre faveur, mes vœux avec ceux d'une ſœur qui vous adore. Mais reſpectez-moi aſſez pour m'épargner d'entendre ce qu'une trop vive reconnoiſſance voudroit vous ſuggérer. Mademoiſelle de Couci, attendrie du trouble de Madame de Fajel, & pour l'aider à ne pas ſuccomber, dit à Raoul : Mon frere, ne me parlez jamais dans vos Lettres du Comte de Rethel, elles pourroient être ſurpriſes ; mais je puis ſçavoir de ſes nouvelles, & il pourra être inſtruit de tout ce qu'il faut qu'il ſçache, par Ma-

demoiſelle de Rocheville : le neveu de cette fidelle amie, nous prêtera ſon ſecours ; vous ſçavez que je ſuis aſſurée de ſon zéle & de ſa diſcrétion.

Il en coûta un violent effort à Madame de Fajel, pour s'arracher de chez Mademoiſelle de Couci : elle y laiſſoit Raoul ; elle l'y laiſſoit ſans contenance, abattu, conſterné, reſſerré en lui-même, & les yeux noïez de larmes. Hélas ! Madame de Fajel ne fuïoit, que pour cacher à Raoul, qu'elle pleuroit elle-même. La douleur de Raoul ſi tendrement exprimée, trouvoit une égale expreſſion dans le cœur de Madame de Fajel, à qui l'agitation la plus vive ne laiſſoit plus d'autre parti, que celui d'une fuite précipitée. Elle ſortit ſans jetter un regard ſur lui, & il n'oſa ni l'arrêter, ni la ſuivre dans ſa fuite.

Après que Raoul eut gardé assez long-tems le silence, il dit à Adelaïde : Ma sœur, parlez quelquefois de moi à Madame de Fajel ; ne lui laissez pas oublier que je l'adore ; entretenez dans son cœur, la pitié qu'elle a daigné me laisser appercevoir. Je verrai bien-tôt Roger ; je vous promets, ma sœur, de lui parler de vous à tous les instans : vous & Madame de Fajel, ferez tous nos entretiens ; que nous fassions les vôtres !

Le Comte de Rethel, comme on l'a déja dit, avoit pris la Croix en même tems que Philippe-Auguste. Adelaïde voïant les apprêts pour le voïage de la Terre-Sainte, avoit chargé son frere & le Comte des Barres, d'écrire au Comte de Rethel, pour l'arrêter sur le désir qu'il auroit pû avoir de venir à Pa-

ris, ſous prétexte de prendre congé des deux Reines, & de partir avec le Roi. Son reſpect pour les volontez d'Adelaïde lui preſcrivoit d'obéïr : il ſe préparoit à aller joindre le Roi ſur ſa route, lorſqu'il apprit que la Guerre étoit déclarée entre les deux Rois, & que l'Armée de Philippe marchoit en Berri. Roger renouvella ſes inſtances, pour qu'il lui fût permis de paroître à la Cour, au moins vingt-quatre heures avant le départ du Roi ; mais Adelaïde réïtéra ſes défenſes : enfin le Comte de Rethel joignit Philippe à trois journées de Paris.

La maniere dont Roger fut accueilli du Roi, l'aſſura que ce Prince l'honoroit toujours de ſon amitié : mais quelle fut ſa joie lorſqu'il embraſſa ſon cher Raoul ! ils avoient tous deux

tant de choſes à ſe dire, que leurs premiers diſcours eurent peu d'ordre : l'amour leur inſpiroit une commune impatience ; à Raoul, d'entretenir Roger de Madame de Fajel ; à Roger, d'entretenir Raoul de Mademoiſelle de Couci. Enfin, après leurs premiers tranſports, ils ſe donnerent le tems de parler, de s'écouter, & de ſe répondre : ce qu'ils ſe dirent, leur prouva réciproquement que leur paſſion étoit auſſi délicate que violente. Duſſai-je en mourir de regret, dit Raoul à Roger, je veux arracher à Madame de Fajel, l'aveu de la tendreſſe que je lui ai inſpirée : ſa vertu eſt toujours la même, mais elle n'eſt plus armée de cet air de fierté qui me faiſoit trembler. Non ! mon cher Roger, ſa tendreſſe ne pourra jamais lui permettre de s'éloigner de la Cour !

Je l'ai déja vûë victorieuſe cette tendreſſe, dans le tems même où Madame de Fajel ſe flattoit de la cacher ſous le voile de la pitié ; & ſi ſa vertu lui ordonne de fuir, mon reſpect la retiendra.

Le Comte des Barres charmé de revoir le Comte de Rethel, reçut avec plaiſir, dans ſes embraſſemens, les témoignages de ſa reconnoiſſance, trop heureux s'il eût pû ajouter à la confidence importante qu'il avoit faite à Mademoiſelle de Couci, quelque nouveau trait propre à mettre le dernier ſceau à l'union de Roger avec elle. Des Barres regardoit cette union, comme l'époque de ſa tranquilité & le fondement de ſes eſpérances. Mademoiſelle du Mez fit d'abord le ſujet de leur entretien : les inquiétudes & les craintes de des

Barres, firent assez sentir au Comte de Rethel, que Mademoiselle du Mez régnoit toujours dans un cœur, dont elle refusoit l'hommage.

L'Amour, maître absolu de l'ame de ces trois jeunes Héros, ne voloit rien à la Gloire; peut-être même leur inspiroit-il plus d'ardeur pour en acquérir. Dans tous les momens de repos, ils se cherchoient; & ces doux momens s'écouloient avec d'autant plus de rapidité, qu'ils les consacroient toujours à des sujets inépuisables. Un jour qu'ils étoient tous trois ensemble, Roger demanda au Sénéchal & à Raoul, s'ils ne connoissoient personne qui ressemblât à ce Portrait, en leur montrant celui de la Comtesse de Dammartin? Ma sœur vous a donné son Portrait, dit Raoul étonné, & les yeux atta-

chez ſur la boëte que Roger tenoit ouverte ! Je vous aime, Roger, & peut-être plus que je n'aimerois un frere : vous ſçavez les vœux que je fais pour votre bonheur ; mais ſi je ſuis ſurpris que vous aïez oſé demander à ma ſœur ce gage de ſa tendreſſe, je le ſuis encore davantage de voir qu'elle ſe ſoit aſſez peu reſpectée, pour vous le donner. Je ne la reconnois pas à ce trait, & la ſévére attention que je lui connoiſſois à régler toutes ſes démarches ſur ſes devoirs, démentiroit preſque mes yeux ! Roger, en ſouriant, repartit à Raoul : Je vois que vous auriez de la peine à me pardonner, ſi je tenois ce Portrait de Mademoiſelle de Couci ; mais ſurement, ajouta-t'il d'un ton plus ſérieux, elle ne me le pardonneroit jamais, ſi je vous laiſſois un moment

ſoupçonner une vertu auſſi délicate que la ſienne. Ce Portrait eſt celui de l'infortunée Comteſſe de Dammartin ; le Vicomte de Melun en a un ſemblable. Il eſt vrai, dit le Grand Sénéchal ; je l'ai vû, & je m'y ſerois trompé comme Raoul, ſi le Vicomte ne m'eût prévenu, avant de me le faire voir. Roger leur apprit alors, que le Vicomte & ſon pere tenoient ces deux Portraits de la main de Madame de Dammartin mourante ; & comment celui qu'il gardoit, étoit tombé dans les ſiennes. Jugez à préſent, mon cher Raoul, pourſuivit Roger, ſi j'ai pû, malgré les engagemens d'Enguerrand pour diſpoſer de Mademoiſelle de Couci, réſiſter à ſes charmes. La reſſemblance de cette illuſtre fille avec la Comteſſe de Dammartin, donna lieu à bien des réflexions ſur

le caprice du ſort à l'égard de Roger. Ce Portrait, lui dit Raoul, doit vous être infiniment précieux, comme étant celui de Madame de Dammartin; vous pourriez même le laiſſer voir dans vos mains, ſans crainte de bleſſer ſa mémoire; mais dans les circonſtances préſentes, plus il vous eſt cher par rapport à ma ſœur, plus devez-vous le tenir caché, de peur qu'un malheureux hazard ne le laiſſe appercevoir à Alberic. En le voïant, pourroit-il douter que vous ne fuſſiez cet heureux Rival qui s'oppoſe à ſon bonheur, & qu'il cherche depuis ſi long-tems?

Pendant que le Berri étoit le theatre de la Guerre, Paris étoit celui de l'Amour. Mademoiſelle de Couci, Madame de Fajel, & Mademoiſelle du Mez, également ſenſibles, trembloient é-

galement, & formoient les mêmes vœux pour les jours & la gloire de ce qu'elles aimoient. Mais leurs mouvemens étoient différens ; Madame de Fajel ſe reprochoit vainement ſa foibleſſe ; elle n'avoit plus la force de la combattre ; elle prioit Adelaïde de l'aider de ſon courage & de ſa vertu ; elle la conjuroit de lui repréſenter avec ſévérité ſon devoir, & de la faire ſouvenir de ce qu'elle devoit à un époux ; elle exigeoit de ſon amitié, de lui remettre ſans ceſſe devant les yeux, & même avec dureté, combien elle étoit criminelle ! elle demandoit enfin du ſecours contre elle-même. Je ſuis jalouſe de votre eſtime, vertueuſe Adelaïde, s'écrioit-elle, & j'en ſuis indigne ! par pitié, avoüez-moi que vous me la refuſez ; la honte que j'en reſſentirai, & le déſir de la mériter,

pourront bien plus ſur moi, que ma raiſon ! Madame de Fajel ſe ſouvenoit avec autant de confuſion que de remords, de l'avantage que ſa foibleſſe avoit remporté ſur ſon devoir, la veille du départ de Raoul ; elle n'oſoit preſque plus ſe flatter qu'il ignorât ſa victoire ; trop de ſévérité, diſoit-elle, & trop d'indulgence m'ont également trahie !

Mademoiſelle de Couci n'avoit point à combattre ſes ſentimens ; ils étoient avoüez de ſa raiſon & de ſa vanité ; cependant elle étoit dans une cruelle ſituation ; elle craignoit de ne pouvoir jamais être unie au Comte de Rethel ; elle craignoit même de lui attirer la diſgrace du Roi, & peut-être de plus grands malheurs : ſans la ſœur du Maréchal, Mademoiſelle de Couci n'eût rien craint pour ſon ſecret ; mais

une rivale étoit la maîtreſſe de ce ſecret ! Quel ſujet de fraïeur !

Mademoiſelle du Mez auroit accepté volontiers le genre de peine & d'inquiétude de Mademoiſelle de Couci ; elle les lui envioit ; les ſiennes n'étant adoucies par aucun eſpoir, étoient plus difficiles à ſupporter. Il n'étoit plus queſtion pour elle, de douter du malheur de ſon frere & du ſien ; elle en étoit certaine ; elle voïoit, avec le dépit le plus vif, l'heureux ſuccès qu'Adelaïde recüeilloit de ſa prudence ; elle jugeoit avec une douleur ſenſible, que la ſage conduite de cette illuſtre fille, la meneroit au but où elle vouloit arriver. Ces cruelles penſées la déterminoient à découvrir à ſon frere quel étoit ſon Rival : mais auſſitôt, ſentant l'odieux de ce procedé, elle s'écrioit : Quelles ſont

les Victimes que je veux immoler à ma jalouſe envie ! Ah ! que n'auroit donc pas à craindre de moi un ennemi, ſi ma tendreſſe devenoit funeſte à tout ce qui m'eſt cher !

Les nouvelles qui arrivoient tous les jours de l'Armée, répandoient la joie dans Paris. Les noms de Dreux, de Montmorenci, de Rethel, de Couci, de du Mez, & de des Barres, étoient d'une maniere diſtinguée dans toutes les Relations des faits d'Armes, où il avoit été queſtion de ſe ſignaler. Ces nouvelles charmoient d'autant plus Madame de Fajel, Mademoiſelle de Couci, & Mademoiſelle du Mez, qu'elles juſtifioient leurs choix, & confondoient dans leurs cœurs les mouvemens d'une vanité ſatisfaite, avec ceux de l'amour. L'une oublioit que ſon devoir con-

damnoit ſa foibleſſe ; l'autre dans ces momens, ne penſoit plus que ſi ſa vanité étoit flattée du choix de ſon cœur, elle étoit en même-tems bien humiliée de la victoire que remportoit ſur elle Mademoiſelle de Couci. Et Mlle de Couci, flattée du ſuccès de ſes premieres démarches, ſe promettoit de ſurmonter tous les obſtacles qui s'oppoſoient encore à ſon bonheur, & ſe livroit aux mouvemens d'une tendreſſe dont elle ſe juſtifioit à elle-même, l'innocence, & la vivacité.

La Campagne fut auſſi brillante pour Philippe, qu'elle lui fut heureuſe. Il prit rapidement pluſieurs Places ; il battit, dans toutes les occaſions, l'Armée de Henri. Richard accourut en vain au ſecours de ſon pere ; ſon intrépide valeur ne put empêcher celle de Philippe, toujours éclai-

rée, & conduite par la prudence, de trouver par tout la Victoire. Il revint à Paris, après avoir poursuivi Henri juſques aux frontieres de Normandie, où le Comte des Barres, & le Comte de Rethel firent de ſi grands prodiges dans une action déciſive, qu'ils en déterminerent le ſuccès en faveur des François.

Ce fut avec une affliction égale à ſa tendreſſe, que Roger ſe ſépara de Raoul, & du Grand Sénéchal, pour retourner à Rethel; il gémiſſoit de ne pouvoir paroître à la Cour; le Roi même lui fit d'obligeans reproches de ce qu'il refuſoit de l'y accompagner. Mais Roger ſentoit la néceſſité de ſubir la dure loi qu'Adelaïde lui avoit impoſée: en coûtoit-il moins à Adelaïde pour la donner, cette dure loi, qu'à Roger pour la recevoir? La peine qu'ils en

en reſſentoient tous les deux, fut adoucie chez Roger, par la joie que cauſerent à ſon pere les tendres embraſſemens d'un fils comblé de Gloire; & chez Adelaïde, par ceux d'un frere couvert de Lauriers.

Le Comte des Barres parut devant Mademoiſelle du Mez avec un air auſſi abattu, & auſſi humilié que ſi elle avoit eu à le faire rougir d'avoir fui devant l'Ennemi. Si j'avois pû trouver la mort, Mademoiſelle, lui dit-il, je vous aurois épargné le déſagrément de voir un homme, à qui votre indifférence rend la vie inſupportable. Comment auriez-vous trouvé la mort, repartit Mademoiſelle du Mez? la Victoire étoit toujours entre elle & vous; mais vous me faites une injure extrême de me croire aſſez injuſte, pour voir votre retour a-

vec peine ! Si mon eſtime pour vous, qui eſt telle que peu de perſonnes m'en inſpirent une ſemblable, ne peut vous ſatisfaire, du moins devroit-elle m'épargner des plaintes que je ne mérite pas. Eh quoi ! Mademoiſelle, répliqua le Grand Sénéchal, ne pouvez-vous avoir pour moi que de l'eſtime ? Je voudrois, répondit-elle, qu'il fût en mon pouvoir de vous accorder davantage ; vous n'en êtes que trop digne ! Vous attaquez mon cœur avec des avantages qui devroient vous le ſoumettre ; une belle figure, une grande naiſſance, un mérite éclatant, & un reſpect infini ! cependant mon cœur refuſe l'hommage du vôtre ! j'y perds ſans doute plus que vous ! Ah ! Mademoiſelle, s'écria le Grand Sénéchal, que vous êtes cruelle ! pouvez-vous, ſans pitié, me por-

ter de ſi terribles coups ? Mon eſtime pour vous, repliqua-t'elle, & même ma reconnoiſſance, me donnent la force de vous les porter ; je veux vous aider contre une ingrate, qui ne peut ceſſer de l'être. Mon indifférence, & votre foibleſſe, me font également rougir ; mais puiſque vous ne pouvez vaincre l'une, triomphez de l'autre. Ah ! Sénéchal, puiſſiez-vous en avoir la force ! du moins aïez celle d'éviter les occaſions qui pourroient me montrer votre foibleſſe, & me reprocher mon injuſtice : ſoutenez par cet effort, la haute opinion que j'ai de votre caractere. Le Grand Sénéchal ſortit, confondu d'un diſcours qui lui ôtoit tout eſpoir, & lui impoſoit ſilence : ſa retraite laiſſa Mademoiſelle du Mez livrée aux réflexions, qu'entraînoit, malgré elle, la trop mal-

heureuſe tendreſſe d'un homme, ſi digne d'être aimé.

La ſituation du Maréchal n'étoit pas plus heureuſe que celle & de ſa ſœur & du Comte des Barres ; je ne ſçais même ſi elle n'étoit pas devenuë plus difficile à ſupporter : l'amour lui avoit ſouri ; il lui avoit promis l'objet qu'il adoroit ; il avoit preſque touché au moment fortuné de s'en voir le maître ; & ce moment avoit fui ſans lui laiſſer aucun eſpoir de retour. L'indifférence de Mademoiſelle de Couci, & les inſtances réïtérées qu'elle faiſoit au Roi & à la Reine Mere, de ne pas la contraindre, ne lui permettoient plus de ſe flatter. Sa paſſion cependant, étoit toujours la même ; mais le diſcours qu'Adelaïde lui avoit tenu avant le départ du Roi pour le Berri, avoit eu tant de pou-

voir ſur lui, qu'il n'oſoit plus ni ſe plaindre, ni l'entretenir de ſa tendreſſe : ſes empreſſemens, ſes reſpects & ſes yeux, étoient ſes ſeuls interprétes. Mademoiſelle de Couci ne remarquoit tout ce que le Maréchal faiſoit pour lui prouver ſa paſſion, & ſa ſoumiſſion à ſes ordres, que par le dépit qu'elle en reſſentoit. Quelque objet aimable, diſoit-elle un jour à Madame de Fajel, ne pourra-t'il rendre le Maréchal inconſtant ? Que j'aurois de plaiſir à le voir me dédaigner ! Avec quelle ſatisfaction ne verrois-je pas ſes ſoins, pour une autre ! Conſtance de Montmorenci, qui vient de paroître à la Cour, eſt charmante ; je vante au Maréchal la naiſſance, la douceur, & le caractere complaiſant de cette aimable fille ; je lui fais remarquer, mais ſans affectation,

tous les agrémens de ſa perſonne. Si Mademoiſelle de Montmorenci, lorſqu'elle vient chez la Reine, ne cherche pas à ſe placer auprès de moi, je vais me placer auprès d'elle, pour attirer le Maréchal dans nos converſations : alors, j'enhardis Conſtance, je la fais parler ; je lui fais naître les occaſions de dire des choſes fines, qui montrent la délicateſſe de ſon eſprit ; enfin, je préſente à Alberic un Autel, où ſa vanité pourroit être flattée de me ſacrifier. Le Grand Sénéchal ſeconde mon deſſein : il excite avec adreſſe, le reſſentiment de la Maréchale contre moi ; il lui dit qu'elle devroit forcer ſon fils à faire un autre choix ; il lui nomme Mademoiſelle de Montmorenci ; il exalte ſes charmes ; il met dans tout ſon éclat, ſon illuſtre naiſſance :

il tient le même langage au Maréchal ; il lui fait ſentir combien j'humilie ſon amour propre ; il étouffe chez lui, le plus léger raïon d'eſpérance, & en fait briller un autre, en lui parlant de cette nouvelle Beauté : enfin, il travaille à m'arracher du cœur d'Alberic, pour y placer Mademoiſelle de Montmorenci. Belle Adelaïde, repartit Madame de Fajel, votre entrepriſe ſera vaine ; il ſeroit moins difficile de réſiſter à vos charmes, que de ceſſer de vous adorer. Laiſſez-moi au moins eſpérer ce que je déſire avec tant d'ardeur, repliqua Mademoiſelle de Couci. Raoul entra dans ce moment.

Depuis que le Roi étoit de retour du Berri, Raoul n'avoit point encore pû trouver chez ſa ſœur, Madame de Fajel ſeule avec elle ; l'embarras de Raoul,

celui de Madame de Fajel, leur trouble, la timidité de leurs regards, tout faiſoit connoître le déſordre de leur ame. Madame de Fajel effraïée de l'agitation de ſon cœur, ſe leva pour fuir un ennemi qu'elle ſentoit trop redoutable ; mais Raoul l'arrêta, & lui dit : Que vous ai-je fait, Madame, pour fuir quand je ſuis aſſez fortuné pour vous trouver chez ma ſœur ? Je me ſuis fait une loi, répondit-elle, de vous ôter toutes les occaſions où vous pourriez m'entretenir de ce que mon devoir me défend d'écouter : tout m'ordonne de vous fuir. Eh quoi ! Madame, reprit Raoul, vous repentez-vous de m'avoir laiſſé appercevoir un mouvement de pitié ? ſans rien coûter à cette vertu auſtere que je reſpecte, il a du moins adouci les peines cruelles, que me

me cauſe la plus innocente, & la plus délicate paſſion qui fût jamais. Si je m'en repens, dit Madame de Fajel d'une voix baſſe? oüi! je m'en repens, reprit-elle d'un ton plus animé: mais laiſſez-moi fuir, pourſuivit-elle vivement; je le dois: craignez que je ne vous écoute. Non! ne me parlez jamais de cette funeſte paſſion, que Mlle de Vergi auroit peut-être récompenſée avec plaiſir, & que Madame de Fajel ne devoit jamais vous inſpirer. Ah! Madame s'écria Raoul en ſe jettant à ſes pieds, que l'Amour me punit rigoureuſement de ſon caprice! Quel reproche! il m'accable & me ravit en même tems! O trop heureux Alcide que tu païes cherement ta victoire!... A peine Raoul eut-il prononcé le nom *d'Alcide*, qu'il reſta confondu.... Qu'ai-je fait, dit-il

d'un ton qui marquoit ſon repentir ? juſqu'où ma paſſion vient-elle de m'emporter ? Il garda un moment le ſilence. Madame de Fajel étonnée, regarda Mademoiſelle de Couci d'un œil d'indignation : Votre regard perçant, dit Adelaïde à Madame de Fajel, m'inſtruit que dans ce moment, vous me croïez de toutes les femmes la plus criminelle ; & il me confondroit peut-être moins, ſi je vous avois trahie : le ſoupçon que vous en avez me pénetre d'autant plus vivement, que les apparences ſont contre moi. Ah ! pourriez-vous me méſeſtimer aſſez, pour penſer.... Non ! Madame, reprit Raoul en interrompant Adelaïde, ma ſœur n'a point trahi votre confiance ; épargnez-lui l'injure de la ſoupçonner : ſa vertu égale la vôtre, je vais cepen-

dant la juſtifier. Alors Raoul raconta ſuccinctement, à quelle occaſion, & comment il avoit été le témoin inviſible de ſon entretien avec Mademoiſelle de Couci, dans le cabinet, où elles ſe croïoient ſeules. Oüi ! Madame, pourſuivit-il, l'amour & la jalouſie m'ont fait imaginer les moïens de m'inſtruire d'un ſecret, que je n'ai pas été le maître de garder dans ce moment. Hélas ! me puniriez-vous d'avoir entendu de votre bouche même, les tendres plaintes de Mademoiſelle de Vergi contre l'indifférence de ce malheureux Alcide ? c'eſt ce même *Alcide* qui vous adore aujourd'hui, & qui dans ce moment gémit à vos genoux, du caprice du ſort. Ne vous allarmez point, Madame, ajouta-t'il, voïant le trouble & la confuſion où étoit Madame de Fa-

jel ; le respect qui accompagne, & qui accompagnera toujours ma passion, doit adoucir les loix barbares que vous voudriez vous prescrire à vous-même. Il me semble les lire dans vos yeux : j'en frémis !..... Vous avez pû sans crime, repliqua Madame de Fajel, chercher à vous instruire d'un secret, que j'aurois voulu me cacher à moi-même ; mais croïez-vous que je puisse jamais vous pardonner, d'avoir eu la témérité de me nommer le Tiran de mon devoir ? Non ; & ce cruel Tiran, qui dans ce moment même exerce sur mon cœur un pouvoir, que ma raison veut en vain détruire, me répondra de son audace & de sa victoire. Ah ! Madame, s'écria Raoul, faites grace à ma témérité ! ma passion & mon malheur, font son excuse : écoutez avec quelque indulgen-

ce, une pitié.... Non ! reprit Madame de Fajel, je ne vous verrai jamais : je dois ce ſacrifice à mon devoir ; quelque effort qu'il m'en coûte, il l'obtiendra. Quelle menace, dit Raoul d'un ton pénétré de douleur ! Quoi ! Madame, votre rigueur me condamneroit à.... Laiſſez-moi, lui dit-elle ; n'abuſez plus de ce qu'un malheureux hazard vous a donné d'avantage ſur moi : laiſſez-moi du moins celui de pouvoir ne pas vous haïr. Qu'ai-je fait ! pourquoi, chere Adelaïde, vous ai-je avoüé la cruelle ſituation de mon cœur ? Adieu, s'écria-t'elle toute éperduë, & en fuïant. Raoul voulut la ſuivre ; mais ſa ſœur l'arrêta, en lui diſant : Où courez-vous, mon frere ? Eh quoi ! voulez-vous joüir plus long-tems, du trouble & de la confuſion de Madame de Fa-

jel ? votre imprudence me fait vous méconnoître : elle eſt indigne de vous ! Vous volez le fatal ſecret de Madame de Fajel, & vous oſez prononcer devant elle, le nom *d'Alzide* ? elle punira votre audace, en vous privant du plaiſir de la voir jamais ! du moins je l'eſtime trop pour oſer en douter. Ah ! trop cruelle ſœur, s'écria Raoul en ſe levant d'un fauteüil, où ſa douleur l'avoit fait tomber, vous me déſeſperez ! Il ſortit, ſans vouloir répondre à la voix qui lui crioit : Mon frere, demeurez ; votre agitation ne vous permet pas de vous montrer !

Madame de Fajel ſe retira chez elle, avec le trouble & les remords d'un criminel que l'on vient de confondre, & de condamner. Dans ſon premier mouvement, elle prit la réſolution

de conjurer ſon pere de la tirer de Paris : elle paſſa dans ſon appartement ; il étoit ſeul. Qu'avez-vous, ma fille, lui demanda-t'il ? vous paroiſſez émûë. Je viens en tremblant, répondit-elle, vous prier, mon pere, de m'arracher de la Cour ; je ne veux plus y paroître : ſi vous m'aimez, forcez Monſieur de Fajel à s'en éloigner. Que dites-vous, ma fille, reprit le Seigneur de Vergi ? Y penſez-vous ? Pourquoi voulez-vous vous éloigner de la Cour de Philippe ? Fajel n'y conſentira jamais. Il faut, mon pere, qu'il y conſente, dit Madame de Fajel d'un ton animé ! oüi ! il faut qu'il m'arrache d'un ſéjour, où ſa gloire & la mienne ſont expoſées à de trop grands périls ! ſa déférence pour vos volontez, m'aſſure qu'il n'y réſiſtera point. Vous m'éton-

nez, ma fille, repliqua le Seigneur de Vergi : votre ſageſſe me défend de vous ſoupçonner d'être capable d'un égarement ; mais vos diſcours, & plus encore votre trouble, ſemblent m'avoüer que vous le redoutez. Eh quoi ! ma fille, votre cœur craint-il de ſe laiſſer ſurprendre ? Vous ne répondez rien ? ... ce ſilence augmente mon inquiétude ! Vous pleurez ? ... Ah ! mon pere, s'écria Madame de Fajel toute en larmes, & en ſe jettant à ſes genoux, aïez pitié d'une fille malheureuſe ! ne me demandez pas ſi les mouvemens de mon cœur bleſſent mon devoir : ſans vouloir être plus éclairci, prêtez-moi votre main ſecourable, pour me ſauver d'un affreux précipice. Vous m'attendriſſez, ma fille, repartit le Seigneur de Vergi ; je ferai tout ce que votre ten-

dreſſe exigera de la mienne : mais pourquoi ne voulez-vous pas compter ſur votre raiſon ? Vos allarmes m'aſſurent qu'une raiſon ſi éclairée & ſi forte, triomphera toujours des mouvemens qu'elle déſapprouvera : calmez-les, ma fille ; le tems effacera une impreſſion que vous avez reçûë malgré vous-même, & dont votre devoir me paroît dans ce moment, le vainqueur ; continuez à l'écouter ce devoir. Vous me déſeſperez, reprit Madame de Fajel, quand vous me refuſez ce que j'exige de votre bonté. Ah ! mon pere ; ſi jamais je vous fus chere, accordez-moi la grace que je vous demande : mes larmes & mes prieres ne pourront-elles l'obtenir ? trouverai-je mon pere auſſi peu diſpoſé que mon mari, à quitter ce ſéjour, pour moi déſormais em-

poiſonné ? C'en eſt aſſez, répliqua le Seigneur de Vergi ; je connois la néceſſité de vous accorder ce que vous exigez ſi vivement ; je lis dans votre cœur ; je ne veux pas en ſçavoir davantage ; je vous épargnerai même dans ce moment, les reproches que je pourrois juſtement ajouter à ceux que vous vous faites à vous-même. Oüi ! ma fille, vous partirez : je vais déterminer Fajel à quitter un ſéjour, duquel il aura peine à s'éloigner ; mais ma tendreſſe pour vous, me donnera la force de le quitter moi-même : la prudence l'exige, & Fajel ſera contraint de me ſuivre. Allez, ma fille ; épargnez-moi le chagrin d'être le témoin de l'agitation qui me fait vous méconnoître, ſans vous méſeſtimer : ſur-tout, cachez-la à un mari qui vous adore, & qui mé-

rite une épouſe, uniquement occupée du ſoin de lui plaire.

Le Seigneur de Vergi eut peine à déterminer Monſieur de Fajel à partir ; ce dernier ſe rendit cependant aux volontez d'un homme qu'il reſpectoit, & à qui il croïoit épargner la douleur de le ſéparer d'une fille unique, qu'il adoroit. Fajel ne ſçachant pas la part que ſa femme avoit à la retraite de ſon pere, la lui annonça en l'examinant : elle en reçut la nouvelle avec un air de tranquilité qui étonna ce mari, toujours tourmenté de jalouſie. Madame de Fajel, qui avoit demandé & obtenu cet éloignement, ſentit tout ce qu'il alloit lui coûter : elle ne pouvoit, ſans s'abandonner à une douleur accablante, ſonger qu'elle touchoit au moment où elle alloit s'éloigner pour jamais, de Raoul. Pen-

dant le peu de jours qu'elle reſta encore à Paris, ſa foibleſſe & ſa raiſon ſe firent une guerre cruelle. La néceſſité de prendre congé du Roi, & des deux Reines, la gênoit infiniment. Elle redoutoit la rencontre de Raoul ; elle trembloit en ſongeant ſeulement qu'elle liroit dans ſes yeux, l'état de ſon ame. Quel coup de foudre pour le paſſionné Raoul ! il en eſt accablé ! Il apprend le départ de Madame de Fajel ; la triſte conſolation de ſe plaindre de tant de rigueurs, lui eſt même ravie : elle ne paroît plus à la Cour ; elle ne va plus chez Adelaïde, & il n'oſe ſe préſenter chez elle : il craint trop de s'attirer ſon courroux ; bien plus, il eſt perſuadé qu'elle ne ſeroit pas viſible pour lui. Ah ! ma ſœur, diſoit-il à Mademoiſelle de Couci, je perds pour jamais

Madame de Fajel ! votre eſtime pour elle ſera parfaite, & me coûtera la vie ! La cruelle remplit votre attente : vous lui avez inſpiré ce que vous nommez fermeté, & ce qui n'eſt en ſoi que barbarie. Ciel ! ſuis-je aſſez puni de ma témérité ? Oſez donc, ſœur inhumaine, me la reprocher encore ! Raoul, dans ſes tranſports furieux, rendoit Adelaïde reſponſable de ſon malheur ; il le lui reprochoit à tous les inſtans. Mademoiſelle de Couci étoit touchée de la ſituation de ſon frere : elle l'écoutoit ; mais elle ſe gardoit bien d'adoucir par le moindre eſpoir, une douleur qu'elle condamnoit.

Deux jours avant de partir, Madame de Fajel alla, en tremblant, à la Cour. Quelle fut ſon émotion, lorſqu'en ſortant de l'appartement de la jeune

Reine, ſes yeux lui préſenterent le Sire de Couci : Vous partez, Madame, lui dit-il ? ah ! que vous me puniſſez rigoureuſement ! mais la mort que je vais chercher avec toute la fureur d'un homme au déſeſpoir, vous vangera encore mieux de mon crime, que vous ne vous en vangez ! Quelle vangeance, reprit Madame de Fajel ſaiſie de crainte & d'effroi ! ne m'accablez point ; je ſuis aſſez à plaindre. Voici le dernier moment de ma vie où je vous parlerai, & l'unique où j'oublierai ce que je dois à un cruel devoir : je le ſacrifie dans cet inſtant, à un interêt qui m'entraîne malgré moi. J'exige donc de vous, une preuve, je n'oſe dire de tendreſſe, mais du moins d'obéiſſance : vivez ! ne m'expoſez pas par votre mort, à un plus grand malheur que celui

de gémir de ma foibleſſe. Ah! Madame, reprit Raoul, que vous êtes cruelle! vous vous éloignez pour jamais, vous me condamnez à ne jamais vous voir, & vous m'ordonnez de vivre! Oüi! je vous l'ordonne, repliqua-t'elle; mon devoir ne ſçauroit me faire un crime de ce terme abſolu; il ne ſçauroit m'empêcher de m'intereſſer aux jours de l'infortuné Raoul. Adieu, pourſuivit-elle; ne me ſuivez pas; épargnez-moi la douleur que me cauſe votre vûë; accordez-moi cette derniere marque de votre eſtime: je vais embraſſer votre ſœur, & lui dire un éternel adieu; puiſſe-t'elle être plus heureuſe que moi! Après ces mots, Madame de Fajel quitta le Sire de Couci: elle paſſa ſur le champ chez la Reine Mere! Adelaïde étoit à ſes côtez.

Après que Madame de Fajel eut fait ſon compliment à la Reine, elle ſe retira avec Mademoiſelle de Couci, dans l'embrazure d'une fenêtre. Adieu, belle Adelaïde, lui dit-elle tendrement; ne me mépriſez plus; l'effort que j'ai obtenu ſur moi, doit me rendre votre eſtime: ſouvenez-vous de la plus malheureuſe femme qui fut jamais: plaignez mon ſort; mais ne parlez jamais de moi à votre frere. Qu'il m'oublie! il doit cet effort, & à ſon repos, & au mien. La douleur que vous me cauſez, repartit Mademoiſelle de Couci, me met dans ce moment à une épreuve bien ſenſible: je vous plains autant que je vous eſtime; & mon eſtime, qui égale mon amitié, ne peut rien vous laiſſer à déſirer. Puiſſiez-vous, vertueuſe Adelaïde, lui dit Madame

dame de Fajel, en lui moüillant le viſage de ſes pleurs, être auſſi heureuſe que vous en êtes digne ! votre bonheur & celui de Roger feront tous mes ſouhaits. Elles ſe ſéparerent toutes deux, le cœur ſerré, & le mouchoir ſur les yeux. Madame de Fajel partit abîmée dans les plus cruelles réflexions, & laiſſant Raoul dévoré des plus cuiſans regrets, & en proie au plus affreux déſeſpoir.

Mademoiſelle de Couci reſſentoit une ſincere affliction de la perte d'une amie, pour qui ſa confiance avoit été ſans réſerve, & dont elle voïoit avec douleur, la violente ſituation. Elle craignoit que ſon éloignement ne fût d'aucun ſecours à ſa tranquilité ; elle ſçavoit juſqu'où alloit ſa tendreſſe pour Raoul ; elle n'oſoit eſpérer que Madame de

Fajel pût la vaincre. Elle fuit, disoit-elle, elle accorde à son devoir ce qu'il exige de sa vertu; elle obtient d'elle ce généreux effort! mais échappera-t'elle à elle-même? L'implacable ennemi de son repos la suivra par tout! quel seroit mon malheur, si j'éprouvois la même situation! je l'éprouverois cependant, si j'avois osé obéir à mon pere! Je serois, ainsi que Madame de Fajel, la triste victime de ma soumission!

Constance de Montmorenci consola Adelaïde de la perte de Madame de Fajel; elles se lierent de la plus étroite amitié; elles étoient toutes deux dignes d'être amies l'une de l'autre! Leur union, en les rendant inséparables, mettoit tous les jours le Maréchal vis-à-vis de Constance. Il la trouvoit charmante;

il convenoit de toutes ſes bonnes qualitez avec Adelaïde, dont l'attention ſçavoit les relever à propos; mais tous les éloges qu'elle prodiguoit ainſi, ne pouvoient faire éclipſer un moment, aux yeux du Maréchal, le mérite d'Adelaïde. Elle regnoit ſeule, & ſans partage ſur ſon ame!

Cependant le Roi, trop convaincu de l'infléxible fermeté de Mademoiſelle de Couci, vouloit réſoudre Alberic à faire un autre choix. Le Grand Sénéchal avoit adroitement fait penſer ce Prince à Mademoiſelle de Montmorenci; il en avoit auſſi donné l'idée à la Maréchale. Cette femme hautaine, ne pouvoit ſouffrir ſon fils toujours en butte aux refus humilians d'Adelaïde. Son ambition lui faiſoit déſirer avec ardeur, de lui voir prendre une illuſtre alliance. Ma-

demoiſelle de Montmorenci lui parut digne, par ſa naiſſance, par ſa beauté & par ſa vertu, de vanger Alberic. Conſeillée par le Grand Sénéchal, elle en parla au Roi. Ce Prince, charmé de voir que la Maréchale avoit jetté les yeux, comme lui, ſur Mademoiſelle de Montmorenci, preſſa Alberic encore plus vivement. Le Comte des Barres, de ſon côté, lui faiſoit ſentir que ſon repos, & ſon amour propre, devoient obtenir de lui l'effort de renoncer à la pourſuite d'un objet, qui ne vouloit jamais prendre aucun engagement.

Le Maréchal, rebuté par Adelaïde, humilié par les diſcours du Grand Sénéchal, preſſé par le Roi, & touché des prieres & des larmes d'une mere qu'il chériſſoit; penſoit, dans certains momens, qu'il devoit ſatisfaire

la Maréchale, le Roi, & ſa vanité ; mais un regard d'Adelaïde, qui ne tomboit pas même ſur lui, combattoit ſes réſolutions. Un jour il lui dit : Ne pourrai-je jamais, Mademoiſelle, vaincre votre indifférence ? Suis-je condamné à ne jamais poſſéder un bien, ſans lequel il ne ſçauroit être pour moi de félicité ? Suis-je enfin ſans eſpérance ? Votre diſcours m'embaraſſe, répondit Adelaïde, mais l'air de cordialité avec lequel vous me demandez ce que je penſe, exige que je vous parle ſans feinte. Soïez perſuadé que mon eſtime pour vous, & ma reconnoiſſance ſont telles, qu'à tous les inſtans elles me font des reproches, de ne pouvoir répondre à vos ſentimens ; mais je ſens que je ne pourrai jamais me ſoumettre à ce que le Roi, & mon pere

devroient attendre de ma ſoumiſſion ! Croïez-moi, offrez l'hommage de votre cœur à un objet qui fera ſon bonheur de vous vanger de mon indifférence. Que je ſerois contente ſi Mademoiſelle de Montmorenci pouvoit être cet objet ! elle vous rendroit heureux ; j'ai pour elle la plus tendre amitié ; & pour vous, la plus parfaite eſtime ; votre union ne me laiſſeroit rien à déſirer ! Quel mélange de rigueur, & de bonté, s'écria le Maréchal ! Ah ! Mademoiſelle, que vous me faites ſentir vivement le prix du bien dont vous voulez en vain m'adoucir la perte ! Eh ! comment y renoncer..... mais il le faut, vous en avez prononcé l'arrêt : il faut qu'un généreux effort, en me rendant par ma retraite, digne de toute votre eſtime, vous rende toute l'amitié de votre pere !

ma perſévérance, dans les droits qu'il m'a donnez, n'en a que trop long-tems ſuſpendu les effets : Eh bien ! Mademoiſelle, puiſque vous l'ordonnez, je vais rendre à Enguerrand ſa parole, & l'appaiſer ainſi, en votre faveur ; hélas ! je ſerai le ſeul malheureux ! .... Adieu, Mademoiſelle. Le Maréchal laiſſa Adelaïde tranſportée de joie, de l'eſpérance que lui donnoit cette réſolution inopinée.

Mademoiſelle du Mez étoit ſeule dans ſon appartement, quand ſon frere, en quittant Adelaïde, y entra ; ç'en eſt fait, ma ſœur, lui dit-il, je ſuis vaincu ! je me rends aux inſtances du Roi, aux larmes d'une mere, aux ſages conſeils du Grand Sénéchal, à ceux que me donne ma raiſon, & plus encore au diſcours que me vient de tenir Adelaïde.

Mademoiſelle de Montmorenci, qui ſemble m'être offerte de la main même du Deſtin, eſt digne du triomphe qu'elle obtiendra ſur mon cœur. Depuis trop long-tems, Mademoiſelle de Couci humilie mon amour propre ! je crois entendre dire à mes ennemis : *Le voilà donc ce Favori de ſon Roi, qu'Adelaïde mépriſe !* Non ! je ne vaincrai jamais ſon indifférence ! elle vient elle-même de m'en aſſûrer : renonçons à cette fille altiere, qui ne peut conſentir à ſoumettre ſon ſort à celui d'un mari. Eh bien ! ma ſœur, j'aurai du moins la conſolation de ne la voir jamais au pouvoir d'un autre ! Quelle erreur, s'écria Mademoiſelle du Mez, effraïée de ce que lui diſoit ſon frere ! renoncez aujourd'hui à Adelaïde, devenez demain poſſeſſeur de Conſtance, le rideau

ſera

ſera tiré, le miſtére s'éclaircira, & vous verrez cette même Adelaïde, à qui vous donnez une fierté invincible, vous la verrez plus tendre pour un autre, qu'elle ne fut jamais indifférente pour vous. Vous vous trompez, ma ſœur, repartit Alberic; pour vous déſabuſer, repaſſez la conduite d'Adelaïde depuis qu'elle eſt à la Cour. Sa tranquilité n'y a jamais paru altérée par aucune ombre de paſſion; rien n'a ébranlé ſon cœur; il eſt encore inſenſible. Vous ſçavez avec quel ſoin elle eſt obſervée! Je ne la perds point de vûë; le Grand Sénéchal examine & étudie comme moi, juſques à la moindre de ſes actions, rien ne l'approche; ſon indifférence eſt générale; non! elle n'aime rien! non! elle n'aimera jamais! ſon caractére en répond. Si je n'ai pû m'en faire aimer,

du moins perſonne ne ſera plus heureux que moi ! je n'aurai point à rougir d'une préférence, dont le ſeul ſoupçon me faiſoit frémir de rage ; cette idée flateuſe me donne la force de renoncer à Adelaïde ; je vais, dès ce moment, apprendre au Roi qu'il peut, ſelon ſes déſirs, après avoir rompu mes engagemens avec Enguerrand, demander & obtenir pour moi Mlle de Montmorenci. Allez, mon frere, lui dit Mademoiſelle du Mez : allez, par cette démarche, faire vous-même les premiers aprêts de l'Hymen d'une ingrate qui vous mépriſe ! Quelle victoire pour elle ! Oüi ! ajouta-t'elle d'un ton animé, Adelaïde aime ! vous pouvez m'en croire, je le ſçais ; & ſes feux, pour être cachez n'en ſont peut-être que plus violens ! jugez-en par les effets ! & puiſ-

que c'eſt par ſes actions que vous voulez juger de ſon intérieur, c'eſt par ſes actions mêmes que je veux vous convaincre. Elle a ſecoüé le joug de la ſoumiſſion paternelle; elle a oſé réſiſter à ſon Roi; elle vous a outragé: voilà ſes actions! elles ſont au-deſſus & de ſon âge, & de ſon ſexe! avoüez que l'amour le plus fort, peut ſeul en être le mobile! Ce diſcours ralluma plus que jamais dans le cœur du Maréchal, la jalouſie qu'il ſe flatoit d'être éteinte; il devint pâle & tremblant. Je puis vous en croire, répéta-t'il? vous le ſçavez? Ah! ma ſœur, nommez-moi donc mon Rival! enſeignez-moi le cœur qu'il faut que j'aille percer.... Eh quoi! ma ſœur, vous ne répondez rien?... vous paroiſſez troublée!... vous êtes interdite!.. Vous repentez-vous de ce que vous venez de

me dire ? Si je m'en repens, reprit Mademoiſelle du Mez ? oüi ! mon frere, j'en crains les ſuites. Ne craignez rien, dit Alberic ; parlez ! Non, répondit-elle, je ne puis. Quoi ! s'écria le Maréchal, vous auriez eu la cruauté de me dire qu'Adelaïde aime, & vous auriez la barbarie de ne pas me nommer mon Rival ! vous feroit-il trembler pour moi ? le croïez-vous invincible ? Ah ! ma ſœur, nommez-le moi, & fiez-vous-en à mon bras, pour laver dans ſon ſang une injure ſi cruelle ! La tendre amitié que j'ai pour vous, repartit Mademoiſelle du Mez, ne peut me relever du ſerment que j'ai fait, de ne jamais vous nommer votre Rival ; je ne pourrois, ſans une baſſeſſe indigne de moi, vous inſtruire de ce que je ſouhaite que vous ignoriez toujours. Ah !

barbare, s'écria le Maréchal, pourquoi m'avoir tiré de mon erreur ? j'allois être heureux ! & votre haine, bien plûtôt que votre zele, me rend plus à plaindre que je ne le fus jamais ! Epargnez-moi vos reproches, dit-elle, je ne m'en fais que trop ! J'ai donc un Rival, reprit Alberic ! mais où le trouver ? où ſe cache-t'il ? ma ſœur, nommez-le moi, je vous en conjure. Je vous l'ai déja dit, repliqua Mademoiſelle du Mez, un ſerment me lie. Vos inſtances ſeront inutiles. Le Maréchal, plein de dépit & d'agitation, ſortit les yeux étincellans de colere ; il fut ſur le champ chez la Reine Mere, pour y accabler Adelaïde de reproches. Il alloit y entrer, quand il rencontra le Grand Sénéchal : il l'inſtruiſit d'abord, avec la chaleur, & le déſordre d'un homme au

déſeſpoir, de la converſation qu'il venoit d'avoir avec Mademoiſelle du Mez. Quel ſujet de mortification pour le Grand Sénéchal, en écoutant Alberic! il ſentit, avec un dépit violent, que la paſſion de cette cruelle fille l'avoit fait & parler, & ſe taire; il vit avec douleur, qu'elle venoit de détruire en un moment, un ouvrage tiſſu lentement, & qui alloit délivrer Adélaïde, Roger, & lui, de l'obſtacle qui s'oppoſoit à leur commun bonheur.

Dans l'inſtant que le Maréchal parloit au Comte des Barres, d'un ton, & avec le geſte d'un homme agité, le Roi parut. Qu'avez-vous, Maréchal, lui dit-il? quel eſt le ſujet du trouble où je vous vois? Les Courtiſans qui environnoient Philippe, ſe retirerent dès qu'ils apper-

çûrent que de l'œil, il marquoit au Maréchal de le ſuivre vers l'embraſure d'une fenêtre. Ah! SIRE, dit alors le Maréchal, ma ſœur vient de me porter un coup mortel! La perfide Adelaïde eſt ſenſible; ſon cœur eſt auſſi tendre qu'il paroît indifférent! Enſuite Alberic rendit compte au Roi de ſa converſation avec Adelaïde, de celle qu'il venoit d'avoir avec Mademoiſelle du Mez, & de ce qu'elle lui avoit appris. Le Roi voïant l'agitation où étoit le Maréchal, lui dit: Je vous défens de parler à Mademoiſelle de Couci; je vous défens même l'appartement de la Reine ma Mere. Alberic pénétré des paroles du Roi, le quitta ſans lui répondre, & laiſſa le Comte des Barres avec lui.

En faveur de qui le cœur d'Adelaïde peut-il être prévenu, dit

le Roi au Grand Sénéchal ? Mademoiſelle du Mez le ſçait, & veut en garder le ſecret ; je ne veux pas, ſi je puis m'en diſpenſer, le lui arracher : il faut pourtant que j'en ſois inſtruit ; j'en vois la néceſſité : cette affaire pourroit devenir funeſte à quelqu'un ; elle dure trop long-tems, il faut la terminer. Ce n'eſt pas pour épargner à Mademoiſelle de Couci les reproches d'Alberic, que je viens de lui défendre l'entrée de l'appartement de la Reine ma Mere ; c'eſt pour laiſſer ignorer à Adelaïde, que je ſuis inſtruit que ſous les dehors d'une fauſſe indifférence, elle cache une véritable paſſion : je veux, ſans qu'elle ait pû préparer ſa réponſe, exiger d'elle l'aveu ingenu de la ſituation de ſon cœur ; je veux lui laiſſer le mérite de ſa confiance. Si elle a aſſez ou-

blié mes bontez, pour ne pas avoir une entiere ouverture de cœur avec ſon Roi, je l'en jugerai indigne ; mais ſa ſincerité, mon eſtime, & mon amitié pour elle, me feront lui pardonner une foibleſſe, que ſans doute elle a combattuë avant que de ſe rendre. Si ſon choix eſt digne d'elle, comme je n'en puis douter, non ſeulement je la débarraſſerai des ſoins & de la jalouſie du Maréchal, en lui faiſant épouſer Mademoiſelle de Montmorenci, mais ce mariage fait, je travaillerai à ramener l'eſprit d'Enguerrand en faveur de ſa fille.

Le Grand Sénéchal eut à peine quitté le Roi, qu'il entra dans la chambre de la Reine Mere ; il n'y avoit pas un moment à perdre, & ce prudent ami trouva le moïen de s'approcher d'A-

delaïde, & de lui dire à l'oreille, avec un air qui ne paroiſſoit point miſtérieux : La jalouſie de Mademoiſelle du Mez vient de nous arracher des mains, la victoire ; elle s'eſt enfin échappée, elle a parlé ; elle vient d'inſtruire ſon frere que vous aimez ; mais la crainte d'un évènement funeſte, a retenu ſur ſes lévres le nom de Roger ; elle ne l'a pas nommé. Le Roi doit vous demander votre ſecret ; n'héſitez point, Mademoiſelle, à le lui révéler ; un heureux ſuccès ſera la récompenſe de votre aveu : ne craignez rien, ignorez tout, & parlez avec aſſurance ; juſqu'à ce moment, contraignez-vous ; que le trouble que je jette dans votre ame, ne paſſe point ſur votre viſage. Un regard de Mademoiſelle de Couci, inſtruiſit le Grand Sénéchal de ſa reconnoiſſance.

Adelaïde paſſa dans un inſtant, de la joie qu'elle reſſentoit depuis que le Maréchal l'avoit quittée, à une agitation inexprimable : mille mouvemens confus la jetterent dans une eſpece de perplexité ; la crainte, la confiance, l'incertitude, l'eſpérance ſe ſuccedoient tour à tour dans ſon cœur, & en diſparoiſſoient preſque en même tems. Le lendemain le Roi lui envoïa dire, qu'il avoit à lui parler.

Si quand je vous ai demandé à Chelles, de m'avoüer vos véritables ſentimens, dit le Roi à Adelaïde, vous avez diſſimulé, je vous le pardonne ; vous pouviez me craindre : mais, Mademoiſelle, mes bontez doivent avoir fait ſuccéder la confiance à la crainte. Pour prix de ces mêmes bontez, j'exige que vous me parliez ſans aucun détour : vo-

tre cœur eſt-il indifférent ou ſenſible? Philippe avoit à peine achevé ces mots, que Mademoiſelle de Couci ſe proſternant à ſes pieds, lui dit: Je crains moins de m'avoüer criminelle à Votre Majeſté, que de me rendre indigne de ſes bontez; je les ſens trop vivement, pour ne pas les païer d'une confiance, égale à mon reſpect. Oüi! SIRE, mon pere & mon devoir ont en vain voulu diſpoſer de mon cœur en faveur d'Alberic; un autre, malgré moi, a ſçû s'en rendre le maître: mais ſi mon devoir & mon pere ont à me reprocher une foibleſſe, qui m'a fait me révolter contre l'un, & contre l'autre, du moins mon choix pourroit la juſtifier! Je n'ai à rougir aux yeux de Votre Majeſté, que de ma déſobéiſſance; déſobéiſſance néceſſaire pour le repos de ma

vie ! cependant ſi je n'avois craint que d'être malheureuſe, je me ſerois ſacrifiée à la volonté de mon pere, & de mon Roi ; mais j'ai redouté également ma foibleſſe, & ma raiſon ; j'ai voulu prévenir la honte de connoître des remords, peut-être inutiles. Quel eſt, Mademoiſelle, dit le Roi en faiſant relever Adelaïde, quel eſt celui que vous avez trouvé digne du don précieux de votre cœur ? Je n'oſe le nommer, repartit-elle ; je crains de lui attirer le courroux de Votre Majeſté : ce ſeroit pour lui le comble des malheurs ! Ah ! SIRE, ſon attachement & ſon reſpect pour votre auguſte Perſonne, lui feroient ſacrifier ſes jours pour Votre Majeſté, qu'il adore : ſon mérite & ſes grandes qualitez, égales à ſa naiſſance, lui ont acquis une eſtime géné-

rale : il a l'honneur enfin de vous appartenir. Tant d'avantages ne pourront-ils lui faire trouver grace auprès de Votre Majeſté ? L'Amour le rendra-t'il criminel pour avoir ſçû toucher un cœur, que le pouvoir abſolu, & non ſon penchant, deſtinoit à Alberic ? Quoi ! dit le Roi étonné, Roger eſt l'heureux mortel que vous préférez au Maréchal ? Pardonnez-moi, SIRE, cette préférence, repliqua Mademoiſelle de Couci ; mais j'ai trouvé le Comte de Rethel digne de l'obtenir. Que dis-je ? ma prévention me rend peut-être injuſte ! Alberic choiſi par mon Roi & par mon pere, ne devoit-il pas me plaire ? Je ne puis condamner votre choix, Mademoiſelle, repartit le Roi. Roger ſeroit digne de la tendreſſe que vous reſſentez pour lui, ſi

un pere l'avoit autoriſée ; mais vous faites ce choix ſans ſon aveu ; & ce choix, en vous rendant rebelle, vous fait outrager un homme qui vous adore, & qui méritoit un ſort plus heureux. Voilà, SIRE, ce que je me reproche, repliqua Mademoiſelle de Couci : cependant le ſeul Comte de Rethel peut me faire changer de nom. Il ne pourra, Mademoiſelle, reprit le Roi, vous en faire changer, tant que le Maréchal conſervera ſes droits ſur votre perſonne. Il ſera, je penſe, difficile de le déterminer à un nouveau choix ; cependant vous ne ſerez libre que dès ce moment : alors, je travaillerai à appaiſer un pere ſi juſtement irrité. Je vous promets, Mademoiſelle, ma protection ; je vous en trouve digne : tant de mérite, & tant de vertu, m'in-

tereſſent pour vous. Mais, pourſuivit le Roi, pourquoi Roger reſte-t'il abſent depuis ſi longtems? quelles en peuvent être les raiſons? Pour rendre mon ſecret impénétrable, répondit Adelaïde; c'eſt moi, SIRE, qui l'ai forcé à s'éloigner; c'eſt moi qui l'empêche de revenir: je puis obtenir de ma raiſon, l'effort de me priver de le voir; mais je ne pourrois, ſans mourir, me voir condamnée à ne jamais être unie à lui! le déſir de faire un jour ſon bonheur, m'a ſuggeré la ſeule conduite qui peut nous faire triompher de tant d'obſtacles. Je dois, pour ſa juſtification, dire à Votre Majeſté, que je ne l'ai point conſulté pour me retirer à Chelles; il ignoroit mon projet; je ne lui avois pas même encore avoüé ma foibleſſe. Que de prudence! que de courage! que de pouvoir

pouvoir ſur vous-même, dit le Roi ſurpris, & charmé de l'eſprit & de la raiſon d'Adelaïde ! Allez, Mademoiſelle, ajouta-t'il, je vous promets de garder votre ſecret ; je le garderai auſſi-bien que vous. Mademoiſelle de Couci attendrie juſqu'aux larmes, & pénétrée de reconnoiſſance, voulut baiſer avec tranſport la main de Philippe, qui l'embraſſa tendrement.

Adelaïde n'aïant plus rien de plus preſſé, que d'inſtruire ſon frere, & le Grand Sénéchal, de l'heureux changement de ſa ſituation, les cherchoit par-tout des yeux ; elle les apperçut enſemble : ils l'attendoient ſur ſon paſſage. Elle avança vers eux d'un pas précipité. Ah ! mon frere ! ah ! Sénéchal, leur dit-elle, liſez ma joie ſi vous le pouvez ! mon cœur peut à peine la contenir.

Le Roi ... ce Prince charmant... oüi ! mon frere ; oüi ! Sénéchal, je n'ai plus rien à redouter. Mon Roi ſçait mon ſecret ; il eſt dans mes interêts, il appaiſera mon pere ; il va forcer Alberic à épouſer Conſtance de Montmorenci ; il aime Roger ; ſa bonté pour moi eſt extrême. Ah ! Sénéchal, comment vous remercier ? je vous dois tout ; mais écrivez tous deux au Comte de Rethel, qu'il partage ma joie. Elle les quitta en achevant ces mots.

Enguerrand ignoroit tout ce qui ſe paſſoit. Depuis que ſa fille étoit à la Cour, il y alloit rarement : il n'étoit permis ni à Madame de Courci, ni à Raoul, de parler d'Adelaïde à ce pere irrité ; mais Alberic l'inſtruiſit de ce que Mademoiſelle du Mez lui avoit appris. Sa colere n'en redoubla point ; il proteſta ſeu-

lement au Maréchal, que jamais il ne verroit Adelaïde à un autre qu'à lui. Le Roi qui vouloit préparer Enguerrand à plus de douceur, commença par excuſer Mademoiſelle de Couci, en loüant ſon caractere, & ſa vertu ; il lui dit enſuite, qu'il le dégageoit de ſa parole envers Alberic ; il ajouta que dès ce moment, Mademoiſelle de Couci étoit libre : mais malgré le déſir que témoignoit le Roi de rapprocher le pere & la fille, l'inflexible Enguerrand n'en fut pas ébranlé.

Avant de parler au Maréchal, & avant de demander pour ce Favori, la main de Mademoiſelle de Montmorenci, le Roi avoit voulu rendre à Enguerrand ſa parole. Cette nouvelle fut un coup terrible pour Alberic. Oüi ! lui dit le Roi, il faut laiſſer Ma-

demoiſelle de Couci maîtreſſe de ſon ſort. Qu'elle ſoit indifférente, ou ſenſible, il ne vous importe ; il ſuffit qu'elle refuſe d'unir ſa deſtinée à la vôtre : je ſuis également fatigué de ſon obſtination, & de la vôtre. C'eſt à Mademoiſelle de Montmorenci à vous conſoler ; je l'ai demandée, & obtenuë pour vous : ſa perſonne eſt charmante ; & ſa naiſſance, auſſi illuſtre que celle de Mademoiſelle de Couci, doit également flatter votre loüable ambition. Ah ! SIRE, s'écria Alberic ! . . . Maréchal, ſongez-y, reprit le Roi d'un ton ferme ; je ne veux rien que de juſte, je veux être obéï. Par pitié, SIRE, repliqua Alberic, n'exigez rien de moi dans l'état où je ſuis : ſçais-je, hélas ! ce que je veux, ou ce que je ne veux pas ! je ne me connois plus. Eh ! comment,

dans le trouble & dans l'agitation de mon cœur, me présenter à l'Autel, pour y recevoir d'une main tremblante, celle de Mademoiselle de Montmorenci? non! je suis indigne d'elle. Ah! SIRE, ne nous rendez pas tous deux malheureux! Le tems approche, repartit le Roi, où je vais me remettre en Campagne; je ne vous presse plus dans ce moment, de vous prêter à ce que je désirerois: mais à mon retour, préparez-vous à épouser Constance, ou à ne jamais vous présenter devant votre Roi. Ciel! s'écria le Maréchal, quelle menace! elle vous assure, SIRE, de mon obéissance; trop heureux d'avoir obtenu de la bonté de Votre Majesté, un délai qui me donnera le tems de retrouver ma raison! Je vous permets, reprit le Roi, d'aller chez la Reine ma

Mere ; mais je vous défends de parler à Adelaïde, & je vous ordonne de remplir les devoirs convenables, à l'égard de cette illuſtre Maiſon de Montmorenci. Alberic ſe retira pénétré de la plus vive douleur.

La cruelle ſituation du Maréchal, inſpiroit à Mademoiſelle du Mez de l'horreur pour elle-même. Qu'ai-je fait, diſoit-elle à Salmeni ? j'ai porté le poignard dans le ſein d'un frere que j'aime, au moment que ſa raiſon, aidée de ſon erreur, alloit triompher. Etoit-ce par un mouvement de généroſité que je l'ai détrompé ? voulois-je le rendre heureux ? Non ! je l'ai ſacrifié à ma funeſte jalouſie : mais que pouvois-je en eſpérer ? mon frere, en proïe à la fureur ; Adelaïde perſécutée ; Roger au déſeſpoir ! Ah ! que j'en ſuis bien

punie ! Adelaïde triomphe ; Roger ſera bien-tôt au comble de ſes vœux ; mon frere ne reſpire que vangeance ; & ma mere, allarmée du déſeſpoir & des projets de ſon fils, tremble qu'il ne découvre ſon Rival : voilà le ſuccès d'une jalouſie inſenſée ! Ma foibleſſe, Salmeni, devient un égarement ; elle n'eſt plus innocente, elle intereſſe ma vertu : cette indigne foibleſſe m'a renduë injuſte, inhumaine & perfide. Eh quoi ! un amour malheureux peut donc produire de tels changemens ? Hélas ! ſans l'amour, Madame de Roſoi auroit toujours été vertueuſe ! L'amour ſeul, a fait tous ſes crimes : juſte Ciel ! ce ſouvenir me fait trembler ! C'en eſt fait, je triompherai : ma vertu allarmée, pourra ce que n'a pû ma raiſon. Qu'Adelaïde & Roger ſoient

heureux ! j'y consens ; je ne porterai plus d'envie ni d'obstacles à leur bonheur ; je ne chercherai plus à le traverser ; je suis humiliée par trop d'endroits, pour ne pas secouer le joug d'un tel esclavage. J'aimois sans être aimée : quelle honte ! Ma folle tendresse m'a fait oublier ce que je me devois à moi-même : quel sujet de remords ! N'aïons plus à rougir. Oüi ! c'en est fait, Salmeni, la victoire est à moi ; je dois cet effort au Roi, à ma mere, à mon frere, à moi !

Si Alberic voïoit avec chagrin le Roi prêt à se remettre en Campagne, Raoul en ressentoit une extrême satisfaction. Le désir de la gloire avoit moins de part à ses mouvemens d'impatience, que celui d'aller chercher les dangers. L'affreux état où l'avoit réduit une passion

aussi

auſſi violente que traverſée, lui rendoit la vie inſupportable. Le Grand Sénéchal, quoiqu'il quittât une ingrate, étoit touché ſenſiblement de s'éloigner ; mais il n'en murmuroit pas : la Victoire l'appelloit. Le Comte de Rethel ſe livroit avec d'autant plus d'ardeur, au déſir de chercher la gloire, qu'il n'avoit point à gémir de quitter ce qu'il adoroit, & qu'il vouloit s'en rendre toujours plus digne.

Le Païs du Maine devoit être le théatre de la Guerre. Le Roi partit pour s'y rendre. Le Comte de Rethel le joignit à vingt lieuës de Paris. Ce Prince lui donna des marques d'une bonté toute particuliere, & même en lui reprochant d'avoir enlevé au Maréchal le cœur de Mademoiſelle de Couci. Je puis, SIRE, repartit Roger, juſtifier ma té-

mérité à Votre Majesté ; qu'Elle jette les yeux sur ce Portrait, c'est celui de la malheureuse Comtesse de Dammartin : pouvois-je ne pas adorer Mademoiselle de Couci ? Le Roi qui n'avoit pas entierement perdu l'idée de la beauté d'Alix de Rosoi, fut frappé de cette ressemblance ; le souvenir des malheurs de la Comtesse de Dammartin l'attendrit, & l'intéressa encore davantage pour Roger. Il regarda longtems ce Portrait, & même avec une sorte de complaisance ; puis il dit : Mademoiselle de Couci sera plus heureuse que Mademoiselle de Rosoi ; mais vous devrez, l'un & l'autre, votre bonheur, à sa fermeté & à sa prudence. Roger, que vous êtes heureux d'être aimé de cette fille adorable ; son esprit & sa raison me la font toujours admirer. Dès

que le Maréchal aura épouſé Conſtance de Montmorenci, je ferai mon affaire d'obtenir pour vous la main d'Adelaïde de Couci ; & je m'y porterai avec d'autant plus de plaiſir, que je vous trouve dignes l'un de l'autre. Il faudra ménager de loin l'eſprit d'Enguerrand : je ſçais qu'il vous aime ; votre préſence, & vos attentions, pourront le diſpoſer en votre faveur, ſur-tout s'il ignore votre intelligence avec ſa fille : s'il venoit à la découvrir, il en ſeroit trop révolté ! rien ne pourroit le ramener. La Campagne finie, vous me ſuivrez à Paris ; vous pourrez y paroître : votre paſſion n'eſt ſoupçonnée de perſonne ; ce ſera votre affaire de vous conduire avec aſſez de prudence, pour laiſſer ignorer au Maréchal, que vous êtes ce Rival heureux qu'Adelaïde

lui préfere. Du moins faut-il qu'il ne l'apprenne qu'après ſon mariage.

Le Comte de Rethel très-ſatisfait du diſcours du Roi, le rendit au Sire de Couci, & au Comte des Barres; ces deux amis partagerent ſa joie : mais le Grand Sénéchal fut troublé, en apprenant qu'il reviendroit à la Cour, après la Campagne. Roger s'en apperçut, & pour le raſſurer, il lui promit d'éviter avec ſoin Mademoiſelle du Mez.

La joie de Roger étoit bien traverſée par l'interêt qu'il prenoit au ſort du frere d'Adelaïde. Le malheureux Raoul portoit par-tout une triſteſſe mortelle : l'image de Madame de Fajel, & de cette Madame de Fajel ſi tendre, lui étoit toujours préſente; l'idée d'être condamné à ne la voir jamais, tandis que peut-

être elle étoit elle-même auſſi à plaindre que lui, le jettoit dans une ſituation digne de pitié. Roger craignoit ſans ceſſe pour cet ami ; il le voïoit ſe précipiter dans les dangers, avec une ardeur plus ſemblable à celle d'un homme déſeſperé & laſſé de vivre, qu'à celle d'un Héros qui ne reſpire que les combats : ce déſeſpoir, qui ajoutoit encore à la valeur de Raoul, lui fit faire pluſieurs actions dignes d'une gloire immorrelle. Cependant la préſence de Roger, ſa continuelle attention à ne jamais laiſſer Raoul livré à lui-même, & la liberté que Raoul avoit de s'entretenir avec ſon ami de ce qui l'occupoit, rendoient quelquefois ſes chagrins moins vifs.

Philippe-Auguſte ſçavoit qu'on murmuroit de ce que la Guerre

contre l'Anglois, ſuſpendoit le voïage de la Terre-Sainte. Pour terminer cette Guere, & faire ceſſer des diſcours injurieux à ſon zéle, ce Prince avoit jetté toutes ſes forces dans le Païs du Maine. Henri y avoit auſſi raſſemblé toutes les ſiennes ; mais Henri évitoit d'en venir à une action générale. Le Roi la déſiroit, & en cherchoit l'occaſion avec empreſſement. L'Anglois crut ralentir l'ardeur de ſon Ennemi, en mettant devant lui la petite Riviere de Maïenne ; il la paſſa, & rompit les deux Ponts qui avoient favoriſé ſa retraite : il ſe campa ſur le bord oppoſé à celui qu'occupoit l'Armée Françoiſe. Philippe fut mortifié de n'avoir pas prévû cette manœuvre. Il ſortit de ſon Camp accompagné ſeulement du Grand Sénéchal, & du Maréchal ; il

voulut aller examiner par quel endroit il pourroit paſſer la Riviere. Il la cottoïoit, lorſque s'étant un peu trop approché d'un petit Bois, il en ſortit vingt Gendarmes Anglois, qui vinrent à eux la lance en arrêt. Le Maréchal, & le Grand Sénéchal, ſans connoître d'autre péril, que celui où leur Roi ſe trouvoit expoſé, ſe mirent au-devant de lui, pour arrêter la premiere impétuoſité de l'Ennemi. Le Maréchal fut d'abord renverſé ſous ſon cheval, & le Grand Sénéchal vit tomber ſon cimeterre en éclats. Mais cet intrépide Guerrier, le plus vigoureux homme de ſon ſiécle comme il étoit le plus adroit, eut recours à une maſſe d'armes qu'il portoit toujours penduë à l'arçon de ſa ſelle : il leve le bras ; il frappe ; l'Ennemi tombe, ou mort, ou fracaſſé ;

un coup succéde promptement à l'autre, & produit le même effet. Philippe oublie que c'eſt un Sujet qui combat pour ſon Roi ; il court au ſecours de ſon ami, il le ſeconde. Déja la moitié des Anglois mordent la pouſſiere : les autres étonnez, ſe ſauvent dans le Bois. La ſageſſe de Philippe arrête le Grand Sénéchal, qui veut les pourſuivre : ils vont ſecourir le Maréchal, qui étourdi d'un coup ſur la tête, n'avoit pas encore repris ſes eſprits ; ils le font revenir, l'aident à ſe relever, le remettent en ſelle, & prennent le chemin du Camp.

Les Anglois échappez à la maſſe terrible du Comte des Barres, & à l'épée victorieuſe de Philippe, malgré la jalouſie entre les deux Nations, furent forcez d'avoüer ce fait d'armes, qui tenoit du prodige : ils diſoient

qu'on ne racontoit rien des Héros fabuleux, qui ſurpaſſât ce qu'ils avoient vû faire à ce François armé de cette maſſe, dont les coups peſans étoient preſque tous mortels. Ils le nommerent *l'Achille de la France*; titre qu'il dut aux Ennemis de ſon Roi, & qui le ſuivit dans le tombeau.

On ne parloit à la Cour, que du péril que le Roi avoit couru, que des commencemens heureux, & des ſuccès qui terminerent cette Guerre ſi glorieuſement pour la France. Mademoiſelle du Mez reçut une Lettre du Maréchal ſon frere : il lui détailloit l'action où le Grand Sénéchal, par ſon inrrépide valeur, & ſa force ſupérieure, l'avoit garanti d'une mort certaine, & avoit tiré le Roi d'un péril où ſes jours précieux étoient manifeſtement ex-

poſez : il donnoit de grandes loüanges à ce Guerrier, qui en effet en méritoit d'infinies. Mademoiſelle du Mez liſoit & reliſoit cette Lettre avec des mouvemens confus, qu'elle ne pouvoit bien démêler ; elle aimoit tendrement ſon frere : Philippe étoit non ſeulement ſon Roi, mais un Roi élevé par le Maréchal ſon pere ; circonſtance qui ajoutoit beaucoup à ſon reſpectueux attachement pour ce Monarque. Le Héros qui les avoit ſauvez de la fureur des Anglois, étoit ce même Grand Sénéchal qu'elle avoit toujours eſtimé, mais dont la tendreſſe n'avoit pû la toucher. Elle étoit forcée d'ajouter aux ſentimens d'eſtime qu'on ne pouvoit lui refuſer, ceux d'une reconnoiſſance difficile à définir, & que pourtant elle ſentoit ne devoir pas cacher au

libérateur de ſon frere, & ſurtout de ſon Roi. Les femmes, quoique naturellement timides, admirent la valeur éclatante; elle produit chez elles des effets, que ſouvent des ſoins aſſidus ne produiſent pas: elles croient participer à l'action héroïque, quand le Héros les intereſſe.

Le péril que Philippe avoit couru, irrita tous ſes Soldats; le Roi voulut profiter de cette chaleur, & de l'étonnement où il ſçavoit l'Armée Angloiſe. Il paſſa la Maïenne: Henri ſe retiroit à meſure que Philippe avançoit, & étoit toujours battu en détail. Le Roi prit le Mans, & fit la conquête de tout ce Païs: il paſſa enſuite dans la Touraine; & quoiqu'on eût rompu les deux Ponts qui conduiſoient à Tours, il trouva lui-même un gué, & prit cette Capitale.

Les nouvelles qui arriverent à Paris de tant d'heureux ſuccès, remplirent la Cour, & la Ville, d'une joie extrême. Mademoiſelle du Mez entendoit à tous les inſtans le Peuple s'écrier avec tranſports : *Vive le Roi, & le Grand Sénéchal l'Achille de la France* ! Elle ne pouvoit être avec tranquilité, le témoin de ces applaudiſſemens : ils lui cauſoient un genre d'agitation inconnuë à elle-même ; d'un côté, ils flattoient ſon amour propre ; c'étoit ce même Achille dont elle étoit adorée : de l'autre, ce même amour propre étoit humilié, quand l'idée de Roger ſe préſentoit encore à ſon ſouvenir ! Elle étoit cependant aſſez contente d'elle-même ; ſa raiſon, & cette vertu auſtere pour laquelle elle avoit tremblé, fortifioient tous les jours la réſolution qu'elle

avoit priſe de s'en tenir, à l'égard du Comte de Rethel, à la ſimple eſtime. Elle apprenoit pourtant toujours avec plaiſir, que ce même Comte de Rethel ſe ſignaloit dans toutes les occaſions, & par ſa prudence, & par ſa valeur; elle liſoit ſon nom avec complaiſance, dans toutes les relations. La gloire de ce jeune Guerrier lui juſtifioit au moins, la tendreſſe qu'elle avoit ſi long-tems reſſentie pour lui, & redoubloit une eſtime qu'elle ne cherchoit point à combattre: mais elle ſentit qu'il ne lui étoit pas encore indifférent, quand elle apprit qu'il avoit manqué à païer de ſa vie, la gloire dont il s'étoit couvert au Siége de Tours. Roger y reçut une bleſſure ſi conſidérable, qu'on craignit d'abord pour lui. Mademoiſelle du Mez cependant,

avoit assez gagné sur elle-même, pour voir sans chagrin, la vive douleur que Mademoiselle de Couci devoroit ; sa générosité alla même jusques à la plaindre ; elle connoissoit, comme toute la Cour, le mérite supérieur de cette illustre fille ; elle lui rendoit justice ; enfin, elle ne la haïssoit plus : elle plaignoit le Maréchal de n'avoir pû s'en faire aimer, & pensoit, sans effroi, que Roger pourroit un jour la posséder.

La réduction de la ville de Tours, fut la fin de cette Guerre. Henri vaincu, abandonné de tous ses enfans, dont ce Roi malheureux éprouva tour à tour la légéreté, l'ambition, & le peu de naturel, mourut de douleur à Chinon. Le premier effet de cette Guerre si sanglante, fut l'amitié que se jurerent Philippe & Richard, nouveau Roi d'Angleterre.

Le Roi, avant de reprendre le chemin de Paris, fit l'honneur au Comte de Rethel de le viſiter; il lui ordonna, avec amitié, de venir à la Cour, auſſi-tôt qu'il ſeroit en état de ſoutenir le voïage. Il vit, avec plaiſir, que le généreux Raoul ne vouloit point quitter ſon ami Roger: l'un, & l'autre reçûrent de ce Prince des aſſûrances d'une eſtime, & d'une amitié, que leur attachement pour lui leur rendoit bien précieuſes. Le Baron de Montmorenci, qui avoit auſſi reçu au ſiége de Tours une bleſſure, étoit obligé d'y reſter. Philippe lui fit le même honneur qu'au Comte de Rethel.

Le Roi entra dans Paris au milieu des acclamations du Peuple, genre de triomphe bien ſenſible à un Prince qui regarde ſes Sujets avec des yeux de pere. Ma-

demoiſelle du Mez, ſurpriſe de ce que le Grand Sénéchal n'avoit pas ſuivi le Roi, en demanda la raiſon à ſon frere. Le Maréchal lui répondit, que la Charge de Grand Sénéchal l'engageoit à des ſoins, pour aſſurer les Conquêtes auſquelles il avoit lui-même tant contribué. Quel homme, ma ſœur, lui dit-il, que ce Grand Sénéchal! Que de valeur! que de prudence! que de ſageſſe! que de modeſtie! Chéri de ſon Roi, qui lui eſt redevable de la vie; adoré des Soldats, qui, ſur ſes traces, ſont toujours aſſurez de trouver la Victoire; eſtimé de ſes égaux, ſans en être envié, il paroît qu'il ne lui reſte rien à déſirer; cependant je ne le crois pas tranquile: il eſt naturellement grave & ſérieux, mais il a un fonds de triſteſſe qu'il conſerve au milieu même des plus grands

grands applaudiſſemens : hélas ! ſubirions-nous le même ſort ? ſerions-nous également à plaindre ? Vous ne méritez ni l'un, ni l'autre de l'être, repliqua Mademoiſelle du Mez ; banniſſez loin de vous, mon frere, des idées qui ne peuvent qu'empoiſonner des jours, que votre mérite, la fortune, & l'amitié de votre Roi doivent rendre heureux. Oubliez Mademoiſelle de Couci ; aimez Mademoiſelle de Montmorenci, votre union ſera digne d'envie ! L'amitié que j'ai liée avec elle pendant votre abſence, m'a donné occaſion de la connoître parfaitement ; elle eſt digne de remplacer dans votre cœur, Mademoiſelle de Couci ! elle mérite que vous ſecondiez au moins les volontez d'un Roi qui vous la deſtine ! Il vous eſt bien facile, ma ſœur, de donner

des conſeils, répliqua le Maréchal; votre cœur, juſqu'à ce moment, n'a été rempli que des paiſibles ſentimens du ſang, & de l'amitié ! vous ne connoiſſez point ces troubles, & ces agitations, ſuites funeſtes d'une paſſion malheureuſe ! puiſſiez-vous les ignorer toujours ! Le Maréchal ſortit après ces mots. Salmeni entra dans le moment, ſans que Mademoiſelle du Mez s'en apperçût ; elle étoit enſevelie dans une rêverie profonde ! Qu'avez-vous, Mademoiſelle, lui dit cette affectionnée Gouvernante ? Laiſſe-moi, ma chere Salmeni, lui répondit-elle, donne-moi le tems de ſçavoir ce que je penſe, pour que je puiſſe t'en inſtruire. Salmeni ſortit reſpectueuſement ; mais étant rentrée une heure après, elle trouva Mademoiſelle du Mez le viſage bai-

gné de larmes ; & ſans attendre qu'elle lui en demandât la cauſe, elle lui dit : Je pleure, Salmeni, de honte de mon égarement ; je pleure de honte de mon injuſtice ; je déteſte les démarches que j'ai faites, & je ſuis encore incertaine ſur celles que je dois faire. Mais non ! ouvrons les yeux ſur toutes les grandes qualitez d'un homme, dont peut-être perſonne n'égale le mérite ! Ah ! Mademoiſelle, s'écria Salmeni, que j'augure bien de cette noble réſolution ! Que tes conſeils m'y affermiſſent, reprit Mademoiſelle du Mez ! non-ſeulement je ne te défens plus de me parler du Grand Sénéchal, mais je t'ordonne de me dire tout ce qu'il vaut ; de m'entretenir de ſon reſpect, de ſa conſtance, & de me faire un crime d'un aveuglement dont je rougis ; je jugerai de ton

amitié, par le peu de ménagement que tu garderas dans tes reproches. Il n'y a plus à vous en faire, repartit Salmeni, vous triomphez, après avoir combattu. Laiſſons au tems, & à la paſſion du Grand Sénéchal, le ſoin d'achever ce que votre raiſon a ſi heureuſement commencé. Quelle joie, Mademoiſelle, pour une mere, & pour un frere dont vous êtes chérie, quand ils s'appercevront que vous n'avez plus pour le mariage, cet éloignement qui leur faiſoit tant de peine! Je ne ſçais, repliqua Mademoiſelle du Mez, ſi jamais je prendrai la réſolution de changer d'état, mais je ſçais bien que je ne veux conſerver, pour le Comte de Rethel, que ce degré d'eſtime qu'on ne peut lui refuſer; n'en doute plus: le tems m'a affermie dans ce que la honte de

mon procédé me dicta, quand j'eus la lâcheté d'inſtruire mon frere qu'il avoit un Rival; que cette faute étoit néceſſaire pour mon repos, & pour ma gloire! Depuis ce jour, je ne porte plus d'envie au ſort de Mademoiſelle de Couci; j'ai pour cette reſpectable fille, une parfaite eſtime; je me flatte qu'elle ne me refuſe pas la ſienne: je veux que nous ajoutions toutes deux à cette eſtime, une véritable amitié; ni mon frere, ni le Comte de Rethel n'y mettent plus d'obſtacles: depuis quelque tems, mes careſſes vont au-devant des ſiennes, & l'aſſurent que je ne lui fais point un crime de n'avoir pû aimer mon frere.

Mademoiſelle du Mez n'interrompit cette converſation, que pour aller chez la Reine Mere. Cette Princeſſe étoit renfermée

avec le Roi ſon fils. Mademoiſelle du Mez propoſa à Mademoiſelle de Couci, de deſcendre dans les Jardins. Ces deux aimables filles s'eſtimoient véritablement, mais la connoiſſance qu'elles avoient de leurs ſentimens, avoit toujours été un obſtacle à une liaiſon intime. Mademoiſelle de Couci cependant, ſe prêtoit de bonne grace aux obligeantes avances de Mademoiſelle du Mez. Les femmes, ſupérieures aux autres par les qualitez de l'ame, peuvent être exemtes d'envie; elles peuvent s'aimer; la rivalité d'attraits ne les broüille pas, mais celle du cœur les éloigne; & alors leur vertu même a bien de la peine à les garantir de la haine. Mademoiſelle du Mez, ordinairement aſſez ſérieuſe, parut dans cette promenade, vive, & gaïe:

elle parla de tout ce qui s'étoit passé dans la derniere Campagne : elle nomma des Barres, Couci, Dreux, Montmorenci, & Rethel ; elle dit du bien de tous ; elle vanta leur valeur ; elle s'étendit sur ce que chacun d'eux avoit fait de remarquable, mais sans paroître y prendre un interêt particulier. Mademoiselle de Couci soupçonna un instant qu'on vouloit la pénétrer ; elle mesuroit ses discours. Mademoiselle du Mez, s'appercevant de cette contrainte, lui dit : Belle Adelaïde, vous êtes injuste à mon égard ! je ne sçaurois pourtant m'en plaindre ; mais j'en aurois sujet, si, après l'assurance que je vous donne, que je suis sincerement votre amie, que vos interêts me sont, & me seront toujours chers, & que je désire de vous voir heureuse selon vos sou-

haits, vous conſerviez avec moi cet air de retenuë : rien ne porteroit plus d'obſtacle à notre amitié ! Mon frere un jour, auſſi juſte, & auſſi raiſonnable que moi, vous demandera la vôtre.

Mademoiſelle du Mez, accompagna ce diſcours d'un ton ſi affectueux, que Mademoiſelle de Couci ceſſa preſque de craindre qu'on voulût la ſurprendre ; elle répondit avec un air d'amitié, égal à celui de la ſœur du Maréchal ; elles s'embraſſerent, ſe firent mille proteſtations, ſe crûrent toutes deux ſinceres, & goûterent le plaiſir de penſer, que n'aïant plus à ſe redouter, elles s'aimeroient toujours.

Mademoiſelle de Couci admiroit d'autant plus Mademoiſelle du Mez, dans le déſir où elle paroiſſoit être de ſe lier avec elle d'une étroite amitié, qu'elle ſentoit

toit combien il devoit lui en avoir coûté, pour prendre cette réſolution; cet effort magnanime ajouta beaucoup à la haute idée qu'elle avoit du caractere de la ſœur du Maréchal.

Le Grand Sénéchal étoit trop verſé dans tout ce qui regardoit le Militaire, & il avoit trop d'impatience de revenir à Paris, pour ne pas preſſer les opérations qui l'en éloignoient; il arriva dix jours après le Roi. Il fut accüeilli, comme il le méritoit, des Reines, des Grands, & du Peuple. Mademoiſelle du Mez étoit auprès de Mademoiſelle de Couci, lorſque le Grand-Sénéchal entra chez la Reine Mere. Après que cette Princeſſe lui eut dit que ſes actions étoient au-deſſus des loüanges, tout le monde l'accabla de complimens. Adelaïde l'aimoit trop ſincerement, & a-

voit trop de raiſon de l'aimer, pour n'être pas des plus empreſſées à lui témoigner la part qu'elle prenoit à ſa Gloire. Mademoiſelle du Mez qui la tenoit ſous le bras, lui dit : Soïez perſuadé que perſonne ne prend plus de part que moi, aux nouveaux Lauriers que vous venez de cüeillir ; croïez que mon frere n'eſt pas plus reconnoiſſant..... Le Grand Sénéchal, à ces mots, inclina la tête, fit une profonde révérence, ne répondit rien, & ſe retira. D'où peut venir, dit Mademoiſelle de Coucí à Mademoiſelle du Mez, la triſteſſe, & le morne ſilence du Sénéchal ? j'en ſuis touchée ! il a ſûrement quelque peine ſecrete qu'il diſſimule, même à ſes amis ! ne vous fait-il pas, ainſi qu'à moi, quelque pitié ? Eh ! pourquoi voulez-vous, repartit Mademoiſelle du

Mez, que le Grand Sénéchal en mérite? sa naissance, ses dignitez, la Gloire qui l'environne, tout cela peut-il lui laisser quelque chose à désirer? Il lui manque peut-être, répondit Adelaïde, d'être aussi favorisé de l'Amour, que de la Fortune? Croïez-moi, belle Adelaïde, reprit Mademoiselle du Mez, ne nous inquietons point du sort du Sénéchal; si l'Amour l'a fait souffrir, c'étoit peut-être pour lui faire mieux sentir le bonheur qu'il lui prépare. Comme elles étoient loin de la Reine, Mademoiselle de Couci dit à Mademoiselle du Mez, en l'embrassant: que je suis contente de votre prédiction en faveur du Grand Sénéchal!

Alberic voïoit sans chagrin son mariage differé, par l'accident qui retenoit à Tours Matthieu, Baron de Montmorenci; il voïoit

cependant avec assiduité Constance sa sœur ; mais la tendresse qu'il conservoit toujours pour Adelaïde de Couci, ne lui permettoit pas d'accompagner ses assiduitez d'aucun air d'empressement ; il gémissoit de n'oser dire un mot à cette cruelle fille : il auroit voulu, ou se plaindre, ou lui reprocher sa dureté. Mais le Roi, en arrivant de Tours, avoit renouvellé ses défenses au Maréchal. Quoiqu'il n'eût plus d'espoir, quoiqu'il dût bien-tôt épouser Mademoiselle de Montmorenci, il n'étoit occupé que du désir de découvrir quel étoit ce Rival qui le condamnoit à perdre pour jamais Adelaïde ; il affectoit cependant de paroître tranquile, quelquefois il croïoit l'être, quelquefois aussi la gaieté qu'un calme intérieur jettoit sur le beau visage de Mademoi-

ſelle de Couci, lui cauſoit un dépit qu'il pouvoit à peine contenir. Quel changement dans l'ingrate, diſoit-il, depuis que le Roi m'a contraint à renoncer à elle! jamais elle ne fut ſi belle, parce que jamais elle ne fut ſi contente! elle triomphe! Le Roi m'a ſacrifié à un Rival aimé, il préfére ſes interêts aux miens, & l'on me croit ſon Favori! quelle injuſtice! Philippe-Auguſte pouvoit avoir des Favoris; ſes lumieres, ſon équité & la fermeté de ſon ame, le garantiſſoient de ce degré de foibleſſe, dont le Favori ne profite le plus ſouvent que pour être injuſte.

Mademoiſelle de Couci, qui croïoit n'avoir plus de raiſons pour étudier les mouvemens intérieurs du Maréchal, négligeoit de s'appercevoir que par tout où elle étoit, il ne voïoit & ne re-

gardoit qu'elle. L'amour propre ne lui parloit pas le même langage qu'il tient au commun des femmes. Raoul étoit épris d'une trop forte, & trop malheureuſe paſſion, pour ne pas ſentir à quel point il conſoloit ſa ſœur, en l'inſtruiſant tous les jours de l'état de Roger. Les fraïeurs mortelles, dont Adelaïde avoit d'abord été agitée, avoient fait place à l'eſpérance; & l'eſpérance, au ſenſible plaiſir d'apprendre qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour des jours dont elle faiſoit dépendre les ſiens; mais quelle fut ſa joie, lorſque le Grand-Sénéchal, quelques jours après ſon arrivée, lui montra une Lettre qu'il venoit de recevoir, toute écrite de la main du Comte de Rethel! Un caractere ſi connu, & ſi cher, cauſa à Adelaïde des tranſports que ſa modeſtie pouvoit à peine mo-

derer devant le Grand Sénéchal ; elle lut, & relut pluſieurs fois cette Lettre ; & enfin, ſes beaux yeux ne pûrent retenir des pleurs, que la joie leur firent répandre. Sénéchal, lui dit-elle, avec une vivacité charmante, je ne ſerai pas ſeule heureuſe ! ouvrez votre cœur à l'eſpérance ; revenez de votre erreur ; Mademoiſelle du Mez ne fut jamais ma Rivale. Vos vertus, & votre gloire ont enfin ébranlé une ame inſenſible, dont votre conſtance va triompher. Malgré l'impatience que j'avois de vous entretenir, je n'ai pû encore en trouver le moment ; jugez avec quel plaiſir ma reconnoiſſance le ſaiſit ! Alors Mademoiſelle de Couci rendit au Grand Sénéchal, la converſation qu'elle avoit euë, le jour de ſon arrivée, avec Mademoiſelle du Mez. Le Comte des Barres ne

put diſconvenir que la réponſe de la ſœur d'Alberic ne fût obligeante pour lui ; cependant il n'oſa ſe flatter encore. Sénéchal, lui dit Adelaïde, banniſſez vos craintes ; faites diſparoître cet air de triſteſſe ; eſpérez ; rompez le ſilence que vous vous êtes impoſé ; parlez, & vous jugerez à la ſeule maniere dont vous ſerez écouté, que l'indifférence de Mademoiſelle du Mez, a fait place à des ſentimens, que votre bonheur ſuivra de près.

Le diſcours de Mademoiſelle de Couci, jetta le Comte des Barres dans une ſituation ſinguliere. En certains momens, il doutoit que Mademoiſelle du Mez eût aimé le Comte de Rethel ; dans d'autres, tout ce qu'il ſe rappelloit, l'aſſuroit qu'il ne s'étoit pas trompé ; il croïoit enfin que le tems avoit triomphé

d'un penchant, toujours déſavoüé par la raiſon de Mademoiſelle du Mez. Adelaïde, en cherchant à diſſuader le Grand Sénéchal, étoit bien convaincuë de la tendreſſe que Mademoiſelle du Mez avoit eu pour le Comte de Rethel; mais elle attribuoit ce changement, ou à l'impoſſibilité de réuſſir, ou à la vanité de faire le choix d'un époux digne d'elle.

Ce même jour le Roi, étant à côté de Mademoiſelle de Couci chez la Reine Mere, voïant Mademoiſelle du Mez avec une parure plus recherchée que de coutume, lui dit: Sans doute que quelqu'un a inſpiré à la ſœur du Maréchal le déſir de plaire? Que Mademoiſelle du Mez, reprit Mademoiſelle de Couci à demie voix, auroit épargné de peines & d'inquiétudes au Grand Séné-

chal, ſi elle eût été auſſi ſenſible à ſes reſpects, qu'elle l'eſt aujourd'hui à ſa nouvelle gloire! Le Roi ſurpris de ce diſcours, en demanda l'explication à Adelaïde. Comme elle n'avoit jetté ce propos que pour exciter la curioſité du Roi, elle lui apprit que depuis pluſieurs années, le Grand Sénéchal adoroit Mademoiſelle du Mez, qui juſqu'alors n'avoit païé tous ſes ſoins que d'une grande indifférence: mais, SIRE, ajouta-t'elle, l'honneur d'avoir ſecondé Votre Majeſté dans une occaſion périlleuſe, dont nous frémiſſons encore, en faiſant naître dans Mademoiſelle du Mez, un mouvement de reconnoiſſance proportionné à l'ardeur de ſon zéle pour votre Perſonne, a commencé à émouvoir ce cœur inſenſible; & l'amour propre, flatté de

la gloire d'un homme dont elle eſt adorée, a determiné une victoire, dûë, il eſt vrai, à la ſeule tendreſſe du Grand Sénéchal. C'eſt à Votre Majeſté, pourſuivit Adelaïde, à achever ce que la reconnoiſſance, & la vanité, ont ſi heureuſement commencé.

Mademoiſelle du Mez partageoit avec ſon frere, l'amitié de Philippe : elle avoit, comme lui, l'avantage d'être la fille de ce digne Gouverneur, dont le ſouvenir étoit toujours précieux au Roi ; & ce Prince devoit trop au Grand Sénéchal, pour ne pas s'intereſſer à ſon ſort. Inſtruit par Mademoiſelle de Couci, il penſa d'abord à unir deux perſonnes ſi dignes l'une de l'autre. Quelques momens après cette converſation, le Roi appella Mademoiſelle du Mez ; il paſſa avec elle dans un Cabinet de la Reine. Le retour de Montmorenci, lui

dit-il, ſera ſuivi du mariage de votre frere ; ma ſatisfaction ſeroit entiere, ſi je pouvois vaincre la répugnance que vous avez toujours montrée pour faire un choix : je crois avoir pénétré que le Grand Sénéchal vous aime ; il eſt digne de vous, Mademoiſelle ; il a ſauvé les jours d'un Roi qui a pour vous une tendre amitié, & d'un frere qui vous eſt cher : acquittez-nous envers lui, vous êtes le don le plus précieux que nous puiſſions lui faire ; rendez-le heureux. Vous pouvez me parler comme à votre ami ; le Grand Sénéchal ne me croit pas inſtruit de ſes ſentimens, & il ignore le déſir que j'ai de contribuer à ſon bonheur. Je ne diſſimulerai point à Votre Majeſté, répondit Mademoiſelle du Mez, que le Comte des Barres m'a long-tems offert un cœur, que je me reprochois de ne pouvoir

accepter : je vous avoüerai encore, SIRE, que la nouvelle de ſes heureux exploits ſur les bords de la Maïenne, ajouta une reconnoiſſance bien vive à l'eſtime particuliere dont j'avois toujours été prévenuë pour lui; j'avoüerai encore, que cette reconnoiſſance, & la gloire dont il s'eſt couvert, ont preſque ſurmonté en ſa faveur, l'éloignement que j'ai toujours ſenti pour accepter aucun lien. Vous me charmez, Mademoiſelle, lui dit le Roi; je ſens avec plaiſir dans vos diſcours, combien votre Roi vous eſt cher; ſon amitié en augmente encore, & j'exige de la vôtre, de récompenſer la tendreſſe d'un homme, que je déſire avec ardeur de voir heureux. Mon pere en mourant, repliqua Mademoiſelle du Mez, oſa ſupplier votre Majeſté, de ſervir de

pere à ſes enfans ; vos bontez pour eux ont ſurpaſſé ſon attente, & leur a inſpiré pour vous, SIRE, la même tendreſſe qu'ils avoient pour lui : cette tendreſſe, autant que mon reſpect, m'ordonne d'avoir pour les volontez de Votre Majeſté, une parfaite ſoumiſſion. Le Roi embraſſa Mademoiſelle du Mez, & lui fit l'honneur de l'appeller ſa fille.

Le lendemain, le Grand Sénéchal alla, comme à ſon ordinaire, au lever du Roi. Sénéchal, lui dit-il en particulier, Alberic eſt votre ami ; pourquoi ne ſongez-vous pas à cimenter votre amitié par les liens du ſang ? Mademoiſelle du Mez eſt digne de vous. Ah ! SIRE, repliqua le Comte des Barres, Votre Majeſté a-t'elle oublié que la ſœur du Maréchal a refuſé l'hommage de tous ceux qui ont voulu lui

plaire ? ſerois-je plus heureux ? Eſt-ce la crainte de ne pas l'obtenir, qui vous fait tenir ce langage, repartit le Roi ? Oüi, SIRE, répondit le Grand Sénéchal : je l'avoüerai à Votre Majeſté, depuis long-tems j'adore Mademoiſelle du Mez ; mais, hélas ! l'ingrate ne m'a jamais permis d'eſperer ; elle a eu même la cruauté de m'impoſer ſilence. Eh bien ! reprit Philippe, rompez-le ce ſilence ; vous le pouvez : Mademoiſelle du Mez eſt ſenſible à votre tendreſſe ; elle m'a laiſſé le maître de ſon ſort. Quelle nouvelle, s'écria le Grand Sénéchal ! Ah ! SIRE, que ne vous dois-je point ! puis-je le croire ? Quoi ! Votre Majeſté elle-même, a eu la bonté de s'intereſſer en ma faveur ? elle a parlé : elle ſeule pouvoit déterminer Mademoiſelle du Mez, à me

rendre heureux ! Quel ſubit changement ! devois-je m'y attendre ! Mais oſerai-je demander à Votre Majeſté, qui a pû l'inſtruire que j'aimois la ſœur du Maréchal ? Remerciez Mademoiſelle de Couci, répondit Philippe. Après un aſſez long entretien, le Grand Sénéchal ſortit du Cabinet, plein de tranſports d'autant plus vifs, que ſon bonheur, ſans avoir été préparé, ſe trouvoit aſſuré : c'étoit pour la premiere fois qu'il goûtoit le charme attaché à la flatteuſe idée d'un bonheur prochain, ſi ardemment déſiré.

En ſortant de chez le Roi, le Comte des Barres alla chez Mademoiſelle du Mez. La viſite que le Roi rendra aujourd'hui à Madame la Maréchale, lui dit-il, ne vous ſera-t'elle point déſagréable ? ce Prince n'a-t'il pas trop exigé de votre reſpect pour lui ?

lui ? me trouverez-vous digne enfin, Mademoiſelle, du bonheur qu'il vient de me faire eſpérer ? Quelqu'un en eſt-il auſſi digne que vous, repliqua Mademoiſelle du Mez ? non, Sénéchal ; & pouvez-vous douter que je ne donne avec un plaiſir extrême, la main au libérateur & de mon frere & de mon Roi ? Ah ! Mademoiſelle, repliqua le Grand Sénéchal, je ſens trop vivement mon bonheur, pour exprimer l'excès de ma joie ! le don précieux de votre main me va mettre au comble de la félicité !

La ſurpriſe & la joie de la Maréchale, & d'Alberic, furent extrêmes, lorſque le Roi leur apprit le ſujet de ſa viſite. Ce mariage ne laiſſoit rien à déſirer à l'ambition de la mere de Mademoiſelle du Mez ; il donnoit pour beau-frere au Maréchal,

non seulement un Héros à qui il devoit la vie, mais encore l'homme du monde qu'il aimoit le plus tendrement. Le Roi & les deux Reines donnerent des Fêtes, dans lesquelles on reconnoissoit la magnificence Roïale, & l'amitié dont ils honoroient le Comte des Barres & Mademoiselle du Mez. Adelaïde partageoit la joie du Grand Sénéchal ; mais elle sçut éluder poliment les instances de Mademoiselle du Mez, qui paroissoit souhaiter de la voir dans toutes ces Fêtes : pour s'en dispenser, elle feignoit toujours, ou quelques embarras imprévus, ou quelques indispositions. Mademoiselle du Mez s'apperçut bien que Mademoiselle de Couci vouloit éviter des occasions qui la mettroient trop vis-à-vis du Maréchal ; & loin d'insister, elle approuva une conduite dont

elle ſentit toute la délicateſſe. Mademoiſelle du Mez combla enfin les vœux du Grand Sénéchal, en prenant au pied de l'Autel, où le Roi la conduiſit, le nom de Comteſſe des Barres. Mademoiſelle de Coucy auroit bien voulu qu'une pareille cérémonie eût rendu Mademoiſelle de Montmorenci, la Maréchale du Mez : ce motif lui faiſoit déſirer le prompt retour du frere de cette aimable fille.

Peu de jours après ce mariage, le Vicomte de Melun arriva d'Allemagne : le plaiſir qu'il ſe faiſoit d'embraſſer le Grand Sénéchal, étoit alteré par la crainte de le retrouver toujours épris des charmes de la ſœur du Maréchal, & toujours rebuté ; mais ſa joie égala ſa ſurpriſe, lorſqu'il apprit que Mademoiſelle du Mez venoit de couronner la conſtance

d'un homme ſi digne d'être heureux. Ces deux amis eurent de réciproques complimens à ſe faire : ſi la valeur de l'un s'étoit ſignalée d'une maniere utile & glorieuſe pour la France, la prudence de l'autre, ſuivie d'heureux ſuccès, n'avoit pas démenti ce qu'en avoit attendu ſon Roi ; l'accueil que lui fit ce Prince, en fut la preuve. L'étonnement du Vicomte fut extrême, en apprenant que la fille d'Enguerrand étoit encore Mademoiſelle de Couci, & que le Maréchal, rebuté de ſon indifférence, n'attendoit que le retour du Baron de Montmorenci, pour épouſer ſa ſœur.

La bleſſure de Roger de Rethel avoit été bien plus conſidérable, & plus dangereuſe, que celle de Mathieu de Montmorenci ; cependant Roger le de-

vança à Paris. Mathieu n'aimoit rien, Roger adoroit Adelaïde : l'impatience de revoir cette fille incomparable, lui fit trouver des forces pour ſoutenir le voïage. A peine fut-il à Paris, qu'il alla chez le Roi, tandis que Raoul courut embraſſer ſa ſœur, & l'avertir que Roger étoit arrivé. Il craignoit les effets de la ſurpriſe d'Adelaïde, ſi ſans être prévenuë, elle eût tout d'un coup vû paroître Roger chez la Reine Mere : il y vint ; Adelaïde venoit de paſſer avec ſon frere, dans ſon appartement. Le Comte de Rethel eut bien lieu d'être ſatisfait de ce que lui dit la Reine, au ſujet de ſes grandes actions pendant les deux Campagnes, & ſur l'interêt qu'elle avoit pris à l'accident qui avoit fait craindre pour ſes jours : il reçut de tout le monde, les mêmes témoigna-

ges d'amitié, & les mêmes complimens que Raoul avoit reçûs avant lui. Ils méritoient tous les deux la juſtice que l'on rendoit à leur valeur, & à ce qu'elle leur avoit fait faire de glorieux. Il tardoit trop à Roger de revoir Adelaïde, pour ne pas ſe ſouſtraire promptement à des loüanges & à des careſſes, que ſon impatience lui rendoit importunes.

Voilà donc enfin Mademoiſelle de Couci & le Comte de Rethel, vis-à-vis l'un de l'autre, après dix-huit mois d'abſence, d'inquiétudes & d'allarmes ! Que devint Adelaïde, en voïant Roger ſi pâle & ſi foible, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir ! A l'émotion que lui cauſa ſa préſence, ſe joignit la juſte crainte qu'au mépris de ſa ſanté, il n'eût trop précipité ſon retour. Puis-je le croire, Mademoiſelle, lui dit-il ?

je vous revois, & je vous revois débarraſſée de vos engagemens avec Alberic. Ciel! quel eſt mon bonheur! C'eſt vous, belle Adelaïde! Je puis à vos genoux, me plaindre des maux que m'a fait l'Amour, & le remercier du bien ſuprême dont je joüis dans ce moment. Comte, lui dit tendrement Adelaïde, je crois votre joie auſſi vive que la mienne; je ne rougis point de l'avoüer; j'ai ſouffert autant que vous, & je partage la ſatisfaction que vous reſſentez dans cet inſtant. Notre tendreſſe a été miſe à de trop rudes épreuves, pour que vous & moi puiſſions douter qu'il n'en fut jamais de ſi parfaite. J'ai beaucoup fait, & je m'applaudis de tout ce que j'ai fait: vous en êtes digne. Je le ſuis au moins, Mademoiſelle, repartit le Comte de Rethel, par

la forte & reſpectueuſe paſſion que j'ai pour vous : je ne puis ni vous exprimer les mouvemens de mon cœur, ni l'excès de ma joie ; je ſuis trop pénétré de tout ce que je ſens ! Vos tranſports me charment, reprit Adelaïde ; ils me païent de tout ce que j'ai ſouffert : mais, Comte, défions-nous de nous-mêmes ; craignons que le plaiſir de nous voir, ne nous faſſe oublier que nous avons encore tout à craindre, & tout à ménager : jamais nous n'avons eu tant de beſoin de notre prudence. Il faut abuſer mon pere ; il faut, quand le Maréchal aura épouſé Conſtance de Montmorenci, que Thibault vienne à Paris : mon pere & lui s'eſtiment & s'aiment : à la faveur de leur amitié, votre pere pourra adoucir l'eſprit du mien : alors, lui montrant ſon chagrin de ne pouvoir

voir vous déterminer à faire un choix, il paroîtra désirer ardemment d'unir nos destinées. Telle est la route que nous devons prendre pour faire consentir mon pere à notre bonheur ; & pour y parvenir, l'intelligence de nos cœurs doit être impénétrable. Ne nous flattons pas ; mon pere la soupçonne : mon frere, devant qui je ne rougis point de vous montrer mon ame toute entiere, l'a pénétrée. Vous allez être observé ; mon pere sçaura toutes nos démarches : ne me voïez que chez la Reine, & toujours sans affecter, ni trop d'empressement, ni trop de réserve ; l'un ou l'autre, nous trahiroit également : aïez même pour d'autres, de ces attentions, qui peuvent faire penser que vous cherchez à offrir un cœur, dont le tems vous a enfin per-

mis de diſpoſer ; ne craignez point de m'allarmer, je ſuis ſûre de votre tendreſſe. Ah ! Mademoiſelle, s'écria le Comte de Rethel, dans quel raviſſement me mettent vos bontez ! mon bonheur ne peut ſe concevoir ! Je ne puis, ni modérer mes tranſports, ni vous les montrer tels que je les reſſens, ajouta-t'il en lui baiſant la main pour la premiere fois de ſa vie. Que nous ſerions à plaindre, dit tendrement Adelaïde, ſi par de nouveaux obſtacles nous ne pouvions jamais être unis ! je n'en prévois plus, cependant je tremble toujours. Mais, cher Comte, pourſuivit-elle, votre pâleur m'effraie ! je crains que vous n'aïez trop fait pour moi ; vous avez trop précipité votre retour. Deviez-vous, mon frere, dit-elle à Raoul, laiſſer partir le Comte dans l'é-

tat où il eſt ? Oüi, ma ſœur, répondit-il ; l'impatience de vous revoir lui cauſoit des inquiétudes plus dangereuſes pour lui, que ne pouvoit l'être la fatigue d'un long voïage : il vous voit ; ce plaiſir lui fera bien-tôt retrouver ſa ſanté. Que vous êtes heureux, & que je ſuis miſérable ! votre tendreſſe mutuelle m'enchante ; mais hélas ! qu'elle me rappelle de triſtes ſouvenirs ! Votre bonheur irrite mes maux, ſur-tout quand je ſonge que je ſuis aimé de Madame de Fajel ; auſſi cruelle pour elle-même que pour moi, elle a pû obtenir d'elle-même de me fuir ; je ne la verrai jamais. Eh quoi ! l'Amour ne nous aura-t'il bleſſez du même trait, que pour nous rendre ſes Victimes ? Mais que fais-je, ma ſœur ! que fais-je, mon cher Roger ! j'empoiſonne des inſtans ſi

délicieux : oubliez que je ſuis auſſi malheureux, que vous êtes fortunez !

Adelaïde & Roger alloient répondre à Raoul, quand le Grand Sénéchal entra. Roger courut à lui les bras ouverts : Ah ! Sénéchal, lui dit-il, que j'ai de plaiſir à penſer que vous n'avez plus rien à déſirer ! L'Amour a enfin comblé vos vœux : qui le mérite mieux que vous ? & qui partage votre joie plus vivement que moi ? croïez-en ma reconnoiſſance, & la plus tendre amitié. Mademoiſelle de Couci, repliqua le Grand Sénéchal, vous a bien acquitté des petits ſervices que je puis vous avoir rendus ; je lui dois mon bonheur. Comte, dit Adelaïde à Roger, vous êtes ici trop longtems ; dans les premiers momens d'un retour après une ſi longue

abſence, les viſites où le cœur n'a point de part, ſont plus courtes : il faut me quitter : ſurtout, ne m'en rendez jamais ſans mon frere, & que ce ſoit rarement ; allez avec lui chez mon pere, & voïez-le tous les jours.

Roger fut reçû d'Enguerrand avec politeſſe ; mais il fut ſenſiblement touché de ne plus retrouver en lui, cet air de bonté qu'il lui montroit autrefois : cependant, il ſe fit effort pour ne point paroître déconcerté ; il répondit avec liberté, à toutes les queſtions que lui fit Enguerrand. Vous avez été preſſé de quitter Tours, lui dit ce pere ſoupçonneux ! vous n'avez pas attendu votre parfaite guériſon ; vous avez penſé que vous pouviez vous montrer à la Cour. Je ſuis pourtant ſurpris que mon fils vous ait laiſſé entreprendre ce

voïage, étant encore auſſi foible que vous l'êtes ; mais à votre âge, il faut céder aux mouvemens impétueux du cœur ! Depuis dix-huit mois, mon peu d'empreſſement pour revenir à Paris, repliqua Roger, prouve bien que l'inquiétude de malade & l'ennui, m'ont ſeuls arraché d'une Ville déſolée, & pour moi étrangere.

Le Comte de Rethel ſortit de chez Enguerrand, peu ſatisfait de ſa viſite ; cependant il le quitta, dans la réſolution d'aller plus ſouvent chez lui, que chez la Reine Mere : il vouloit, s'il étoit poſſible, détruire ſes ſoupçons. Après ce devoir de bienſéance, Roger n'eut rien de plus preſſé, que d'aller embraſſer le Vicomte de Melun : le Vicomte aimoit tendrement Roger ; leur joie fut réciproque ; ils reçurent l'un de

l'autre, les plus affectueux témoignages d'une ſincere amitié : celle de Roger lui preſcrivoit d'avoir une entiere confiance pour le Vicomte ; auſſi ne lui cacha-t'il pas les plus ſecrets ſentimens de ſon cœur. Le Vicomte lui dit qu'il ne le ſurprenoit point, & qu'il avoit prévû qu'Adelaïde ſuccéderoit dans ſon cœur, à la Comteſſe de Dammartin : il ajouta que dans cette idée, il avoit gardé le ſecret ſur leur parfaite reſſemblance, lorſque Mademoiſelle de Couci avoit paru à la Cour. Cette attention du Vicomte auroit encore ajouté à l'eſtime, & à l'amitié que le Comte de Rethel avoit pour lui, s'il avoit pû l'aimer & l'eſtimer davantage. Adelaïde, Enguerrand, le mariage du Comte des Barres, firent le ſujet de leur entretien : dans cet entre-

tien, Roger oublia qu'il avoit fait un long ſéjour en Allemagne, où il s'étoit acquis aſſez de gloire pour mériter l'eſtime de l'Empereur; le Vicomte l'en fit reſſouvenir, & lui dit que Frederic l'avoit chargé de l'aſſurer de ſon affection.

La Comteſſe des Barres ne fut émuë du retour du Comte de Rethel, que dans la crainte que le Grand Sénéchal n'en fût allarmé; elle ne pouvoit douter des ſoupçons qu'il avoit eu. Pour lui épargner de nouvelles inquiétudes, elle crut devoir ne rien changer à ſa conduite; elle penſa qu'elle devoit aller à la Cour comme à ſon ordinaire, y voir Roger, lui parler avec un air de liberté, & ne le fuir en aucun endroit. Le Comte de Rethel de ſon côté, s'obſervoit avec tant de ſageſſe, que ſa paſ-

sion pour Adelaïde, devenoit impénétrable : il alloit rarement chez la Reine Mere, & souvent il y alloit à des heures, où instruit par Raoul, il sçavoit qu'il seroit privé du doux plaisir d'y voir Adelaïde ; il supportoit cette contrainte avec peine ; mais l'apprehension d'avoir à se reprocher une faute, qui auroit pû faire naître de nouveaux obstacles, le contenoit dans les limites d'une prudence, bien difficile à allier avec beaucoup d'amour. Il voïoit tous les jours Enguerrand, qui instruit de sa conduite, prenoit insensiblement avec lui, un air plus ouvert.

Malgré la triste situation de Raoul, un changement si flatteur pour Roger, qui de jour en jour lui devenoit plus cher, sembloit adoucir & contrebalancer ses maux. Roger, seul confi-

dent de ſes peines, y compatiſſoit avec les entrailles d'un tendre ami, en gémiſſant avec lui de la rigueur de ſon ſort : douceur ſenſible pour Raoul, dont Madame de Fajel n'avoit connu tout le charme avec ſa chere Adelaïde, que pour regretter encore plus, l'éloignement d'une amie ſincere & tendre, chez qui ſon ſecret, ſa douleur, & ſes plaintes, étoient en ſûreté. Qu'elle auroit cependant eu beſoin de cette conſolation, pour adoucir les maux qu'elle éprouvoit ! Tout lui faiſoit une guerre cruelle : ſa foibleſſe ſe révoltoit contre ſa raiſon ; ſa raiſon contre ſa foibleſſe. Le Seigneur de Vergi lui reprochoit ſans ceſſe une mélancolie, qui ne lui confirmoit que trop la ſituation du cœur de ſa fille ; il paroiſſoit la blâmer ; mais en effet il la plaignoit d'au-

tant plus, qu'il la voïoit malheureuſe, ſans être coupable. Sa foibleſſe même le forçoit à l'eſtimer davantage : il ne pouvoit douter qu'elle n'eût accordé à ſa vertu, le ſacrifice qu'elle avoit exigé d'elle. Le Seigneur de Fajel voïoit avec une inquiétude proportionnée à ſa paſſion, la langueur de ſa femme. Eſtre jaloux ; ignorer quel eſt l'objet qui nous enleve un bien, que nous croïons à nous par les droits de notre tendreſſe, & par ceux du devoir ; quel tourment ! C'eſt celui qu'éprouvoit cet époux inquiet : ſon unique étude étoit de développer le ſecret de cette infortunée. Roger & Raoul avoient d'abord eu une part preſque égale, dans ſes ſoupçons ; mais l'amitié prompte & particuliere qui s'étoit formée entre Madame de Fajel & Mademoi-

ſelle de Couci, les avoit enfin fixez ſur Raoul : il faiſoit un crime à Madame de Fajel, de ſa triſteſſe & de ſa langueur ; il emploïoit tour à tour dans ſes reproches, & la douceur & l'emportement : il attribuoit quelquefois ſon chagrin, au regret d'être éloignée d'un ſéjour où elle pouvoit avoir laiſſé l'objet dont elle étoit occupée ; mais le ſouvenir des inſtances qu'elle lui avoit faites pour l'engager à quitter ce ſéjour, combattoit cette idée, & lui en faiſoit naître de nouvelles, toujours également confuſes. Le Seigneur de Fajel éprouvoit enfin tout ce que la jalouſie a de plus cruel, & en faiſoit reſſentir les effets à l'infortunée Madame de Fajel.

Un jour qu'elle étoit dans ſon Cabinet, abſorbée en elle-même, on lui rendit une Lettre de

Mademoiſelle de Couci : les témoignages d'amitié de la ſœur de Raoul, l'attendrirent. Ses beaux yeux ne purent retenir quelques larmes, en ſongeant qu'elle s'étoit condamnée elle-même à ne jamais voir Raoul, qui gémiſſoit, comme elle, du caprice de l'amour. Il eſt peut-être, diſoit-elle, encore plus à plaindre que je ne puis me l'imaginer ! j'ai connu l'excès de ſa paſſion dans l'excès de ſa douleur, & dans ſon reſpect. Combien de fois cette douleur ſi tendrement exprimée, ne m'a-t'elle pas prouvé qu'il m'adoroit ? hélas ! nous n'en ſommes tous deux que plus miſérables ! Livrée à toute ſa tendreſſe, Madame de Fajel tira ſes Tablettes ; elle ne put ſe refuſer la ſenſible ſatisfaction de relire les vers que Raoul avoit faits, & qu'Adelaïde avoit

écrits ſur ces mêmes Tablettes. La peinture vive que faiſoient ces Vers, de la paſſion & des regrets de Raoul, en l'aſſûrant qu'elle regnoit ſouverainement dans ſon cœur, lui étoit un garand de la peine mortelle que lui cauſoit ſon éloignement! L'idée de tout ce que Raoul pouvoit ſouffrir, en lui arrachant des pleurs, lui faiſoit reſſentir un genre d'affliction, d'autant plus difficile à définir, qu'elle n'étoit pas ſans douceurs.

Madame de Fajel enſevelie dans ſes penſées, ne s'étoit point apperçûë que ſon mari, depuis un aſſez long-tems, l'examinoit avec une extrême attention: elle tenoit ſes Tablettes ouvertes avec la Lettre de Mademoiſelle de Couci, & la tête baiſſée, elle les arroſoit de ſes larmes; des ſoupirs lui échappoient; enfin, vou-

lant comme ſe plaindre au Ciel de la rigueur de ſa deſtinée, elle leva les yeux : quelle fut ſa ſurpriſe, ſon trouble, & ſa confuſion, lorſqu'elle vit ſon mari ! Que renferment donc, Madame, lui dit-il avec un regard furieux & d'une voix tremblante, ces écrits ſur leſquels vous répandez des pleurs ?.... ils vous parlent, ſans doute, de l'objet que votre cœur adore ! ils vous rappellent de tendres ſouvenirs ! ils flattent, & nourriſſent votre langueur !.... Vous vous taiſez perfide !.... Je le vois, vous manquez de préſence d'eſprit pour me faire illuſion ſur mon malheur !.... Vous êtes trop interdite pour me répondre, ou plûtôt trop coupable ! mais voïons, ajoute-t'il, en lui arrachant la Lettre & les Tablettes. La pureté de ma conduite, lui dit Madame de

Fajel tandis qu'il liſoit, me mettroit au-deſſus de vos reproches, ſi mon devoir, dont j'ai toujours écouté & ſuivi la loi, ne m'ordonnoit de me juſtifier : cette Lettre eſt de Mademoiſelle de Couci, & les Vers que vous liſez dans mes Tablettes, y ont été bien innocemment écrits de ſa main. Ils ſont de ſa main, repliqua Fajel, mais elle ne les a écrits que pour ſervir ſon frere, & pour flatter votre tendreſſe ! Raoul eſt l'auteur de ces Vers ; il vous aime, vous l'aimez : l'amitié que vous avez pour la ſœur, eſt l'effet de l'amour que vous reſſentez pour le frere, & c'eſt cet amour qui faiſoit couler vos larmes ! Vous gémiſſez comme lui, d'une abſence qui cauſe ſeule votre triſteſſe, & votre langueur. Oüi ! perfide, vous l'aimez, vous me haïſſez ! Me voilà certain

certain de votre égarement, & de mon malheur ! mais je ſçaurai me vanger & vous punir. L'innocence outragée, repliqua Madame de Fajel, eſt trop étonnée pour avoir la force de ſe défendre ; elle gémit, & remet au tems le ſoin de la juſtifier. Non, non ! repartit Fajel, c'eſt dans ce moment même que vous devez, s'il vous eſt poſſible, juſtifier la douleur où je vous ai ſurpriſe, & les larmes que vous verſiez ſi tendrement ſur ces funeſtes Tablettes. Parlez, quel en étoit le ſujet ? Madame de Fajel, dont le trouble augmentoit à meſure qu'elle ſentoit l'impoſſibilité de détruire les jaloux ſoupçons d'un mari qui la preſſoit, & honteuſe de les mériter, garda un moment le ſilence ; mais effraïée de ſes regards menaçans, elle ſe jetta à ſes genoux. Le ſort ennemi de votre

repos, & du mien, lui dit-elle, exerce ſur moi tout ſon caprice; je l'avouë, un noir chagrin qui me rend importune à moi-même, me ſuit par tout; ſouvenez-vous, Monſieur, que vous me l'avez reproché à la Cour de Philippe, où vos ſoupçons, & vos reproches me ſuppoſoient au comble de mes vœux! J'y ai porté, & je n'ai pû y bannir la même mélancolie qui vient de m'arracher les pleurs, dont mon devoir & votre gloire n'ont point à murmurer. Eſt-ce-là vous juſtifier, reprit Fajel? c'eſt bien plûtôt me confirmer mon malheur! c'eſt me prouver que Raoul poſſedoit déja votre cœur, quand vous m'avez fait le don fatal de votre main! vos regrets de n'être pas à lui, cauſent ce noir chagrin que vous oſez avoüer: non! je ne ſçaurois plus en douter, & ma fureur éga-

lera votre perfidie ! Monſieur de Fajel, le cœur plein de rage, ſortit, & laiſſa ſa femme dans un état digne de pitié.

De ce moment, la douceur & les ménagemens que ce mari jaloux avoit emploïez pour laiſſer appercevoir à Madame de Fajel ſes inquiétudes, & ſes ſoupçons, ſe changerent en fureur ; ſa jalouſie étoit ſans borne, ſes reproches étoient outrageans : Quel ſujet d'affliction pour le Seigneur de Vergi ! La foibleſſe de ſa fille & ſa vertu lui étoient connuës ; il ne pouvoit refuſer de la plaindre ; il ſouffroit de la voir en proïe à une malheureuſe paſſion, & en butte aux emportemens que la plus cruelle jalouſie peut exciter. Madame de Fajel, accablée de ce que l'amour, & un mari lui faiſoient également ſouffrir, ne put ſe refuſer la conſolation de

s'entretenir de ſes malheurs avec Mademoiſelle de Couci. Les lui écrire ; s'en plaindre avec liberté ; lui ouvrir enfin ſon cœur, fut pour elle un adouciſſement à ſes cruelles peines. Qu'Adelaïde ſe ſentit touchée à la peinture des maux dont Madame de Fajel étoit accablée ; elle ne put en lire les détails, ſans répandre des larmes. L'idée qu'elle concevoit de la cruelle ſituation d'une amie ſi chere, lui rappelloit celle de ſon frere : elle déploroit l'état de l'un, & de l'autre. La paſſion de Raoul la faiſoit trembler pour lui, ſi jamais la fureur du Seigneur de Fajel le portoit à quelque violence contre Madame de Fajel ; enfin, elle redoutoit un avenir funeſte pour cette infortunée, & pour le paſſionné Raoul. Mademoiſelle de Couci étoit trop prudente pour montrer à ſon

frere la Lettre de Madame de Fajel ; elle ne vouloit rien ajouter aux inquiétudes mortelles qui le tourmentoient ſans relâche. Quel ſurcroit d'affliction pour lui s'il eût encore appris les perſécutions, & les ſouffrances qu'enduroit Madame de Fajel ! de quels reproches ne ſe ſeroit-il pas accablé lui-même ! Roger inſtruit par Adelaïde, du ſort de Madame de Fajel, en étoit ſenſiblement touché ; il trembloit, comme elle, que quelque malheureux hazard n'en informât Raoul.

Il y avoit près d'un mois que le Comte de Rethel étoit revenu de Tours, quand le Baron de Montmorenci arriva, entierement guéri de ſa bleſſure. Sa préſence cauſa autant de joïe à Adelaïde, & à Roger, qu'à la Maréchale. Cette mere ambitieuſe,

ne reſpiroit qu'après la conſolation de voir ſon fils marié avec Mademoiſelle de Montmorenci. Elle avoit de plus des allarmes ſecretes, que cette union prochaine pouvoit ſeule calmer ; elle craignoit toujours que le Maréchal ne découvrît l'Amant que Mademoiſelle de Couci lui préféroit, & qu'il ne voulût ſe venger d'une telle injure. Le retour du frere de Conſtance, troubla Alberic ; il accuſoit tout bas le Roi, d'injuſtice & de violence à ſon égard : mais il falloit obéir à ce Prince, ou renoncer pour jamais à ſon amitié ! L'ambition a bien-tôt décidé ſur un pareil choix.

On ne parloit à Paris que du mariage du Maréchal. C'étoit tous les jours quelque Fête nouvelle. La Maréchale, le Baron de Montmorenci, le Grand Sé-

néchal, le Comte de Dreux, & le Vicomte de Melun, en donnerent tour à tour. Le Comte de Rethel brilloit d'autant plus dans toutes ces auguſtes Fêtes, que les regardant comme un triomphe pour lui, il y portoit une liberté d'eſprit, propre à mettre en valeur tous ſes heureux talens. La belle Adelaïde, ſans être de tous ces plaiſirs, les reſſentoit plus vivement que les perſonnes qui les partageoient; ils fortifioient dans ſon cœur l'eſpérance. Le Maréchal portoit dans tous ces divertiſſemens, une triſteſſe qu'il vouloit en vain ſurmonter! En vain s'étudioit-il à remarquer tous les charmes de Mademoiſelle de Montmorenci: cette étude ne ſervoit qu'à rehauſſer, dans ſon eſprit prévenu, tous ceux de Mademoiſelle de Couci. Enfin, il ne pouvoit penſer qu'avec déſeſpoir,

qu'il ne la poſſéderoit jamais, & qu'il ſeroit bien-tôt condamné à la voir faire le bonheur d'un autre.

La veille que le Maréchal devoit recevoir la main de Conſtance de Montmorenci, il alla au lever du Roi. Ce Prince en lui voïant un air abattu, lui fit des reproches d'une triſteſſe ſi déplacée. Alberic honteux & accablé du noir chagrin qui le dévoroit, ſortit, ſans avoir eu la force, ni de s'excuſer, ni de ſe remettre : rempli de ſes idées, il deſcendit dans les Jardins. Des penſées bien différentes y avoient auſſi conduit Roger. Le mariage du Maréchal le mettoit au comble de ſes vœux : ce qu'il lui en coûtoit pour contenir les mouvemens, qui ſans ceſſe vouloient l'entraîner vers Adelaïde, le mettoit à de cruelles épreuves : pour

ſe

ſe conſoler d'une contrainte qu'il regardoit comme une eſpéce d'abſence, il ſe retiroit ſouvent à l'écart, pour contempler Mademoiſelle de Couci, dans le Portrait de la Comteſſe de Dammartin : Alberic l'apperçut aſſis ſur un banc, les yeux attachez ſur une boëte, qu'il ſoupçonna renfermer un Portrait. Un mouvement, non développé, inſpira au Maréchal un déſir de curioſité ; il penſe d'abord à le ſatisfaire ; il avance ; il paſſe doucement derriere Roger ; il regarde : juſte Ciel ! quelle eſt ſa ſurpriſe ! La fureur s'empare de lui. J'ai donc enfin trouvé ce Rival heureux, s'écrie-t'il : perfide Adelaïde, je vais vous punir & me vanger. L'étonnement du Comte de Rethel fut extrême ; il ſentit d'abord ſon imprudence par les paroles du Maréchal. Alberic, lui dit-il,

ne vous y trompez pas ; ce Portrait eſt celui de la Comteſſe de Dammartin.... La feinte eſt inutile, reprit le Maréchal. Roger, ajouta-t'il, en mettant l'épée à la main, ſongez-y, je vous la reprocherois un jour comme un manque de courage. La réponſe du Comte de Rethel, à des paroles ſi hautaines, fut de ſe mettre en état de ſe défendre & d'attaquer. Le combat fut vif ; mais Roger s'étant apperçû que le Maréchal avoit reçû une bleſſure, dont le ſang couloit en abondance, s'écria : Maréchal, vous êtes bleſſé ! vous n'êtes plus en état de vous battre ! eh quoi ! lui cria-t'il en reculant, & ne ſe ſervant plus de ſon épée que pour rabattre les coups redoublez que lui portoit Alberic, voulez-vous que je vous arrache la vie ? ſoïez aſſez généreux pour ne pas m'y

forcer ; j'ai dans ce moment trop d'avantage ſur vous. La fureur d'Alberic ne lui permettoit, ni de rien entendre, ni de s'arrêter : mais affoibli par le ſang qu'il perdoit, il tomba aux pieds de ſon ennemi. Roger touché du ſort d'Alberic le ſecourut avec tout l'empreſſement d'un ami généreux ; il faiſoit ſes efforts pour le ſoulager, lorſqu'il entendit marcher derriere une Paliſſade ; il appelle, il demande du ſecours, ſans ſçavoir à qui ſa voix s'adreſſe. C'étoit le Grand Sénéchal, & le Baron de Montmorenci, qui traverſoient les Jardins pour aller chez le Roi. Quelle fut leur ſurpriſe ! ils voïent Alberic étendu, preſque ſans connoiſſance ! & Roger, plein d'agitation, occupé à le ſecourir. Ah ! Sénéchal, lui dit le Comte de Rethel, que je ſuis malheureux ! Quelle fatali-

té ! mais je vous laiſſe auprès du Maréchal, dont je plains ſincerement le ſort ; je vais lui envoïer du ſecours, & remplir ce que mon devoir exige de moi.

Roger fut en un inſtant dans les appartemens du Palais : il y trouva d'abord un des Chirurgiens du Roi ; il lui dit d'aller promptement ſecourir le Maréchal, qui étoit bleſſé dans les Jardins. Il entra enſuite dans le Cabinet de Philippe. Ce Prince s'appercevant qu'il avoit l'air troublé, lui demanda ce qu'il lui étoit arrivé ? Ah ! SIRE, répondit-il en ſe jettant à ſes pieds, je viens de perdre le reſpect dû à Votre Majeſté ! je viens de me battre dans ſes Jardins. Je n'oſe dire, pour diminuer ma faute, que j'y ai été forcé : puniſſez-moi, SIRE ; ordonnez de la peine que je mérite, je la ſubirai

ſans murmure ; mais que la clémence de Votre Majeſté, faſſe ſuccéder le pardon à la punition. Levez-vous, lui dit froidement Philippe, & nommez-moi celui qui, auſſi téméraire que vous, s'eſt aſſez oublié pour me manquer de reſpect ? Je vais, SIRE, repartit le Comte de Rethel, ajouter à votre juſte reſſentiment. Eh! comment oſer dire à Votre Majeſté, que c'eſt Alberic, & qu'il eſt bleſſé ? Alberic, reprit le Roi ému ! ... Alberic vient de ſe battre avec vous ! il eſt bleſſé ! Mademoiſelle de Couci ſeroit-elle la cauſe de ce combat ? Oüi, SIRE, repliqua Roger : alors il raconta au Roi, ſans lui cacher la moindre circonſtance, le ſujet de la querelle, ce qui avoit été dit & répondu, & comment s'étoit paſſé le combat. Quelle imprudence de part & d'autre,

reprit Philippe ! l'un ſe trahit, quand il touche au moment heureux qu'il n'oſoit eſpérer ; l'autre, la veille qu'il doit épouſer une fille reſpectable par ſa naiſſance, & par ſa vertu, ſe livre aux mouvemens d'une jalouſe fureur : tous deux enfin oublient le lieu où ils ſont ! Que je plains Conſtance ! quelle nouvelle pour elle ! Que je plains Adelaïde ! comment la juſtifier, & vous montrer innocent aux yeux d'Enguerrand ? Quelle ſera ſa fureur ! La réputation d'Adelaïde compromiſe ! ſon ſecret découvert, ce ſecret ſi bien conſervé par ſa prudence ! Roger, ajouta le Roi d'un ton ferme, l'interêt ſeul de Mademoiſelle de Couci, m'empêche de punir ſévèrement votre faute ; je reſpecte plus ſa réputation, que ni vous ni le Maréchal ne l'avez

reſpectée ; je la plains : retirez-vous, & ne paroiſſez devant moi, que lorſque vous en recevrez l'ordre.

Le Comte de Rethel en ſortant du Cabinet du Roi, ne put être le maître de ne pas aller chez Mademoiſelle de Couci : Raoul étoit ſeul avec elle. Vous voïez, Mademoiſelle, lui dit-il, le plus infortuné de tous les hommes ! & pour comble de diſgrace, ce n'eſt qu'à moi ſeul, que je puis reprocher mon malheur. Vous me cauſez un effroi mortel, reprit Adelaïde ! Ah ! mon cher Roger, s'écria Raoul, expliquez-vous ! votre diſcours, & le déſordre où je vous vois, me troublent autant que ma ſœur. Je ſuis au déſeſpoir, dit Roger ! dans les Jardins, je viens de me battre avec Alberic ; il eſt bleſſé, peut-être mort dans ce mo-

ment. Qu'entens-je, dit Raoul : qu'avez-vous fait, mon cher Roger ? Juſte Ciel ! s'écria Adelaïde toute éperduë ; & quel a été le ſujet de votre combat ? je tremble pour mon ſecret & pour ma gloire ! Votre vertu, Mademoiſelle, repliqua Roger, met votre gloire en ſûreté ; mais l'intelligence de nos cœurs ne ſera bientôt plus un ſecret. Le Maréchal me connoît pour ce Rival qu'il cherchoit depuis ſi long-tems : puis-je l'avoüer ! c'eſt ma faute. A chaque mot, reprit Adelaïde, vous augmentez mon trouble & mon effroi. Quel changement ! hélas ! je vois en un inſtant toutes mes eſpérances converties en craintes mortelles : faites-moi cependant un détail, qui ſans doute ajoutera à ma cruelle ſituation ; mais il n'importe, ne me déguiſez rien.

La ſurpriſe de Mademoiſelle de Couci fut extrême, lorſqu'elle apprit qu'un Portrait de la Comteſſe de Dammartin avoit cauſé au Maréchal une erreur, qui lui avoit fait découvrir une vérité ; mais au milieu même de ſes craintes, elle ſentit quelque conſolation, en apprenant ce que le Roi venoit de dire à Roger. Elle enviſagea avec ſaiſiſſement, les nouveaux obſtacles que ce combat alloit mettre à ſon bonheur : cependant les bontez de Philippe firent renaître un raïon d'eſpoir dans ſon cœur. Vous êtes trop à plaindre, dit-elle à Roger, pour ajouter à votre affliction : non ! je ne vous reprocherai point d'avoir manqué de prudence. Ah ! Mademoiſelle, s'écria Roger, quelle généroſité ! Vous me pardonnez ? hélas ! je ne ſuis coupable que parce que

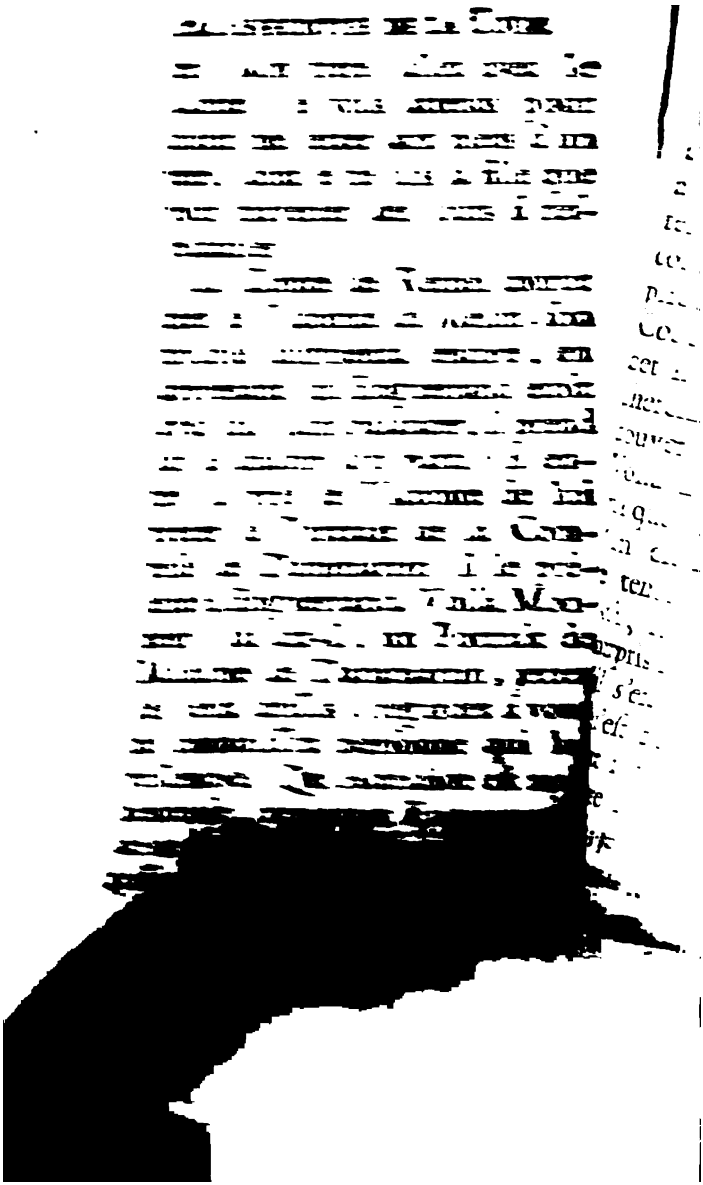
je vous adore. Dans quelle indignation mon pere va-t'il être contre moi, dit Adelaïde à ſon frere? Le Roi même aura-t'il aſſez de pouvoir ſur lui, pour arrêter les cruels effets de ſa colere? que je la redoute! Le Grand Sénéchal entra dans ce moment: Que je ſuis affligé, Mademoiſelle, dit-il à Adelaïde! quel malheur! Eh quoi! reprit-elle, Alberic ne verroit-il plus le jour? La lumiere ne lui eſt pas encore ravie, répondit le Grand Sénéchal; mais on craint que ſa bleſſure ne ſoit mortelle: ſa mere & ſa ſœur ſont dignes de pitié; leur douleur eſt inexprimable. Le Baron de Montmorenci, par quelques mots qu'Alberic a dit, ſçait la cauſe du combat; il en eſt indigné: peut-il ne le pas être? La veille d'épouſer ſa ſœur, le Maréchal ſe bat pour une au-

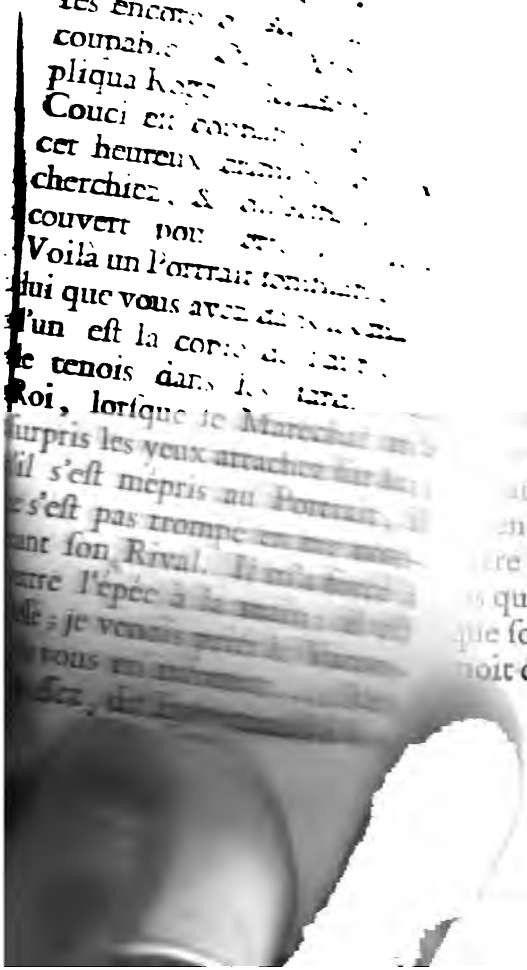
tre : quel égarement ! Le Grand Sénéchal approuva fort la démarche de Roger auprès du Roi. Mon frere, dit Adelaïde, me voilà déclarée trop criminelle, pour ne pas aller me livrer à tout le reſſentiment de mon pere ; je lui dois cette marque de mon reſpect : ma ſoumiſſion eſt ma derniere eſpérance ; duſſai-je en être la victime, ma faute l'exige. Ce ſeroit braver un pere, ſi je me prévalois de la protection du Roi, & des bontez de la Reine Mere. Allez, Comte, dit-elle à Roger, allez chercher le Vicomte de Melun ; qu'il aille prévenir mon pere ; qu'il juſtifie la pureté de ma conduite : remettez-lui le Portrait de la Comteſſe de Dammartin ; le pareil entre les mains du Vicomte, ſera la preuve d'une vérité, dont il ne faut pas qu'il puiſſe dou-

ter. Mon frere, allez avec le Comte ; je vous attends pour courir me jetter aux pieds d'un pere, dont je ne ſuis la fille que pour traverſer des jours ſi reſpectables !

Le Comte de Rethel courût chez le Vicomte de Melun ; ſon trouble augmenta encore, en apprenant qu'Enguerrand étoit avec lui. Sans balancer, il prend ſur le champ ſon parti : il entre ; il prie le Vicomte de lui prêter le Portrait de la Comteſſe de Dammartin ; il le préſente à Enguerrand. Voilà, Monſieur, lui dit-il, un Portrait de Madame de Dammartin ; jettez les yeux deſſus ; regardez ſi vous ne connoiſſez perſonne qui lui reſſemble. Qu'Adelaïde eſt malheureuſe, repartit Enguerrand, de ne pas avoir une auſſi parfaite reſſemblance de caractere avec

Mademoiſelle de Roſoi ! Mais, pourſuivit-il, cette reſſemblance m'apprend que vous êtes celui à qui Alberic a été ſacrifié : dites encore qu'Adelaïde n'eſt pas coupable ! Oüi, Monſieur, repliqua Roger ; Mademoiſelle de Couci eſt coupable, & je ſuis cet heureux criminel que vous cherchiez, & qu'Alberic a découvert pour être ſon Rival. Voilà un Portrait ſemblable à celui que vous avez dans les mains; l'un eſt la copie de l'autre : je le tenois dans les Jardins du Roi, lorſque le Maréchal m'a ſurpris les yeux attachez ſur lui ; s'il s'eſt mépris au Portrait, il ne s'eſt pas trompé en me nommant ſon Rival. Il m'a forcé à mettre l'épée à la main ; il eſt bleſſé ; je venois prier le Vicomte de vous en informer.... J'en ſçais aſſez, dit Enguerrand à Ro-





ger ; ce que j'apprends ne m'irrite point contre Adelaïde : depuis long-tems nous avons tous deux oublié, moi, que j'étois ſon pere ; elle, qu'elle étoit ma fille : mais vous pouvez m'en croire, jamais elle ne récompenſera votre témérité, du moins tant que je ſerai Enguerrand. Ah ! Monſieur, s'écria Roger, aïez pitié d'un homme qui a pour vous autant de reſpect, qu'il a d'amour pour Mademoiſelle de Couci ! Eh quoi ! me croïez-vous indigne de l'honneur de la poſſéder ? Non, répondit Enguerrand ; non, ſi ſes ſentimens ne l'avoient point portée à m'outrager par ſa fuite, & par ſa réſiſtance. Enguerrand ſe leva pour ſortir, mais Roger l'arrêta, & lui dit : Ah ! Monſieur, ſerez-vous inſenſible à l'excès de ma douleur ? ſerez-vous ſourd à la

voix de la nature? ne lui accorderez-vous rien? Quel eſt l'homme, s'écria-t'il, qui étant pere d'Adelaïde pourroit n'être pas touché de ſa douleur, & ne pas lui pardonner? Le voici, repartit Enguerrand : je vous l'ai déja dit, tant que je ſerai Enguerrand, Adelaïde reſtera Adelaïde ; il n'eſt point de reſpect humain, qui puiſſe me faire révoquer cet arrêt. Il ſortit après avoir prononcé ces mots, & laiſſa Roger accablé de tout ce qui lui arrivoit dans ce jour malheureux.

Raoul aïant ſçû que ſon pere étoit chez le Vicomte, n'avoit pas jugé à propos d'y paroître avec Roger ; mais dès qu'Enguerrand fut ſorti, il entra. Sa préſence ne fut d'aucun ſecours contre le déſeſpoir de ſon ami : mais quel fut celui d'Adelaïde, lorſque ſon frere lui apprit ce qui venoit de

ſe paſſer ! Mon pere ne voudra point m'entendre, s'écria-t'elle ! je veux cependant m'avoüer criminelle à ſes pieds, & me ſoumettre à tout ce qu'il exigera : s'il veut me punir, qu'il me puniſſe ; je le mérite. Je vais conjurer le Roi de mander mon pere : qu'il ordonne, ce pere ſi juſtement irrité, j'obéirai ! aſſez, & trop long-tems, ai-je été l'objet de ſon indignation ! je ne puis trop en porter la peine : je dois ſervir d'exemple aux enfans rebelles. Mademoiſelle de Couci, ſans donner le tems à ſon frere de lui parler, paſſa dans le Cabinet du Roi, qui y étoit ſeul avec le Grand Sénéchal.

Philippe attendri de l'affliction, des regrets, & des larmes d'Adelaïde, envoïa dire ſur le champ à Enguerrand, de venir lui parler. Vous êtes le maître, lui

lui dit le Roi en le voyant ; de ne jamais pardonner à Adelaïde ; mais j'exige de vous au moins de l'entendre : ſes remords la rendent encore plus malheureuſe, que ſa faute ne la rend coupable. Oüi ! mon pere, dit Adelaïde en ſe proſternant à ſes pieds, je ſuis encore plus malheureuſe, que je ne ſuis coupable ! mes remords à tous les inſtans, me puniſſent de ma faute : j'en gémis, mais ſans murmurer contre votre reſſentiment : il eſt juſte ; je m'y livre. Faut-il dans ce moment, conſacrer mes jours dans un Monaſtere ? je ſuis prête à vous ſuivre ; j'obéïrai : trop heureuſe, ſi ma punition vous fait oublier combien je ſuis criminelle ! Je vous rends une fille ſoumiſe, rendez-moi un pere ſenſible. Je ſupplie Sa Majeſté de m'abandonner à votre juſte cou-

roux : Elle eſt trop équitable pour prendre mon parti contre vous ! j'en ſuis indigne. Je me trouve cependant criminelle, aïant crû ſuivre les traces d'un pere qui n'eut jamais rien à ſe reprocher. Si j'ai toujours admiré votre vertu, j'ai ſur-tout été touchée de votre fermeté ; j'ai voulu l'imiter : j'ai crû le devoir, pour ma gloire & pour mon repos. Votre Majeſté, dit Enguerrand au Roi, a retiré Adelaïde de Chelles ; Elle lui a donné un azile auprès de la Reine Mere, elle peut y reſter : je reſpecte la protection que vous lui avez accordée ; mais je viens de jurer à Roger, qu'Adelaïde reſtera Adelaïde, tant que je ſerai Enguerrand. Mon eſtime pour Alberic lui épargnera, s'il guérit, la mortification de voir ſon Rival heureux ; & s'il meurt, ſa

mort punira Adelaïde. Oſeroit-elle donner la main au meurtrier d'un homme à qui elle avoit été promiſe? Enguerrand voulut ſortir; Adelaïde, encore proſternée, l'arrêta en embraſſant ſes genoux. Ah! mon pere, lui dit-elle, ne pouſſez pas votre rigueur juſqu'à dédaigner de me punir! ouvrez-moi la maiſon paternelle, duſſiez-vous m'y laiſſer dans les fers, pleurer ma faute le reſte de ma vie! Enguerrand ſe débaraſſa d'Adelaïde, & voulut ſortir ſans lui répondre; mais elle le ſuivit, en lui diſant: Non! je ne vous quitterai plus. ... Arrêtez, reprit Enguerrand, je vous défends de me ſuivre; obéiſſez-moi, pour la premiere & la derniere fois. Mademoiſelle de Couci pénétrée juſqu'au fond de l'ame, de la ſévérité de ſon pere, s'abandonna à la dou-

leur la plus vive. Le Roi attendri, lui dit : Que vous me faites de pitié, Mademoiſelle ! votre affliction me touche ſenſiblement ; je ne puis même la ſoutenir : allez, & ſoïez ſûre que je n'oublierai rien pour ramener l'eſprit d'Enguerand ; mais je ſens à regret, que ce ne ſera pas l'ouvrage d'un jour.

Raoul attendoit ſa ſœur avec autant d'impatience, que d'inquiétude : elle ne le ſurprit point, lorſqu'elle lui raconta avec quelle dureté ſon pere avoit mépriſé ſon repentir & ſa douleur ; mais que devint le Comte de Rethel au récit que lui fit le frere d'Adelaïde, de ce qui s'étoit paſſé dans le Cabinet du Roi ? Que de ſujets d'appréhenſion ! Il voïoit Enguerrand plus irrité que jamais : il trembloit qu'on ne pût ſauver le Maréchal

il regardoit sa mort, comme un malheur qui le forçoit à renoncer pour jamais à la sœur de Raoul. Les terribles paroles qu'Enguerrand avoit dites au Roi, le faisoient frémir : L'inquiétude de Roger fit place le lendemain, à quelque espérance : il apprit que les Chirurgiens, après avoir levé le premier appareil, avoient assuré que la blessure du Maréchal, quoique très-dangereuse, n'étoit pas mortelle. Cette nouvelle porta un peu de calme dans l'ame de Mademoiselle de Couci.

Que Raoul étoit sensible au malheur commun de sa sœur & de son ami ! Sa tendre amitié pour l'un & l'autre, & sa cruelle situation, lui faisoient sentir & partager leurs peines. Ardent à les soulager, dès qu'il sçut le Maréchal hors de péril, il prit

la réſolution de tout tenter pour ramener Enguerrand. A peine eut-il formé ce deſſein, qu'il paſſa chez ſon pere : il ſe jetta d'abord à ſes pieds, & y reſta ſans oſer parler. Que voulez-vous, mon fils, dit Enguerrand ? pourquoi cette poſture humiliée, & cet air affligé ? le ſort qui me perſécute, auroit-il encore de nouveaux coups à me porter ? Oüi, mon pere, répondit Raoul, ſi vous êtes inſenſible à ma douleur : elle eſt telle, que je ne puis ſoutenir celle de ma ſœur ſans y ſuccomber ! ma tendreſſe pour elle, mon amitié pour Roger, que j'aime autant que s'il étoit mon frere, me mettent à de ſi cruelles épreuves, que j'oſe embraſſer vos genoux : c'eſt en les arroſant de mes larmes, que je vous conjure d'avoir pitié de trois malheureux qui

gémiſſent de votre rigueur. Raoul, dit Enguerrand, quand vous pouvez me conſoler du chagrin que me cauſe l'ingrate & rebelle Adelaïde, ne l'augmentez pas ; ſauvez-moi celui de voir mon fils me déclarer auſſi une guerre injuſte : ſoïez digne de moi ; ne me privez pas de la douceur de vous appeller mon fils ; qu'il me reſte au moins un enfant ! Vous connoiſſez ma fermeté, jamais elle ne s'eſt démentie ; depuis plus de quarante ans elle fait la baze de mon caractere, reſpectez-la. Vous m'entendez, & je vous eſtime trop pour penſer que vous aïez encore quelque choſe à me demander. Ce terrible diſcours, reprit Raoul, devroit m'impoſer ſilence ; mais en vain mon reſpect m'en fait la loi, je ne puis y ſouſcrire. Ah ! mon pere, laiſſez-vous attendrir ! aïez quel-

que égard à la priere d'un fils, qui trouvera peut-être la fin de ſes jours en Sirie : mon devoir & la gloire m'y appelleront bientôt ; accordez-moi, avant de partir, la conſolation de voir ma ſœur plus heureuſe que ſon infortuné frere. Hélas ! peut-être aurez-vous beſoin de ſon ſecours, pour eſſuïer les larmes que ma perte vous arrachera. Mon fils, repartit Enguerrand en l'embraſſant, ce ſiniſtre préſage eſt indigne de Raoul ! il dément la fermeté d'ame que je croïois vous avoir communiquée ! La gloire, & non la mort, vous attend en Paleſtine : ne me laiſſez jamais voir de pareilles fraïeurs : ſur-tout, ſi vous m'aimez, ne me parlez plus d'Adelaïde : épargnez-moi, mon fils, des combats qui me coûtent à ſoutenir, mais dont je ſortirai toujours victorieux.

rieux. Enguerrand, pour cacher à Raoul l'agitation où il étoit, le quitta après ces mots.

Quoique Raoul n'eût osé se flatter de ramener son pere en faveur de Roger & d'Adelaïde, il fut sensiblement touché de n'avoir pû le fléchir; cependant il forma le dessein de faire encore une nouvelle tentative, lorsque le Maréchal, entierement rétabli, auroit épousé Constance de Montmorenci.

Le premier soin du Baron de Montmorenci, avoit été d'aller informer sa sœur, du combat de Roger avec Alberic, & du sujet de la querelle. Quelle fut la surprise de Constance! Son cœur n'avoit point murmuré du choix que le Roi, & sa famille avoient fait; mais son amour propre se révolta, en apprenant que le Maréchal étoit encore assez épris

des charmes de Mademoiſelle de Couci, pour avoir oublié, au péril de ſa vie, qu'il ne devoit être occupé que d'elle ſeule. Sa raiſon, & ſon juſte reſſentiment, lui inſpirerent une noble hardieſſe : elle oſa prononcer à ſon frere, que jamais elle ne conſentiroit à épouſer Alberic ; que l'éclat qu'il venoit de faire, le rendoit indigne d'elle : elle finit, en priant ſon frere de lui permettre d'aller parler au Roi. Le Baron de Montmorenci offenſé, du moins autant que ſa ſœur, fut charmé d'un ſentiment de fierté ſi bien placé ; il approuva ſa réſolution, & la laiſſa la maîtreſſe des démarches qu'elle jugeroit à propos de faire.

Le péril où l'on croïoit le Maréchal, arrêta Mademoiſelle de Montmorenci ; mais à peine eut-elle appris que l'eſpérance avoit

ſuccedé au péril, qu'elle alla chez le Roi. Je viens, SIRE, lui dit-elle, ſupplier Votre Majeſté de ne plus ſonger à unir ma deſtinée à celle d'un homme, qui ne ſçait reſpecter ni ſes engagemens, ni les bienſéances, ni Mademoiſelle de Montmorenci, ni ſon Roi, ni lui-même. Philippe ne pouvoit excuſer la conduite du Maréchal, & il étoit trop équitable pour déſapprouver le reſſentiment de Conſtance: cependant il parut condamner ſa réſolution; il eſſaïa avec douceur de la ramener, mais elle lui dit: Je conjure Votre Majeſté de ne pas me rendre la victime de l'amitié dont vous honorez Alberic. Je veux, SIRE, vous épargner les reproches que j'oſerois vous faire de m'avoir ſacrifiée. Le Roi étonné du diſcours de Mademoiſelle de Montmorenci, lui de-

manda si son frere étoit instruit de sa résolution? Oüi, SIRE, répondit-elle, & de plus, il approuve la démarche que je fais auprès de Votre Majesté. Dans l'instant que Mademoiselle de Montmorenci disoit ces mots, elle vit entrer la Maréchale, suivie de la Comtesse des Barres.

Ce n'est point, SIRE, dit la Maréchale en embrassant les genoux du Roi, la mere d'Alberic qui vient pour implorer votre clémence, c'est la veuve de Robert Clement. C'est au nom de ce digne Gouverneur, dont vous avez daigné écouter les leçons de bonté & d'humanité; de ce Gouverneur, qui, en vous rendant la Sagesse même, vous a rendu digne du premier Trône du monde, que je vous demande grace pour son fils. S'il meurt, qu'il emporte chez les Morts, un

pardon capable de le consoler de quitter une vie, que vos bontez lui rendent bien précieuse ! Le Roi, touché du discours de la Maréchale, la fit relever, & lui dit : Vous demandez grace, Madame, au nom d'un homme, dont le souvenir m'est trop cher, pour la refuser à son fils. Je voudrois que Mademoiselle de Montmorenci, à mon exemple, fût assez généreuse pour oublier la faute qu'Alberic a commis à son égard ! Mademoiselle, poursuivit le Roi, laissez-vous attendrir par la douleur d'une mere ; ne l'augmentez pas en la privant de l'honneur de vous voir entrer dans sa famille ; oublions tous les deux, qu'Alberic nous a manqué de respect : c'est moi qui vous prie de lui pardonner. Votre Majesté, répondit Mademoiselle de Montmorenci, peut, sans risque, être gé-

néreuſe ; c'eſt un Sujet à qui ſon Roi fait grace, mais qu'il peut toujours punir s'il ſe rendoit indigne de ſes bontez : permettez-moi, SIRE, de ne pas ſuivre un ſi bel exemple. Je reſſens, Madame, votre peine, dit-elle à la Maréchale en s'approchant d'elle ; je connois tout votre mérite, je le reſpecte, & je regrette ſincerement de ne pouvoir, en devenant votre fille, retrouver une mere ſi digne de remplacer celle que j'ai perduë ! Quoi ! Mademoiſelle, repartit la Maréchale, ſi, comme on l'eſpére, on peut ſauver mon fils, vous le condamnerez à ne jamais vous poſſéder ? Oüi Madame, repliqua Conſtance, j'ai oſé le dire à mon frere, dont peut-être j'en aurois reçû la loi ſi je ne l'avois prévenu ; j'ai oſé le dire au Roi, & je vous le dis. Croïez, Madame,

que je ſens ce que je perds, en perdant votre amitié, & celle de la Comteſſe des Barres. Je crois cependant qu'elle me rend la juſtice de penſer, que je l'aime autant que je l'eſtime ! Après ces mots, Mademoiſelle de Montmorenci ſortit, & laiſſa la Maréchale, plus affligée que ſurpriſe de ſa réſolution. Cette ambitieuſe mere voïoit, avec un regret ſenſible, ſon fils manquer l'illuſtre alliance, ou des Couci, ou des Montmorenci.

Philippe connoiſſoit les généreux ſentimens de la reconnoiſſance ; ainſi, tout ce qui portoit le nom de du Mez, lui étoit infiniment cher. Ce Prince ajouta au pardon qu'il accordoit à Alberic, les affectueux témoignages de ſon amitié ; il le plaignit, il partagea les craintes d'une mere, & d'une ſœur, pénétrées de

la douleur la plus ſenſible. Quand les mouvemens de la vanité trouvent à s'unir avec ceux de la nature, ils ſe prêtent réciproquement des forces !

Le Roi, touché des malheurs d'Alberic, lui donna la conſolation de le viſiter. Comme vous êtes bien plus malheureux que coupable, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous plaindre, & pour exiger de votre amitié, de vous conſerver pour un Roi qui vous aime. Et pour un Roi, repliqua le Maréchal, dont je voudrois pouvoir reconnoître les bontez aux dépens de ma vie ! Que j'ai de honte de l'avoir haſardée, ſans qu'il s'agît du ſervice de Votre Majeſté !

Le Roi, en ſortant de chez le Maréchal, alla chez la Reine Mere. Un moment après Raoul parut. Raoul, lui dit ce Prince,

je viens de chez le Maréchal ; après lui avoir donné cette marque de ma bonté, il seroit injuste que Roger portât encore la peine d'une faute qui leur étoit commune : dites-lui qu'il peut, comme à son ordinaire, se présenter devant moi. Que les Sujets d'un Monarque aussi bon, & aussi équitable, sont heureux, s'écria Raoul ! qu'à juste titre Votre Majesté en est adorée !

Raoul, charmé de ce que le Roi venoit de lui dire, & empressé d'en instruire sa sœur, passa dans son appartement. Je ne sçais, mon frere, dit Adelaïde à Raoul après l'avoir écouté, si je suis plus sensible au plaisir de sçavoir le Comte de Rethel, rentré dans les bonnes graces du Roi, qu'à celui de voir dans ce Prince, le plus digne Monarque que le Ciel puisse jamais donner à la terre !

Que Roger ſera touché de la clémence du Roi : mais au plaiſir que va lui cauſer cette nouvelle, ſuccedera, du moins je m'en flatte, un chagrin bien ſenſible : oüi ! mon frere, il faut que vous le déterminiez à partir pour Rethel ; c'eſt-là qu'il doit attendre l'inſtant où le devoir & la gloire lui ordonneront de joindre le Roi, lorſqu'il marchera à la tête de tous les Croiſez. La préſence de Roger à la Cour, où la liberté de me voir vient de lui être renduë par la bonté de Philippe, irriteroit mon pere ; il ne m'a point défendu, il eſt vrai, de voir Roger ; mais ſon reſſentiment renferme ſa défenſe ; c'eſt à moi à m'impoſer moi-même la loi qu'il a dédaigné de me preſcrire ; je lui dois au moins cette marque de mon reſpect ! Que demain Roger, en remerciant le

Roi, prenne congé de lui ; qu'il vienne enſuite, avec vous, me faire ſes adieux, & recevoir les miens. Je me dis en vain, que la prudence exigeroit de moi de ne le point voir avant ſon départ ; je ne puis obtenir cet effort ſur moi-même ! ce n'eſt pas ſeulement pour aller à Rethel que Roger s'éloigne, c'eſt pour aller en Paleſtine ! Hélas ! mon frere, peut-être ne le reverrai-je jamais. La douleur que je reſſens déja de cette longue, & dangereuſe abſence, redouble, quand je ſonge que vous allez courir les mêmes périls que Roger. vous m'êtes tous deux également chers ! vous êtes tous deux également l'objet de mes craintes, & de mes ſouhaits ; tous deux vous déchirez également mon cœur ! Ah ! mon cher frere, que l'inſtant qui nous ſéparera me fera répandre de lar-

mes ! que le plaiſir de vous revoir couvert de gloire, me ſera cherement vendu ! Mon cruel deſtin, ma ſœur, repartit Raoul, vous privera peut-être du doux plaiſir de revoir un frere, dont la tendreſſe pour vous, juſtifie bien celle que vous avez pour lui ! Peut-être une mort glorieuſe m'affranchira-t'elle de ce que me fait ſouffrir un amour, qui ne peut jamais être que malheureux ! Mon frere, dit Adelaïde, le voïage de la Terre-Sainte vous fera triompher de vous-même ; vous reviendrez tranquile, & couvert de Lauriers. Raoul aimoit trop Adelaïde, pour n'être pas ſenſible aux témoignages d'amitié qu'elle lui donnoit ; mais ſa paſſion, & le noir chagrin dont il étoit toujours dévoré, ne lui permettoient pas de goûter les ſages raiſonnemens d'une

ſœur, qui gémiſſoit de le voir dans une ſi cruelle ſituation. Rien en effet, ne pouvoit calmer le déſeſpoir de Raoul, quand il ſongeoit qu'un Climat étranger alloit encore l'éloigner de Madame de Fajel.

A la joie que reſſentit le Comte de Rethel, en apprenant du Sire de Couci que le Roi lui rendoit la liberté de reparoître en ſa préſence, ſuccéda l'affliction la plus vive. Quelle nouvelle pour lui ! Adelaïde ordonne qu'il parte pour Rethel ! il faut lui obéir ! Rethel va voir commencer une abſence dont la fin étoit bien éloignée, & dont la ſeule idée faiſoit trembler Roger : ſa douleur peut à peine lui laiſſer la liberté d'écouter les conſeils de Raoul ; il les rejette, il gémit, il réſiſte, il murmure contre la prudence d'Adelaïde ; mais enfin il ſe rend.

Le lendemain, le Comte de Rethel se présenta au lever du Roi. Le visage ouvert de ce Prince l'assura, que non seulement sa faute étoit pardonnée, mais encore qu'elle étoit oubliée: sa sensibilité en redoubla. Après qu'il eut remercié le Roi de ses bontez, dans les termes que peut inspirer la plus vive reconnoissance, il prit congé de lui; mais voïant que Philippe étoit étonné d'un si prompt départ, il lui dit qu'il partoit pour obéir à Mademoiselle de Couci. Le Roi loüa la sage conduite de cette illustre fille; il promit ensuite au Comte de Rethel, de ne pas oublier ses interêts pendant son absence.

Roger connoissoit trop le prix de l'amitié de Philippe, pour y être insensible; mais pénétré jusqu'au fond de l'ame de toucher

au moment qui alloit le ſéparer d'Adelaïde, il ne peſoit pas tout le mérite des faveurs de ſon Roi. L'idée d'un adieu, peut-être éternel, lui étoit inſupportable ; il fallut cependant s'y déterminer. Raoul témoin de ſes combats & de l'agitation de ſon eſprit, l'entraîna preſque malgré lui, chez Adelaïde. Roger étoit ſi abattu, ſa contenance étoit ſi incertaine, ſon affliction étoit ſi vivement peinte dans ſes yeux, que Mademoiſelle de Couci ſaiſie elle-même, lui dit d'un ton animé : Ah ! Comte, par pitié rendez-vous le maître d'une douleur que je partage avec vous ! ne cherchez point dans ce cruel & doux moment, à me prouver votre tendreſſe : faites-vous plûtôt un effort pour étouffer vos ſoupirs, & retenir vos larmes : je ſens tout ce que peut vous coûter notre

ſéparation ; mon cœur, auſſi ſenſible que le vôtre, en éprouve toute la rigueur. Votre courage, Mademoiſelle, repartit le Comte de Rethel, veut en vain ſoutenir le mien : laiſſez-moi du moins la foible conſolation de gémir à vos pieds ſans contrainte ! laiſſez une libre carriere à la plus juſte, & à la plus violente douleur qui fut jamais ! ne la forcez pas au ſilence ! laiſſez-moi enfin me plaindre du ſort affreux qui me perſécute ! Juſte Ciel ! je vais partir ! vous l'ordonnez ! pourquoi votre vertu trop ſévére précipite-t-elle mon départ ? eſt-ce pour m'accoutumer aux peines inſéparables d'une cruelle & longue abſence, que vous m'envoïez à Rethel ? ne les ſentirai-je pas aſſez vivement dans ce long voïage, qui mettra tant de terres, tant de mers entre nous ?

Ah ! Mademoiſelle, y puis-je penſer ? mon courage & ma raiſon ſe perdent dans cette cruelle idée. Reverrai-je de ces bords éloignez, vous contempler encore ? vous reverrai-je ? .. Ah ! divine Adelaïde, ce doute affreux m'accable ! .... Vous vous taiſez, Mademoiſelle ? vos bontez aigriſſent encore ma miſére. J'apperçois malgré vous, les larmes que vous voulez en vain me dérober : vous craignez qu'elles n'ajoutent encore à mon déſeſpoir ; mais il n'importe, laiſſez-moi la douceur de les voir couler : Votre ſenſibilité, loin de m'accabler, m'empêchera peut-être de ſuccomber ſous le poids de ma douleur. Comte, dit Mademoiſelle de Couci, l'aſſurance de votre tendreſſe me ſoutiendra contre les rigueurs de l'abſence ; que l'aſſurance du plus parfait

retour vous ſoutienne de même ! Votre gloire qui m'eſt chere, & la prudence, nous ſéparent : oppoſons de ſi puiſſans motifs à des regrets ſuperflus. Allez, cher Comte ; mon cœur me dit qu'à votre retour, nous ſerons heureux ! Les plaintes, les ſoupirs, les larmes, les proteſtations de ces deux illuſtres Amans, touchoient vivement Raoul. Senſible à ſa propre ſituation, & attendri de celle de ſa ſœur & de ſon ami ; il l'arracha de chez Adelaïde ; & Adelaïde toute en pleurs, s'enfuit dans le fond de ſon appartement, ſe livrer ſans contrainte à toute ſa douleur.

Abſorbé dans ſes triſtes idées, & hors de lui-même, Roger prit la route de Rethel ; il y arriva ſans ſçavoir quel chemin l'y avoit conduit. Sa triſteſſe effraïa ſon pere, qui ignoroit encore ce qui

s'étoit passé : Roger le lui apprit. Thibault plaignit Mademoiselle de Couci, il admira sa prudence, & approuva sa conduite. La tendresse de Thibault pour son fils, sa douceur, son esprit, & le charme de sa conversation, adoucirent chez Roger l'amertume d'une séparation si cruelle. Mais le motif de consolation le plus sensible pour lui, étoit l'estime dont il voioit son pere prévenu en faveur d'Adelaïde : Roger ne lui parloit que d'elle ; il lui vantoit sans cesse les rares qualitez de son ame. Thibault jugeoit de l'excès de la passion de son fils, par la chaleur avec laquelle il lui exaltoit Adelaïde ; mais il en jugeoit sans inquiétude : il commençoit à espérer qu'une heureuse union le consoleroit des peines & des chagrins, que les malheurs de Roger lui avoient

causez. Plus il avoit une haute opinion du mérite d'Adelaïde plus il plaignoit le Maréchal, il ne pouvoit réfléchir sans étonnement, au malheur de ce Favori de Philippe. En effet, quel étoit la bizarrerie du sort d'Alberic ? il se voïoit successivement rebuté de deux personnes d'une naissance illustre, & d'un distingué, à la veille de séder ; il perd l'une, pa n'avoit pû s'en faire perd l'autre, parce qu offensée d'un éclat, voit regarder comm de son indifférence

Le Maréchal en recouvrant sa santé, montra plus de regret qu'il en ressentoit, de s'être attiré juste indignation de Made moiselle de Montmorenci ; mais il voïoit avec un plaisir extrême les préparatifs qui se faisoi

pour le voïage de la Terre-Sain
Il ſe flatoit de retrouver ſa trai
quilité dans ces climats éloignez
il commençoit du moins à le dé
firer.

L'eſpérance de délivrer les Chrétiens, inſpiroit à tous les François une vive ardeur pour aller en Paleſtine. Ils voïoient avec des tranſports de joie, ap
procher l'heureux jour du départ de l'Armée. On ne parloit enfin que de cette grande & généreu
ſe entrepriſe; les
Sujets de Phil
le coup ſenſi
pé. La Re
ſa verrue,
avoit ſçû
lippe, me
vingt-deu
avoit fait la
le Trône
toute les

cauſez. Plus il avoit une haute opinion du mérite d'Adelaïde, plus il plaignoit le Maréchal; il ne pouvoit réfléchir ſans étonnement, au malheur de ce Favori de Philippe. En effet, quel étoit la bizarrerie du ſort d'Alberic? il ſe voïoit ſucceſſivement rebuté de deux perſonnes d'une naiſſance illuſtre, & d'un mérite diſtingué, à la veille de les poſſéder; il perd l'une, parce qu'il n'avoit pû s'en faire aimer; il perd l'autre, parce qu'elle étoit offenſée d'un éclat, qu'elle devoit regarder comme une preuve de ſon indifférence.

Le Maréchal en recouvrant ſa ſanté, montra plus de regret qu'il n'en reſſentoit, de s'être attiré la juſte indignation de Mademoiſelle de Montmorenci; mais il voïoit avec un plaiſir extrême les préparatifs qui ſe faiſoient

pour le voïage de la Terre-Sainte. Il ſe flatoit de retrouver ſa tranquilité dans ces climats éloignez : il commençoit du moins à le déſirer.

L'eſpérance de délivrer les Chrétiens, inſpiroit à tous les François une vive ardeur pour aller en Paleſtine. Ils voïoient avec des tranſports de joie, approcher l'heureux jour du départ de l'Armée. On ne parloit enfin que de cette grande & généreuſe entrepriſe, lorſque tous les Sujets de Philippe reſſentirent le coup ſenſible dont il fut frappé. La Reine Elizabeth, qui par ſa vertu, ſa douceur & ſa piété, avoit ſçû ſe faire aimer de Philippe, mourut n'aïant encore que vingt-deux ans. Cette Princeſſe avoit fait la triſte expérience que le Trône n'eſt pas un sûr abri contre les traverſes, les peines,

les inquiétudes, & les mortifications. Elle avoit manqué à païer cherement les avantages que ſon oncle le Comte de Flandres avoit remportez ſur les Princes de la Maiſon de Champagne, lorſqu'il s'étoit agi du gouvernement de l'Etat, après la mort de Loüis le Jeune. La Reine Mere & ſes freres n'eurent pas plûtôt ruiné le crédit du Comte, qu'ils animerent le jeune Roi contre la Reine. Ils commencerent à rendre ſuſpecte ſon amitié pour ſon oncle; ils empoiſonnerent les innocentes démarches de cette Princeſſe. (a) Elizabeth de Hainault abandonnée, & mépriſée de Philippe, ſe vit au moment fatal d'être répudiée; mais la prudence, la ſageſſe, & la

(a) Elle s'étoit retirée dans un Monaſtere à Senlis; l'Evêque fut le ſeul qui oſa ſoutenir ſon parti. Elle avoit alors quinze ans.

modération qui l'avoient aidée à ſoutenir avec un modeſte courage ſes adverſitez, lui firent emploïer les juſtes moïens qui pouvoient la faire triompher de ſes ennemis, & ramenerent en ſa faveur, l'eſprit, & le cœur de Philippe. A cette tempête ſuccéda un calme heureux; la jeune Elizabeth ſe vit chérie d'un époux qu'elle aimoit tendrement. Comme ils étoient tous deux dignes l'un de l'autre, leur union étoit parfaite. La Reine Mere ſe repentit d'avoir contribué à la diſgrace d'Elizabeth; mais elle répara cette injuſtice, par une amitié ſincere pour une Princeſſe, qui, contente d'avoir retrouvé le cœur de ſon auguſte époux, oublia qu'elle avoit eu des ennemis.

Le Roi fut ſi touché de la perte d'une Princeſſe, pour qui ſon

eſtime égaloit ſon amour, qu'il fit en vain des efforts pour ſurmonter ſon affliction : il en regardoit l'excès, comme une foibleſſe ; cependant il ne put de long-tems, ni la cacher, ni la vaincre. Mais malgré le chagrin que ce Prince portoit au fond du cœur, ſon zele pour aller à la Terre-Sainte ne ſe rallentit pas. On le vit avec autant de prudence que d'application, prévenir, par de ſages arrangemens, les troubles que ſon abſence pourroit cauſer dans le Roïaume. Pour en aſſurer la tranquilité, il nomma la Reine Mere, & l'Archevêque de Reims, frere de cette Princeſſe, pour gouverner l'Etat ; il leur laiſſa de même la tutelle du jeune Prince ſon fils. Mais par une prévoïance digne de la ſageſſe de Philippe, il laiſſa par écrit un Ordre authentique,

que, & ſigné des Grands Officiers de la Couronne, par lequel il limitoit l'autorité qu'il étoit forcé de confier.

Les approches du départ de Philippe & de tous les Croiſez, jettoient Raoul dans une ſituation qu'il ne pouvoit démêler lui-même. La fuite de Madame de Fajel lui rendoit le ſéjour de la Cour inſupportable : il la cherchoit par tout, & par tout elle lui manquoit. Tous les endroits où il l'avoit, ou vûë, ou entretenuë, lui rappelloient les plus triſtes ſouvenirs ; il aſpiroit aujour de ſon départ. Je ne ſerai pas plus éloigné de Madame de Fajel, diſoit-il à Mademoiſelle de Couci, lorſque je ſerai ſur les bords du Jourdain, que je le ſuis ſur les bords de la Seine : je perdrai, il eſt vrai, en m'éloignant, la triſte conſolation de trouver quelques perſonnes

qui m'auroient appris de ſes nouvelles : mais quel fruit pourrois-je retirer de leurs entretiens ? Ne connoiſſons-nous pas vous & moi, ma ſœur, l'attention délicate & ſcrupuleuſe de cette illuſtre infortunée ? Si mon nom lui échappe quelquefois dans ſa ſolitude, c'eſt toujours ſans témoin. Hélas ! ſans que j'en ſois inſtruit de nouveau, je dois être perſuadé qu'elle a toujours cet air de langueur que je lui voïois, même au milieu des plaiſirs de la Cour ! Douce langueur qui m'aſſuroit malgré elle, de toute ſa tendreſſe ! Non ! je ne puis douter qu'elle ne ſoit toujours la même ! Gabrielle de Vergi n'oubliera jamais Raoul de Couci ! Oüi ! je ſerai toujours l'ennemi de ſon repos ! elle ne m'a que trop prouvé, en fuïant, l'excès de ſa paſſion ! elle égale preſque

la mienne ! nos tourmens ſont communs ! nous joüiſſons également de la douceur de le penſer ! triſte conſolation ! mais néceſſaire pour ne pas ſuccomber ſous le poids de notre infortune ! Ah ! ma ſœur, je préſume trop de moi ! la raiſon & la vertu de Madame de Fajel ont peut-être obtenu d'elle le ſacrifice de ſa foibleſſe ! l'idée de Raoul eſt peut-être bannie de ſon ſouvenir ! Non ! ma ſœur, je ne puis me réſoudre à partir ſans avoir vû Madame de Fajel ! je veux tout entreprendre, & tout hazarder.... Il faut.... A quelle foibleſſe vous laiſſez-vous aller, mon frere, dit alors Adelaïde ? Eſt-il poſſible que votre raiſon, aidée du tems, ne puiſſe vous rendre à vous-même ? qu'eſpérez-vous, en nourriſſant une flamme, que tout vous condamne à étouffer dans votre ſein ? Pourquoi,

mon cher frere, empoiſonner une vie que le deſtin ſemble avoir lui-même marquée au nombre de celles qu'il veut que la vertu, la gloire, & mille ſuccès heureux rendent immortelles? Mademoiſelle de Couci combattit enſuite avec tant de force, le deſſein où étoit Raoul d'aller en Bourgogne y chercher l'occaſion de parler à Madame de Fajel, elle lui fit ſi bien ſentir le péril qu'il feroit courir à cette infortunée, s'il étoit découvert, que Raoul, en gémiſſant de ſon ſort, ſe rendit enfin.

Au moment même qu'Adelaïde s'étudioit à rappeller le courage de ſon frere, elle avoit beſoin de tout le ſien pour ſoutenir le poids de ſes peines. Ce qu'il lui en avoit coûté pour condamner le Comte de Rethel à une eſpéce d'exil auprès de ſon pere, juſques au mo-

ment où il devoit partir pour la Paleſtine, la faiſoit frémir d'effroi : ſon cœur étoit percé de tous les traits les plus ſenſibles, quand elle ſongeoit que ſon frere & Roger alloient bien-tôt paſſer les mers ! Mais quel coup terrible pour elle, lorſque le Roi marqua le jour de ſon départ ! toute la fermeté d'Adelaïde ceda aux tendres mouvemens de ſon cœur ; ſon état intérieur lui faiſoit une vive peinture de celui de Roger ; la douce certitude qu'il reſſentoit les mêmes peines, en ajoûtant encore à ſa douleur, la lui rendoit chere ! Eh ! comment auroit-elle douté que Roger ne fût comme elle, en proïe aux plus vives allarmes ? toutes ſes Lettres à Raoul, l'inſtruiſoient de ſa tendreſſe, & de ſon déſeſpoir.

L'amitié apparente de Ri-

chard, & de Philippe, le nombre immenſe de troupes qui alloient marcher ſous leurs Etendarts, leur zele, les ſages meſures qu'ils avoient priſes pour arriver en Paleſtine, tout ſembloit aſſurer un heureux ſuccès, & animoit d'une ardeur extrême tous les Croiſez. Le chagrin de s'arracher du ſein de la patrie, cédoit à l'eſpérance de ſecourir les Chrétiens, gémiſſans ſous le dur joug des Infidéles. La Religion & la gloire ne permettoient ni à la nature, ni à l'amour de parler. Le jour enfin arriva où Philippe, après avoir été à Saint Denis recevoir des mains de l'Archevêque de Reims le Bourdon, & la Malette, ſortit de Paris.*

Le départ du Roi jetta la Cour, & la Ville dans une conſternation générale. Les perſonnes qui

* Le 25. Juin 1190.

par leur âge, ou par leur ſexe ne pouvoient partager ni les périls, ni la gloire, en embraſſant celles qui leur étoient cheres, croïoient leur dire un éternel adieu. Les meres, les femmes, les filles pleuroient; cependant pas une d'elles n'eût voulu retenir celui qui lui coûtoit des larmes. Dans cet inſtant toute la fermeté d'Enguerrand ſembla l'abandonner; il céda à la tendreſſe de pere; les adieux d'un fils ſi cheri lui firent reſſentir ces mouvemens de la nature, qu'une raiſon impérieuſe veut en vain commander. Mais que devint Adelaïde en recevant les tendres embraſſemens de ſon frere! l'idée de Roger ſe préſenta dans cet inſtant à ſon eſprit agité, & irrita encore la douleur mortelle dont elle étoit ſaiſie: tout ce qu'elle avoit de cher partoit, & partoit

pour aller dans un climat étranger ! que d'obſtacles pour y arriver ! que de périls à affronter pour y trouver la gloire qu'ils y alloient chercher ! comment oſer eſpérer un heureux retour ! la Nature & l'Amour également effraïez, montroient à Mademoiſelle de Couci tous ces dangers, & la réduiſoient aux abois. Thibault, en eſſaïant d'adoucir chez ſon fils la violente douleur qu'il reſſentoit d'un éloignement ſi terrible & ſi long, craignoit de tenir pour la derniere fois dans ſes bras, ce fils, ſon unique eſpérance, & le ſeul objet de ſa tendreſſe ! Roger accablé d'ennuis, & hors de lui-même quitta ſon pere pour aller joindre le Roi.

Philippe, & Richard ſe rendirent tous deux à Vezelai : leurs embraſſemens parurent

ſincéres. Leurs interêts furent diſcutez avec un air de cordialité, & ſemblerent alors céder à l'interêt général: enfin leurs entretiens pleins d'une droiture, & d'une confiance apparente, faiſoient eſpérer entre eux, une union fraternelle. Ils ſe ſéparerent pour aller s'embarquer, Richard à Marſeille, & Philippe, à Gennes. Les détails que fait l'Hiſtoire des ſujets de mécontentement des deux Rois, lorſqu'ils eurent débarqué en Sicile, & de leurs broüilleries, par les artificieuſes menées de Tancrede, diſpenſent que l'on rapporte ici ces circonſtances: il ſuffira de dire que Richard, ſéduit par Tancrede, crut que Philippe avoit voulu le trahir, & que Philippe fut réellement offenſé des reproches de Richard; ils étoient tous deux

d'un caractere très-ardent : mais le ſage Philippe ſçavoit ſe commander, dès qu'une raiſon politique le lui ordonnoit ; Richard, audacieux & moins habile, ſe laiſſoit aller à tous ſes mouvemens ; il ſçut cependant les maîtriſer dans cette occaſion. L'un, & l'autre diſſimulérent, par reſpect pour leur entrepriſe, & par le beſoin qu'ils avoient réciproquement de leurs forces pour y réüſſir.

Après avoir ſéjourné plus de ſix mois à Meſſine, où la meſintelligence des deux Rois, qui s'appercevoit malgré leurs efforts, touchoit d'autant plus tous les Croiſez, qu'ils la regardoient comme capable de ruiner les affaires d'Orient, Philippe partit. Il débarqua proche * d'Acre. Après qu'il eut

* C'eſt l'ancienne Ptolemaïde.

examiné la ſituation de cette Ville maritime, il ſentit l'importance de s'en rendre maître, pour aſſûrer les ſecours qu'il pouvoit attendre de l'Occident, ou pour favoriſer ſa retraite, ſi le ſort des armes le forçoit d'abandonner ſon glorieux deſſein. Il réſolut donc d'en faire le ſiége. Il prit ſes quartiers autour de la ville; il y dreſſa ſes batteries. Enfin les Soldats pleins de zéle, avançoient les travaux avec une viteſſe extrême, animez par l'exemple de leur Roi, & de toute cette valeureuſe Nobleſſe Françoiſe. Ils attaquoient la Place avec un courage qui menaçoit les Sarraſins d'une prochaine captivité. Le Maréchal du Mez cherchoit à ſe ſignaler dans toutes les occaſions; la préſence d'un Rival, qu'Adelaïde avoit trouvé digne de

lui être préféré, & les actions de valeur de ce Rival heureux, lui donnoient une émulation qui lui faiſoit tout entreprendre, & tout hazarder. Alberic étoit par tout; il attaquoit ou défendoit un poſte, avec une intrepidité qui le faiſoit revenir toujours vainqueur: les Soldats marchoient ſous ſes ordres avec autant de confiance, que de hardieſſe; auſſi ſe couvroit-il tous les jours d'une immortelle gloire! il ſembloit que le ſort de la Guerre voulût le conſoler par mille ſuccès heureux, des revers que l'Amour lui avoit fait eſſuïer; mais le cruel deſtin trancha ſes jours dans les bras même de la Victoire. Le Maréchal venoit, dans une ſortie des ennemis, de les repouſſer avec une valeur ſans égale, lorſqu'il apperçut un Sarraſin

renverſé par terre, dont les armes magnifiques annonçoient un Guerrier conſidérable; il s'avança vers cet ennemi pour éxaminer lui-même ſi un reſte de vie permettoit qu'on pût encore lui donner du ſecours. Dans l'inſtant qu'il courbe le corps ſur celui du Sarraſin, le Sarraſin mourant, mais à qui la fureur, & un déſir de vangeance prêtent des forces, porte avec une promptitude extrême au Maréchal, un coup dans la gorge, qui lui coupa l'artére. Je meurs ſatisfait, dit le fier Sarraſin! J'entraîne avec moi dans le tombeau un ennemi digne de m'y ſuivre: en achevant ces mots, le ſuperbe Sarraſin laiſſa retomber ſa tête, ferma les yeux, & expira.

Le paſſage de la vie à la mort fut trop court, pour laiſ-

ſer le tems au Maréchal de ſentir toute la rigueur du deſtin, qui à la fleur de ſon âge, le privoit pour jamais de toutes les grandeurs que lui promettoient, & la faveur de ſon Roi, & ſon mérite perſonnel. Allez apprendre au Roi, dit-il d'une voix mourante à un Officier, qu'au moins la défaite de ſes ennemis juſtifie les bontez dont il m'a honoré; aſſurez-le que jamais Sujet ne lui fut ſi tendrement attaché. La ſenſibilité que le Roi témoigna en apprenant le triſte ſort du Maréchal, faiſoit l'éloge de ce Favori. Il étoit en effet digne de l'amitié de Philippe, il ne la devoit point à la baſſe flatterie; ſon caractére étoit droit; il avoit l'ame noble, ſincere, courageuſe; les leçons, & plus encore les exemples d'un pere

doux & vertueux, l'avoient accoutumé à remplir ſans effort tous ſes devoirs ; il en connoiſſoit bien l'étenduë, & il n'avoit jamais ſçu ce que c'étoit que d'y manquer. Le caprice ſeul de l'amour lui fit éprouver des mortifications, & des chagrins, pour leſquels il ne ſembloit pas fait. Il étoit aimable de toute ſa perſonne, ſa phiſionomie étoit ſpirituelle, & ſa converſation ne la démentoit point ; les bontez de ſon Roi ne lui donnoient ni l'air compoſé, ni le ton impérieux. La place de Favori qu'il laiſſoit à diſputer aux Courtiſans, & l'eſpérance que chacun d'eux concevoit de le devenir, ne purent les empêcher de regretter ſincerement un homme qu'ils eſtimoient, & qu'ils avoient trouvé digne de

ſa faveur. Le Grand Sénéchal n'avoit pas beſoin d'être uni par le ſang au Maréchal, pour ſentir vivement ſa perte; ſa tendre amitié ſuffiſoit pour faire couler des larmes de ces mêmes yeux, qui ſans effroi voïoient le meurtre, & le carnage que ſon bras vainqueur portoit par tout où ſa fureur guerriere le guidoit. La mort du Maréchal lui fit faire la triſte expérience de ce qu'il en coûte, quand on perd un ami ſincére, & véritable.

La Ville d'Acre étoit aſſiégée depuis deux mois, les travaux en étoient avancez, déja Philippe parloit d'un aſſaut général, lorſque Richard arriva. Sa préſence changea tout de face. La déſunion des deux Rois, jetta le trouble parmi leurs Soldats, & abattit leur

leur courage ; les travaux détruits par les assiégez, ne se réparoient plus avec la même ardeur : le Soldat François, & le Soldat Anglois se regardoient avec envie ; ils se reprochoient avec aigreur, les sujets de plaintes que leurs Rois croïoient avoir l'un contre l'autre. A ces reproches succéda la haine ; & la haine faisoit répandre un sang, qui auroit dû coûter cher aux Sarrasins. Les assiégez instruits de la mésintelligence des deux Rois, & de l'espéce de guerre que se faisoient leurs Soldats, sentirent combien ils pouvoient en tirer d'avantage. Ils faisoient de fréquentes sorties, qui laissoient après elles de sanglantes traces. Leur courage augmentoit avec leur espérance. Ils se si-

gnaloient chaque jour par des actions qui ſembloient tenir du prodige. Ces heureux ſuccès, en irritant les deux Rois & tous les Croiſez, furent de puiſſans motifs de réconciliation entre Philippe & Richard; ils ſe rapprocherent, & tous les Soldats ſe réünirent. Alors l'émulation prit la place d'une honteuſe tiédeur; on voïoit les Chefs & les Soldats s'exciter réciproquement: les travaux ſembloient être faits comme par miracles; à peine étoient-ils commencez, qu'ils étoient finis; & l'intrépide valeur de ceux qui les défendoient, en les conſervant, les augmentoit toujours; chacun ſe diſputoit la gloire de courir où regnoit l'horreur, le carnage & la mort: on vouloit expoſer ſa vie ſans être com-

mandé. Le Grand Sénéchal, le Sire de Couci, & le Comte de Rethel étoient par tout : ce qui devoit les épuiſer, ſembloit leur donner de nouvelles forces ! rien ne leur paroiſſoit impoſſible ; ils ſurmontoient tout ! on les voïoit affronter avec fierté, les plus grands périls, & revenir victorieux, avec modeſtie. Ces ſuccès firent trembler d'effroi les aſſiégez ; leur courage, abattu par la crainte d'être bien-tôt au pouvoir de l'ennemi, leur annonçoit une captivité prochaine, & inévitable.

Les deux Rois, tous deux grands Capitaines, jugerent qu'ils devoient profiter de l'ardeur de leurs troupes, & de la conſternation des Sarraſins ; ils délibérerent avec les Chefs de leurs Armées, s'il n'étoit pas

à propos de donner l'Aſſaut général : le ſentiment pour l'aſſaut, fut unanime ; & les acclamations univerſelles des Soldats, furent un préſage heureux de la victoire.

Le vaillant Philippe, & l'intrépide Richard eſcaladérent les premiers les murailles de la ville d'Acre : auſſi-tôt elles furent couvertes de ce que la France, & l'Angleterre, avoient de plus brave, & de plus conſiderable. Le Comte de Rethel, le Grand Sénéchal, & le Sire de Couci, ardens à courir après la gloire, & plus ardens encore à veiller à la conſervation de leur Roi, en ſecondant ſes actions, le couvroient malgré lui de leurs boucliers ; ils ne voïoient le péril que pour en garantir ce Prince ſi chéri ; tous les Soldats

remplis du même zéle, en combattant auroient tous voulu entourer ſon auguſte perſonne. Philippe averti que Rotrou Comte du Perche venoit de perdre la vie, envoïa auſſi-tôt le Grand Sénéchal le remplacer. Les actions que fit ce fameux Guerrier, mirent le comble à ſa gloire. Il planta de ſa propre main l'Etendart de France ſur la muraille. Les morts & les mourans renverſez du haut des murs, faiſoient place à ceux qui, ſans être effraïez d'un ſi terrible ſpectacle, couroient affronter les mêmes périls : chacun ſe croïoit immortel, ou comptoit ſa vie pour rien. Dans ce déſordre affreux où regnoit l'horreur & la mort, ſans faire pâlir ni les Chefs ni les Soldats, Philippe, d'une intrépidité à toute épreuve, & dont l'ardeur

l'avoit trop emporté, ſe trouva preſſé par les Sarraſins. Raoul, & Roger, à ſes côtez, frémirent du danger où s'étoit jetté ce Prince; ils firent pour le dégager, des efforts dignes des plus grands Héros; mais malgré leur courage, & leur activité à parer les coups que les Sarraſins s'attachoient à porter à Philippe, il eût été percé d'un javelot, ſi Raoul, à qui ſon bouclier ne put ſervir, ne ſe fût jetté avec une agilité extrême entre le Roi, & le Sarraſin. Coup fatal! que Raoul ne put parer à ſon Roi, qu'en le recevant lui-même dans la poitrine! Il ne falloit pas moins que ce funeſte accident pour faire pâlir Philippe.

Raoul venoit à peine d'être bleſſé, quand les aſſiégez preſſez de tous côtez, demanderent

à capituler. Roger pénétré de la plus ſenſible douleur, ne s'occupe plus qu'à donner du ſecours à ſon ami; mais la grandeur de ſa bleſſure ne lui laiſſe preſque pas d'eſpérance pour cet autre lui-même. A ſa douleur, ſe joint celle de Mademoiſelle de Couci; il croit la voir, il croit l'entendre gémir de la perte d'un frere ſi tendrement aimé! L'idée qu'il ſe fait de l'état où la jettera cette funeſte nouvelle, le fait frémir: l'excès de ſon affliction l'abat d'abord; mais bien-tôt l'ardeur de ſecourir ce Héros mourant, le ranime; il ne peut cependant dévorer ſes larmes! elles ſe mêlent malgré lui, avec un ſang qui lui eſt ſi cher! Philippe preſque auſſi touché que Roger, ſe fait un devoir de ſecourir lui-même Raoul; il ordonne à des Soldats de le porter dans ſa Ten-

te. Allez, dit-il à Roger, allez, accompagner un ami ſi digne de vos regrets & des miens ! puiſſe le Ciel le rendre à nos pleurs, & à nos vœux !

Philippe & Richard, après la Capitulation, entrerent dans Acre. Les corps ſanglans des Chrétiens, & des Infidéles, étendus pêle-mêle le long des murailles, furent pour eux un ſpectacle bien touchant ! Le ſang qu'ils avoient fait, & vû couler ſans pitié dans la chaleur du combat, leur inſpiroit une ſecrette horreur ! La Ville ſe rendit aux conditions que l'on voulut exiger des vaincus ; ils s'engagerent à les faire tenir à Saladin, & reſterent en ôtage entre les mains des deux Rois, qui les partagerent. Mais il en coûta la vie à ceux qui ſubirent le joug Anglois ; ils furent ſacrifiez au reſſentiment

reſſentiment de Richard, pour ſe vanger de Saladin, qui mépriſa de tenir les paroles que l'on avoit données en ſon nom. Richard fit paſſer au fil de l'épée ſept mille Sarrazins.

A peine Philippe eut-il donné ſes ordres, que pénétré, & inquiet de l'état où étoit Raoul, il voulut aller lui-même s'en inſtruire. Hélas! les Chirurgiens avoient déja prononcé le fatal arrêt qui le condamnoit à mourir; & Raoul les avoit enhardis, par un commandement exprès, à lui avoüer le péril où il étoit. La douleur & les larmes de Roger, annoncerent au Roi le malheur qu'il craignoit; mais la tranquilité de Raoul l'en fit preſque douter. Ah! mon cher Raoul, lui dit-il, que votre amitié pour moi vous coûte cher! ſerois-je aſſez malheureux pour

que vous païaſſiez de vos jours la gloire d'avoir ſauvé ceux de votre Roi ! L'honneur de les avoir défendus, repartit Raoul ; rendra ma mort trop glorieuſe, pour regretter une vie encore plus dévoüée à Votre Majeſté par mon attachement, que par les devoirs preſcrits à tout Sujet fidéle ! Raoul s'appercevant combien le Roi étoit touché, ajouta : Je le vois, SIRE, vous plaignez mon ſort ! il vous attendrit : tant de bontez en adouciſſent bien la rigueur ! Philippe ne pouvant ſoutenir, ni la vûë, ni les touchantes paroles de Raoul, & pénétré de la plus ſenſible douleur, ſortit ſans avoir la force de parler. S'il regrettoit dans cet illuſtre Sujet, un grand Capitaine, il le plaignoit encore davantage à titre d'un ami généreux, à qui le zele le plus ardent pour ſon Roi, coûtoit la vie.

Depuis l'inſtant fatal où Raoul avoit été bleſſé, juſques à celui où Philippe étoit venu le viſiter, Roger, ſans eſpoir pour des jours qui lui étoient ſi chers, n'avoit pû proférer une ſeule parole. A voir ſa contenance, & ſa triſteſſe mortelle, on eût dit que ſon dernier ſoupir étoit inſéparable de celui de Raoul : il n'oſoit regarder cet ami mourant, dont la tranquilité ſembloit lui reprocher trop de foibleſſe. Soïez, s'il eſt poſſible, mon cher Roger, lui dit-il, moins affligé de ma perte ; hélas ! il ne falloit pas moins que la mort, pour briſer les liens de notre amitié ! Que je plains ma Sœur ! que je lui coûterai de larmes ! vous ſeul pourrez les eſſuïer ! adouciſſez ſa douleur ! vous ne me perdez pas tout entier ni l'un, ni l'autre ! je revivrai dans votre union ; j'ai la con-

ſolation de penſer qu'au moins ma mort l'aſſurera ! Dans ces derniers momens, je ne ſuis occupé que de votre commun bonheur, & du déſir de prouver en mourant à Madame de Fajel, que ma paſſion pour elle étoit auſſi délicate que reſpectueuſe ; mais, mon cher Roger, pendant le peu de tems qui me reſte à vivre, armez-vous de fermeté ; épargnez ma ſenſibilité ; je ne puis ſoutenir votre affliction, elle m'attendrit trop ! par pitié renfermez-là ! les inſtans ſont chers ! je veux en profiter pour vous, pour ma Sœur, & pour moi-même. A quelles épreuves ces paroles ne mettoient-elles pas Roger ! au moment mêmes qu'elles lui perçoient le cœur de mille traits, ſon amitié pour Raoul lui commandoit de paroître tranquile : Comment étouffer des

soupirs que les plus justes regrets font pousser à une ame pénétrée & saisie ! Comment dévorer des larmes que la plus sensible douleur fait couler ! Comment enfin, soutenir les regards mourans d'un autre soi-même ! Roger rappellant son courage, & soutenu par la crainte de trop affliger Raoul, obtint de lui l'effort de se contraindre. Je vais mourir, dit Raoul, après avoir été plus d'une heure sans parler ! mais pour descendre au tombeau avec moins de regret, j'ai des mesures à prendre, des ordres à donner, & une grace à demander au Roi. Je me sens encore assez de force pour remplir ce que l'amitié exige de moi. Raoul prend la plume, & d'une main tremblante, il écrit à Enguerrand. Son cœur s'attendrit, il ne peut dire un éternel adieu à ce pere si respectable, &

ſi chéri, ſans laiſſer couler des pleurs ! Il frémit du coup mortel dont Enguerrand, & une tendre mere ſeront frappez : mais plus il ſe peint l'excès de la douleur de l'un & de l'autre, plus il ſe promet qu'Enguerrand reſpectera ſes dernieres volontez : cet eſpoir, qui le flatte pour ſa Sœur & pour Roger, ne peut cependant calmer ſes inquiétudes. L'amour, la nature, l'amitié, l'horreur d'une mort prochaine, l'image du déſeſpoir où tomberont les perſonnes à qui il eſt cher ; tout l'émeut, le trouble, & agite ſon ame de mille mouvemens confus ! Il ſuccombe enfin ; la nature affoiblie & fatiguée, le force malgré lui à prendre du repos. Après quelques heures d'aſſoupiſſement, il ouvre les yeux ; il voit Roger ; il jette ſur lui un regard mourant, & lui

dit : Votre douleur, que je lis à travers une feinte tranquilité, ne me dit que trop que votre amitié égale la mienne, & augmente encore le désir que j'ai qu'elle ne vous soit pas infructueuse. Allez, mon cher Roger, allez supplier le Roi de m'accorder la consolation de le voir ; cette Lettre que je veux lui remettre, en passant de ses mains dans celles de mon pere, aura l'effet que j'en attends.

L'inquiétude du Roi sur l'état de Raoul, ne lui permettoit pas de rester long-tems sans en apprendre des nouvelles ; celles qu'à tout moment on venoit lui dire, l'affligeoient toujours davantage. Ce Prince fut troublé en voïant paroître Roger avec la contenance d'un homme accablé de tristesse ; il lui demanda avec vivacité, en quel état étoit

Raoul : Roger pouvant à peine parler, satisfit à l'empressement du Roi, & s'acquitta ensuite de sa commission. Le Roi alla sur le champ chez Raoul, qui lui dit : C'est pour moi, SIRE, une douceur bien sensible, de penser que le coup glorieux qui me prive du jour, causera quelques regrets à Votre Majesté : enhardi par cette consolante idée, j'ose lui demander une grace. Elle sçait quelle est mon amitié pour Roger ; un frere ne pourroit m'être plus cher : il est digne des bontez dont Votre Majesté l'a toujours honoré ; & ma Sœur mérite la protection qu'elle lui a accordée : le bonheur de l'un & de l'autre, fait mes derniers souhaits : l'espoir de l'assûrer, m'a prêté des forces : J'ai pû écrire à mon Pere ; je le conjure de recevoir ma Sœur,

& Roger dans ſes bras, pour le conſoler de ma perte. C'eſt à Votre Majeſté à obtenir de lui ce que j'exige, en mourant, de ſa rendreſſe pour moi ; permettez, SIRE, que je vous remette ma Lettre : en la recevant de votre main, que ne pourra-t'elle point ſur un pere, accablé du coup que la nouvelle de ma mort lui portera ! Le Roi prit la Lettre que Raoul lui préſentoit. Soïez perſuadé, mon cher Raoul, lui dit tendrement ce Prince, que vos dernieres volontez ſeront éxecutées ; je vous le promets. Adelaïde, & Roger me conſoleront de la perte d'un Sujet qui me fut toujours auſſi cher, qu'il m'étoit attaché. Le Roi alors s'inclinant ſur Raoul, le ſerra dans ſes bras, & en l'embraſſant, il ajouta : Parlez, mon cher Raoul, vous pouvez tout

attendre d'un Roi qui racheteroit vos jours de ſon ſang! Ah! SIRE, repartit Raoul, je me reproche dans ce moment, la ſenſible épreuve où je mets le bon cœur de Votre Majeſté; fuïez, SIRE, ce ſpectacle eſt trop touchant pour un Roi qui ſçait plaindre un Sujet, & pour un Sujet qui ne déſireroit d'échapper à la mort, que pour ſacrifier ſa vie pour un Roi ſi digne de l'être. Philippe accablé de douleur, ſans répondre à Raoul, le regarda tendrement, lui ſerra la main, tint un moment ſa tête baiſſée, ſoupira, & ſortit avec une précipitation qui faiſoit connoître quel étoit le déſordre de ſon ame.

Roger qui avoit accompagné le Roi juſques dans la ville d'Acre, revient avec une vîteſſe extrême auprès de Raoul;

mais loin de le trouver tranquile, il croit remarquer en lui de l'agitation & du trouble : il n'oſe pendant quelques momens, lui en demander la cauſe ; ils gardent tous deux un profond ſilence. Raoul ſoupire, il lui échappe des larmes ! Roger inquiet, & conſterné le conjure de ſe calmer, & de prendre du repos. Raoul dans ce moment, livré tout entier à ſa paſſion & à ſes regrets, lui dit : Roger, mon cher Roger, je ſens le prix de vos allarmes ! elles me touchent, mais elles me gênent ; laiſſez un libre cours aux innocens mouvemens de mon cœur ; ils ne coûteront rien à mes malheureux jours ; ils ſont condamnez ; je touche à leur terme ; ç'en eſt fait ; bien-tôt je n'éxiſterai plus que dans le cœur de Madame de Fajel. Ah ! mon cher

Roger, ma paſſion pour elle, qui me rendoit la vie inſupportable, m'en fait enviſager la fin, avec horreur! quoi! je vais être privé pour jamais du plaiſir, & du tourment de l'adorer! helas! ma mort la jettera dans un état dont je ſuis effraïé; je connois la ſenſibilité de ſon cœur; le tems ne l'a point changée; ſon caractere & les efforts inutiles qu'elle a fait avant de venir à la Cour de Philippe, juſques à ſa fuite, tout m'aſſûre en ſecret que je regne toujours dans ſon cœur! comment ſupportera-t'elle la nouvelle de ma mort! quelle ſera ſa douleur! pourra-t'elle la renfermer! malheureuſe & tendre Gabrielle!.... Malheureux & paſſionné Raoul!..... La mort va donc nous ſéparer!.... Mais malgré la mort, ton cœur, miſérable Raoul, ſera gardé, &

conſervé par l'infortunée Gabrielle ! .... Raoul foible & agité ſe tut : il garda long-tems le ſilence enſeveli dans ſes idées ; puis il reprit : Quel funeſte gage ! .... Je frémis d'y penſer ! .... De quel œil le verra-t'elle ! .... Hélas ! elle en mourra peut-être d'effroi, & de douleur ! .... Quel coup, ma mort va-t'elle lui porter ! .... Du moins adouciſſons-lui cette terrible nouvelle ! qu'elle ſçache mes regrets, & les appréhenſions dont je ſuis agité pour elle ! je veux écrire à cette infortunée ! je veux l'aſſûrer que je meurs en l'adorant. Non ! je ne puis refuſer à mon cœur ce qu'il éxige de moi ! éloignez-vous mon cher Roger, pour un moment, je vous en ſupplie ; faites venir Monlac ! il faut que je lui parle ſans témoin. Vous ſçavez la con-

ſiance que j'ai en ce Gentilhomme, & l'attachement qu'il a toujours eu pour moi. J'eſpere tout de ſon zéle. Roger jugeant par lui-même, de la douceur que Raoul trouveroit à écrire à Madame de Fajel, & voïant le déſir ardent qu'il en avoit, ne combattit que foiblement ſa réſolution, il fit entrer Monlac, & le laiſſa ſeul avec ſon maître.

Je ſçai les regrets que vous cauſera ma mort, lui dit Raoul, je connois votre attachement pour moi. Survivra-t'il à ma mort, cet attachement ? puis-je me promettre que vous executerez, l'inſtant après que j'aurai rendu les derniers ſoupirs, l'ordre que je vais vous donner, & qui pourra vous faire frémir ? Ah ! Seigneur, repartit Monlac, ne me faites pas la ſenſible injure de douter de mon zéle, &

de mon obéïſſance ! commandez. Je devrois être content, reprit Raoul, de l'aſſûrance avec laquelle vous me répondez. Cependant j'éxige de vous un ſerment qui m'aſſûre que rien ne pourra vous effraïer dans l'execution de mes dernieres volontez. Monlac fondant en larmes, jura au Sire de Couci d'executer à la lettre ſes ordres ; aux dépens même de ſa vie ! Raoul lui expliqua alors ce qu'il vouloit qu'il fît ; mais voïant pâlir Monlac, il lui dit, d'un ton pénétré d'affliction : Vous pâliſſez !... Ah ! Monlac, trahiriez-vous mon eſpérance ? Manqueriez-vous de courage pour executer les dernieres volontez d'un Maître, qui ne peut expirer avec quelque conſolation, qu'autant qu'il ſera perſuadé que vous ne lui refuſerez pas la derniere

marque d'attachement que vous pouvez lui donner? Ne m'abuſez point!.... Que dois-je attendre de vous? Tout ce que vous exigez, Seigneur, repliqua Monlac, avec une fermeté qui raſſura Raoul. Soïez certain que rien ne pourra, ni m'intimider, ni m'arrêter. C'en eſt aſſez, dit Raoul, je n'ai plus de doute. Monlac, continua-t'il, le Comte de Rethel & ma Sœur, dès ce moment, ſont chargez de vous marquer ma reconnoiſſance pour tous les ſervices que vous m'avez rendus, & ſur tout, pour celui que vous me rendrez quand je ne ſerai plus! Vous me retrouverez en eux, & vous leur ſerez d'autant plus cher, qu'ils ſe ſouviendront toujours que vous me l'étiez infiniment. Alors Raoul aïant donné à Monlac toutes ſes inſtructions, écrivit à Madame

dame de Fajel. En finiſſant d'écrire, une pâleur mortelle ſe répand ſur ſon viſage ; il fait ſigne à Monlac, ne pouvant parler, de prendre la Lettre qu'il devoit rendre. Monlac effraïé, appelle du ſecours ; Roger entre. Quel ſpectacle pour lui ! chaque inſtant, qui approche Raoul de ſa fin, ajoute à ſa douleur !

Le Sire de Couci revint de cette foibleſſe. La ſatisfaction qu'il reſſentoit d'avoir executé tout ce que l'amitié & l'amour avoient exigé de lui, en prolongeant ſa vie, lui donna de la tranquilité juſqu'à l'inſtant qu'il expira dans les bras du Comte de Rethel. La conformité du caractere de ces deux illuſtres amis ; leur confiance réciproque ; l'amour malheureux de l'un ; la paſſion de l'autre, toujours traverſée, les avoient unis ſi inti-

mement, que Roger crut ne pouvoir survivre à la perte de Raoul : sa douleur étoit inexprimable, sur tout quand il se rappelloit avec quelle ardeur cet ami s'étoit comme arraché des bras de la mort, pour s'occuper de ce qui pouvoit opérer son bonheur ! Tout irritoit enfin une affliction que sa raison ne put de long-tems modérer.

Quoique Philippe fût sans espérance pour les jours de l'illustre Guerrier qu'il perdoit dans Raoul, ce Prince fut aussi frappé d'apprendre sa mort, que s'il s'étoit flatté de sa guérison. Il ordonna une Pompe funébre militaire. Les Soldats, dans un morne silence, ainsi que les Généraux, accompagnerent le corps du Sire de Couci sur la Brêche, où, en triomphant des ennemis de la Religion, & en sauvant la

vie à ſon Roi, il avoit été bleſſé mortellement. Philippe marqua ſa ſépulture à cet endroit. Quel tombeau plus glorieux ! Ce Prince fit graver ſur une eſpéce de Piramide, une Inſcription où on liſoit l'illuſtre naiſſance, l'âge, & les actions éclatantes de ce Héros.

La réduction de la ville d'Acre, mettoit les deux Rois en état d'achever, avec un ſuccès glorieux, leur entrepriſe, lorſque Philippe fut attaqué d'une maladie, dont le genre & l'opiniâtreté firent naître des ſoupçons à toute l'Armée Françoiſe. Richard eut la mortification d'être l'objet de ces ſoupçons : ſa véhémence naturelle céda à la douleur accablante qu'il en reſſentit. La crainte de perdre Philippe avoit trop vivement ſaiſi le cœur de tous ceux qui entou-

roient ce Prince, pour la lui pouvoir cacher : On le preſſoit tous les jours de quitter un climat contraire au rétabliſſement de ſa ſanté ; il ſe laiſſa enfin perſuader. Ses meſures priſes avec Richard, à qui il laiſſa une partie de ſes Soldats, avec ſix cens Cavaliers ſous le commandement du Duc de Bourgogne, il ſe mit en mer. Sa navigation fut heureuſe : il débarqua au Port d'Oſtie. Il traverſa enſuite l'Italie, & arriva en France au mois de Décembre.* Lorſqu'il fut à Lyon, quoique ſa ſanté fût aſſez bien rétablie, il voulut y ſéjourner pour ſe repoſer d'un ſi long voïage.

Cette réſolution du Roi, affligea ſenſiblement le Comte de Rethel ; il redoutoit, pour Mademoiſelle de Couci, l'inſtant où elle apprendroit le ſort funeſte

* En l'année 1191.

de ſon frere : Il auroit voulu voler à Paris ; mais le Roi lui dit, que prudemment, il ne devoit y paroître qu'avec lui ; que la Lettre de l'infortuné Raoul devoit avoir fait ſon effet avant qu'il ſe montrât devant Enguerrand. L'on peut aiſément penſer que le Comte de Rethel, après la mort de ſon cher Raoul, avoit pris auprès de lui le fidéle Monlac : ſçachant que ce Gentilhomme avoit un empreſſement extrême de s'acquitter de la triſte commiſſion, dont ſon illuſtre Maître l'avoit chargé en mourant, il lui permit, auſſi-tôt qu'il furent arrivez à Lyon, d'aller executer les derniers ordres de Raoul. Monlac prit ſur le champ la route de Bourgogne, pour remettre à Madame de Fajel le précieux, & funeſte dépôt dont il étoit chargé.

A peine le Roi étoit-t'il entré dans Lyon, que le Grand Sénéchal, qui vouloit adoucir à la Maréchale, & à la Comteſſe des Barres, la terrible nouvelle de la mort d'Alberic, obtint de Philippe la permiſſion de partir. Le Roi penſa, dans ce moment, qu'un homme tel que le Grand Sénéchal, pouvoit le repréſenter pour remettre à Enguerrand, la Lettre de ſon fils, enfermée dans une autre que ce Prince écrivit de ſa propre main à cet infortuné Pere. Elle étoit conçuë en ces termes.

Nous avons fait tous deux, mon cher Enguerrand, une grande perte! Nous perdons dans l'illuſtre & brave Raoul, vous, un Fils ſi digne des plus ſenſibles regrets! moi, un Ami, à qui je dois la vie. Votre courage me raſſûre contre un ſi terrible malheur; &

votre tendreſſe pour l'infortuné Raoul, m'eſt un garand que vous lui accorderez ce qu'il a exigé de vous en mourant. Il eſt mort avec la conſolation de penſer que ſon Roi, & ſon Pere reſpecteroient ſes dernieres volontez : moüillant ſon viſage des pleurs que ſa perte m'arrachoit, je lui ai répondu de vous, & de moi, déſirant autant que lui, ce qu'il déſiroit ſi ardemment ! Le Grand Sénéchal vous remettra ſa Lettre, que je m'étois moi-même, chargé de vous rendre ; & Adelaïde, auſſi affligée que vous, eſſuïera vos larmes. PHILIPPE.

Le Grand Sénéchal chargé des dépêches du Roi, & preſſé du déſir d'arriver à Paris avant tous ceux qui en prenoient comme lui la route, ſe mit en chemin. Tandis que le Grand Sénéchal, rendu à Paris, étoit occupé à

eſſuïer les larmes d'une belle-mere, & d'une femme qui lui étoient toutes deux bien cheres, Monlac prenoit en Bourgogne des meſures pour reüſſir dans l'éxecution des dernieres volontez du Sire de Couci.

Pendant que quelques nouvelles échappées, & encore incertaines, annonçoient les ſuccès heureux de la Paleſtine, mais ſans détailler ce qu'ils avoient coûté, la triſte Madame de Fajel, vis-à-vis d'elle-même, & en butte aux perſécutions d'un mari jaloux & furieux, gémiſſoit de ſon ſort : ſa tendreſſe, toujours la même malgré ſes efforts pour la vaincre, lui montroit les dangers où Raoul étoit expoſé ; ſon imagination toujours ingénieuſe à la tourmenter, le lui repréſentoit pâle, & ſanglant, couché ſur la pouſſiére,

re, prêt à rendre le dernier ſoupir, & la cherchant encore d'un œil mourant. Effraïée de cette uneſte image, elle s'abandonnoit à la plus ſenſible douleur : Quelquefois auſſi elle croïoit le voir, renverſant d'un bras victorieux les bataillons ennemis, & revenir tout couvert de Lauriers ! mais que ces doux momens étoient courts ! dans l'incertitude du ſort de ce qu'on aime, la crainte eſt plus forte que l'eſpérance ; elle prévaloit preſque toujours chez Madame de Fajel, & la replongeoit dans ce fonds de triſteſſe que l'abſence eſt ſeule capable d'entretenir, & que l'on bannit encore moins quand on craint pour ce que l'on aime ! Les durs traitemens que cette infortunée éprouvoit de Monſieur de Fajel, étoient l'excuſe de ſa mélancolie. Ce cruel

époux lui fourniſſoit lui-même des prétextes propres à la juſtifier, & à lui en cacher la véritable cauſe.

Le Seigneur de Fajel & ſa femme, preſque également à plaindre, étoient dans une Terre aſſez près de Dijon, quand Monlac arriva à ſaint Jean de Laune. Avant d'aller au Château où étoit Madame de Fajel, il crut devoir prendre la précaution de ſe déguiſer, pour éviter l'inconvenient d'être reconnu de Fajel, qui l'avoit vû ſi ſouvent à la Cour de Philippe. Son déguiſement fait, il part: il arrive près d'une des portes du Parc; il n'oſe hazarder d'y entrer; il en fait le tour; il s'informe à un Païſan qu'il rencontre, ſi le Seigneur de Fajel eſt dans ſon Château, & s'il ne va point quelquefois à la chaſſe? Ce Païſan lui

dit que ſon Seigneur prenoit ſouvent ce divertiſſement. Monlac réſoud ſur le champ d'attendre cette occaſion pour entrer dans le Château ; mais pour la ſaiſir, il falloit qu'il paſſât les jours à ſe promener aux environs du Parc. Le déſir d'executer ce que ſon cher Maître avoit ſi ardemment déſiré, diminuoit aux yeux de Monlac le péril où il s'expoſoit ; il n'étoit occupé qu'à trouver le moment favorable, pour pénétrer juſques à l'appartement de Madame de Fajel, ſous le prétexte d'avoir à lui montrer des marchandiſes curieuſes. Malgré les précautions de Monlac, il lui étoit impoſſible de n'être pas remarqué des Habitans du Village qui étoit au pied du Château. Celui qu'il avoit interrogé, inquiet de rencontrer depuis trois jours ſur ſon

chemin, le même étranger, voulut ſe faire un mérite auprès de ſon Seigneur, d'un avis qui pouvoit peut-être l'intéreſſer; Monſieur de Fajel fut donc averti. Il venoit d'apprendre que le Roi, de retour de la Terre-Sainte, étoit, depuis cinq ou ſix jours, à Lyon. Cette nouvelle le détermina d'abord à penſer, que celui qu'on voïoit depuis trois jours rôder autour de ſon Parc, étoit, ou Raoul, ou quelqu'un à lui, chargé d'épier le moment de voir Madame de Fajel. Ce ſoupçon, en irritant ſa jalouſie, le tranſporta de colere; il devint furieux! le déſir de ſe vanger ſur Raoul, des chagrins & des tourmens où le livroit depuis ſi long-tems la fatale tendreſſe qu'il avoit inſpirée à Madame de Fajel, lui fait prendre ſur le champ un parti

violent : il ſort ſuivi de trois de ſes gens ; il va du côté où on vient de lui dire qu'il trouvera celui qu'il croit déja un ennemi de ſon repos, & de ſa gloire.

Monlac voïant de loin avancer quatre Cavaliers, parmi leſquels il croit diſtinguer le Seigneur de Fajel, ſent le péril où il eſt, & veut y échapper. Fajel appercevant ſon deſſein, vient ſur lui à toute bride, & l'arrête. Il voit d'abord que ce n'eſt point le Sire de Couci, mais il a une idée confuſe des traits de celui qui veut en vain ſe cacher ; il porte ſur lui un regard fixe ; il cherche à le reconnoître, & le reconnoît. Ah ! traître, s'écria-t'il, ton déguiſement, aux portes de mon Château, ne m'inſtruit que trop de ton projet criminel, & je vais t'en punir ! ta mort ſera la récompenſe de ton zele ! elle

inſtruira le perfide Couci, du ſort que lui garde mon juſte reſſentiment ! En achevant ces mots, la fureur s'empara du Seigneur de Fajel, qui aidé de ſes gens, ſe rendit le maître de Monlac : il l'aſſaſſina, malgré les courageux efforts que fit ce Gentilhomme, pour défendre, & vendre cherement ſa vie.

A peine Monlac eſt-il étendu ſur la pouſſiere, que le Seigneur de Fajel met pied à terre : il ordonne à ſes gens de rentrer dans le Château, & leur défend de parler de ce qui vient de ſe paſſer. Auſſi-tôt qu'il eſt ſeul, il foüille avec précipitation la victime qu'il vient d'immoler à ſes jaloux tranſports. Ciel ! que lui trouve-t'il ! une boëte d'or qui renferme le cœur de Raoul de Couci, avec une Lettre de cet infortuné. Que devient Fajel à

cette vuë ! Il frémit d'horreur & treſſaillit de joïe ! Raoul n'eſt plus. Sa mort me vange, & punit la perfide qu'il adoroit. Il lit, & relit le fatal écrit ; chaque mot ajoute à ſa fureur ! Raoul ne regrette ſa vie, que parce qu'il étoit aimé de Madame de Fajel ! Il ſe plaint, il eſt vrai, d'une vertu trop ſévére ; mais il s'applaudit de regner, malgré cette même vertu, dans ſon cœur ! Il lui envoïe le ſien pour gage de ſon amour, comme aſſûré que ce terrible gage, loin de lui être un objet effraïant, lui ſera précieux ! Le Seigneur de Fajel reſte quelque tems comme abîmé dans ces funeſtes idées ; tantôt il regarde d'un œil égaré, ce que renferme la boëte qu'il tient ; tantôt il lit la Lettre ; ces deux objets l'iritent preſqu'également. La preuve de la

tendreſſe de ſa femme pour Raoul, ſa mort, & la douleur amére qu'en reſſentira Madame de Fajel, ne lui paroiſſent pas une vangeance aſſez complette : il médite un projet enfanté par la plus noire rage ! Ceſt du cœur même de Raoul, dont il veut faire uſage pour executer la plus affreuſe barbarie ! Mais pour l'executer, il faut qu'il ſe rende maître de tous ſes mouvemens ; il faut qu'il paroiſſe tranquile ; ſa fureur même lui en donne la force !

Depuis long-tems, le Seigneur de Fajel, pour ſe ſouſtraire au chagrin que lui cauſoit la mélancolie de ſa femme, paſſoit des journées entieres ſans la voir ; & la langueur de Madame de Fajel la retenoit preſque toujours dans ſon appartement : ils craignoient tous deux leur pré-

ſence ; l'un ne pouvoit donner des bornes à ſes reproches ; l'autre, pénétrée du regret de les mériter, ne pouvoit les ſoutenir. Le Seigneur de Faiel vouloit gagner ſur lui, d'être inſenſible à l'injure que lui faiſoient les ſentimens intérieurs de ſa femme ; car il ne doutoit plus de ſa tendreſſe pour Raoul, depuis l'inſtant où il l'avoit ſurpriſe verſant des pleurs ſur ſes Tablettes, & ſur la Lettre de Mademoiſelle de Couci. Madame de Faiel en proïe, malgré elle, à tout ce que l'amour peut faire éprouver de plus cruel, ſe reprochoit l'affreuſe ſituation où la ſienne reduiſoit un mari. Tous les jours étoient pour elle, des jours de triſteſſe, & de ſolitude ! elle les paſſoit occupée de ſes douloureuſes penſées ; elle n'avoit perſonne à qui elle oſât confier ſes

peines, & ſes inquiétudes : les momens où elle étoit forcée d'être entourée, ou de ſes femmes, ou de ceux qui la ſervoient, étoient pour elle des momens de contrainte. Que ſes repas étoient courts, & ſilencieux !

Dès que le Seigneur de Fajel eut en ſon pouvoir ce qu'il venoit de trouver ſur le malheureux Monlac, il rentra dans le Château : il donna auſſi-tôt les ordres convenables pour l'execution de l'horrible projet qu'il méditoit. Sa fureur, animée par ſa paſſion, lui faiſoit déſirer avec une impatience extrême, l'heureux moment où il devoit joüir de ſa vangeance. Ce moment arriva enfin. On ſervit Madame de Fajel, qui, comme à ſon ordinaire, du moins depuis quelque tems, mangeoit ſeule dans ſa chambre. Monſieur de

Fajel étoit à la porte ſans qu'elle en fût informée ; il entra avant qu'on eût déſervi le ſeul mets qui avoit encore été préſenté à Madame de Fajel ; il ordonna à tout le monde de ſe retirer ; il prit un ſiége & ſe plaça vis-à-vis d'elle. Voulez-vous bien, Madame, lui dit-t'il d'un air aſſez ouvert, que je vous voïe ſouper ? ma préſence ne vous gênera-t'elle point ? Madame de Fajel répondit à ſon mari, avec cette douceur qui lui étoit ſi naturelle, & que tous ſes chagrins n'avoient pû alterer. Mangez, Madame, pourſuivit-il, après avoir gardé un moment le ſilence. Ce que vous mangez doit être pour vous un mets délicieux ; c'eſt le Cœur de Raoul de Couci. Madame de Fajel croïant que ſon mari ne lui tenoit cet horrible diſcours, que pour voir

l'effet qu'il produiroit ſur elle, lui dit: eh! Monſieur, vous & moi ſerons-nous ſans ceſſe, les triſtes victimes de nos jaloux ſoupçons? vous feront-ils tous les jours, inventer de nouvelles inſultes? Non, non, reprit le Seigneur de Fajel, c'eſt le cœur du perfide Raoul dont vous voïez encore les reſtes devant vous: il eſt mort, ce Raoul, objet odieux d'un amour criminel. Les Sarraſins ont commencé ma vangeance, je viens de la rendre complette! l'incertitude où je vous vois, vous ſoutient contre un ſi grand malheur, elle ſuſpend votre déſeſpoir, & me dérobe trop long-tems, le plaiſir d'en joüir! Liſez, perfide, lui dit-il, en lui jettant la Lettre de Raoul, liſez! Madame de Fajel, en reconnoiſſant le caractere de Raoul, qu'elle avoit tant de fois vû entre les

mains de Mademoiſelle de Couci, eſt ſaiſie de crainte, & d'horreur ! elle lit : chaque mot lui porte un coup mortel ! elle perd enfin l'uſage de ſes ſens, en achevant la Lettre de Raoul, qui étoit conçuë en ces termes.

Je ſens, Madame, que je vais ceſſer de vivre, & je ſens que ma paſſion ne fut jamais plus forte. Vous l'avez païée d'une ſenſibilité, qui ſans rien coûter à votre auſtere devoir, a fait le bonheur, & le malheur de ma vie ! oſerai-je me flatter, que lorſque vous ſerez au terme où je me trouve, (puiſſe le Ciel le reculer !) vous ſerez occupée de moi, comme je le ſuis de vous ! oüi, Madame, je l'eſpere ! vous le pourrez ſans bleſſer cette vertu pure, que j'ai toujours reſpectée dans vous : cette idée flateuſe éloigne de moi l'horreur d'une mort prochaine ; c'eſt cette

idée qui me fait charger le fidéle Monlac, de vous remettre, au péril de ſa vie, une boëte dans laquelle eſt renfermé un dépôt qui vous coûtera des larmes, & vous ſera précieux! mes ſentimens juſtifient la hardieſſe, & la ſingularité d'un don de cette nature, & la connoiſſance que j'ai de ce qui ſe paſſe dans votre ame, m'aſſûre de l'uſage que vous en ferez.... Je m'affoiblis.... ma vûë ſe trouble.... Adieu Madame.... Je meurs ...

Le barbare Fajel joüiſſoit de l'état déplorable, où il avoit réduit ſa femme. Mais la durée de ſon évanoüiſſement lui fit craindre qu'il ne fût l'avancoureur d'une mort prochaine. Elle dut à ſa cruauté le ſecours qu'il lui donna. Il étoit impatient d'être le témoin de la douleur où elle s'abandonneroit; il vouloit inſulter à ſa miſere; il vouloit en-

fin qu'elle pût lire dans ſes regards menaçans, cette noire fureur, ſi propre à lui annoncer un avenir, dont il ſe flattoit qu'elle ſeroit effraïée. Madame de Fajel reſta plus de deux heures ſans reprendre ſes eſprits; elle ouvre enfin les yeux. Quel ſpectacle lui eſt offert! les reſtes d'un repas horrible! un mari qui vient de faire une action, dont le ſeul récit fait frémir la nature! Son ame reçoit de différentes impreſſions, ſelon les différens objets qui la frappent; de la pitié, & de la douleur; de la colere, & de l'indignation! mais aucun de ſes mouvemens n'éclate: elle baiſſe les yeux, & garde un morne ſilence. Je le vois, perfide, dit ce cruel époux, vous ajoutez à l'outrage que me fait votre cœur, celui de mépriſer ma juſte indignation! Votre ſilence n'eſt

l'effet, ni de vos remords, ni de la crainte que devroit vous inſpirer ce que peut un mari ſi cruellement offenſé ! Cette douleur muette, en marquant votre mépris, ſemble braver ma vangeance ; mais tremblez ! craignez tout d'un homme qui vous a tendrement aimé ! Je meſurerai les châtimens que je vous prépare, ſur l'amour que j'ai eu pour vous ! ma haine me rendra vos jours précieux ! Je les ménagerai, mais ce ne ſera que pour joüir plus long-tems du plaiſir de vous tourmenter. C'eſt, repliqua Madame de Fajel, ce qui n'eſt plus en votre pouvoir : ſans vous donner le ſoin, ou de les prolonger, ces jours infortunez, ou de les abréger, je ſerai bientôt hors d'état de vous craindre ! on peut ſortir de la vie, ſans le ſecours ni du fer, ni du poiſon !

Vous

Vous êtes plus à plaindre que moi ! vous allez être livré à des remords qui ne vous quitteront jamais ! Plût au Ciel que cette triſte avanture fût enſevelie dans un profond oubli ! mais il eſt des crimes que la juſtice céleſte ne laiſſe point ignorer ! c'eſt la plus grande vangeance qu'elle puiſſe exercer contre un homme de votre rang ! Votre mémoire ſera odieuſe à la poſtérité, tandis que la mienne l'attendrira ! Je n'ai rien à me reprocher : j'ai combattu une malheureuſe paſſion qui regnoit dans mon cœur, avant que je vous euſſe donné la main. Elle ne m'a point fait oublier mon devoir ! je n'ai écouté que lui ! je lui ai ſacrifié tout ce que la vertu la plus auſtere exigeoit de moi ! C'étoit pour lui obéir, que je vous ai forcé, vous & mon pere, à m'arracher de la Cour de

Philippe ! jugez, (ſi votre fureur vous le peut permettre,) jugez, qui de nous deux eſt le plus criminel ?

La modération de Madame de Fajel, étonna ce furieux ; cet étonnement fit place à la honte d'avoir commis un crime qui ne ſervoit qu'à lui confirmer l'innocence de ſa femme. Pour lui cacher ſon trouble & ſa confuſion, il ſortit ſans rien répondre. A peine Madame de Fajel fut-elle délivrée de ſa préſence, qu'elle paſſa dans ſon Cabinet, où elle ſe laiſſa aller languiſſamment ſur un fauteüil. Raoul eſt mort, dit-elle d'une voix affoiblie ! Raoul eſt mort ! non, je ne veux point lui ſurvivre ! L'action barbare que vient de commettre notre commun ennemi, me condamne à mourir ! eh bien ! cher Raoul, la mort nous uni-

ra ! Elle lit, & relit la Lettre qu'elle tient dans ſes mains ; elle l'arroſe de ſes larmes. Hélas ! qu'as-tu fait, cruel époux ! que ne me laiſſois-tu la liberté de pleurer un Héros, mort dans les bras de la Victoire ! ma douleur auroit été auſſi innocente que l'étoit ma tendreſſe ! J'aurois même pris ſoin de te la cacher ! Le reſpect que j'ai toujours eu pour le fatal lien qui nous unit, m'auroit ſoutenuë contre un ſi grand malheur ! Tu m'aurois toujours vû, ſemblable à moi-même, chercher à adoucir ton caractere farouche, & ſoupçonneux ! je me ferois fait une loi d'eſſuïer, ſans murmurer, toute la rigueur de tes caprices ; & s'il n'eût pas été en mon pouvoir de te rendre le maître de mon cœur, tu l'aurois du moins été de toutes mes dé-

marches ! Mais pourquoi ſonger à ce barbare, dans les momens qui me reſtent à vivre ! je ne dois, je ne veux m'occuper que de mes juſtes regrets ! Raoul, cher Raoul, vous n'êtes plus ! jamais paſſion fut-elle auſſi reſpectueuſe que la vôtre ? malgré la connoiſſance que vous aviez de la mienne, vous l'avez toujours contenuë dans les bornes preſcrites par la raiſon, & le devoir !

Le Seigneur de Faſel étoit à peine ſorti de la chambre de ſa femme, qu'il ſentit l'effet de ce qu'elle venoit de lui dire. Les remords s'emparerent de lui ; il voit avec horreur toute la barbarie d'une action infructueuſe ! il ne comprend pas comment il a pû la commettre ! J'étois jaloux de Raoul de Couci, s'écrioit-il, ſans avoir eu la moindre preuve que ma femme m'eût offenſé !

La mort me délivre d'un Rival ſi redoutable à mes yeux ! la Lettre que je trouve ſur celui, que dans un premier mouvement je ſacrifie à ma fureur, ne devoit-elle pas remettre le calme dans mon ame ? La pureté de la conduite de Madame de Fajel n'y étoit-elle pas évidente ? Loin de ſouſtraire à ſa connoiſſance cette Lettre, & cette boëte fatale, qui... ô Ciel ! quel uſage en ai-je fait ? j'en frémis ! malheureuſe victime ! Trop coupable Fajel, oſes-tu bien te rappeller à toi-même tout ce que tu as fait ſouffrir à la plus vertueuſe femme qui fut jamais ? elle en mourra !.... C'eſt moi, qui après l'avoir accablée preſque tous les jours, de mille injuſtes reproches, viens enfin de lui enfoncer le poignard dans le ſein !.... Mais rentrons chez elle : pour ſoulager ſa peine ! qu'elle

ſoit témoin de celle que j'endure ! Ah ! monſtre, comment te préſenter à ſes yeux ? Pourras-tu ſoutenir leurs regards mourans ?

Ces divers mouvemens agiterent Fajel toute la nuit. A peine vit-il le jour, qu'il envoïa dire à Marandé, celle de ſes femmes que Madame de Fajel aimoit le mieux, de paſſer chez lui. Marandé ſe déroba d'auprès de ſa Maîtreſſe ; Madame de Fajel étoit trop pleine de ſa douleur, pour s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit autour d'elle. Dès que Fajel vit Marandé, il lui demanda avec trouble & précipitation, ce que faiſoit, ce que diſoit, & dans quel état étoit ſa femme ? Quoi ! tu pleures, s'écria-t'il ! parle. Hélas ! Seigneur, répliqua-t'elle, que voulez-vous que je vous apprenne ? Madame eſt immobile ;

elle ne profere pas un mot : des ſoupirs, & des larmes marquent ſeulement l'agitation de ſon ame ! elle a ſouvent des foibleſſes dans leſquelles il ſemble qu'elle va expirer : pour l'empêcher d'y ſuccomber, nous la preſſons, mais en vain, de prendre ce qui pourroit la ſoulager. Sans nous parler, elle nous rebute, & nos empreſſemens paroiſſent encore irriter ſa douleur ! Retourne Marandé, reprit Fajel, retourne au près de cette infortunée, je ne ſçais ſi je dois la voir ? je ne ſçais ſi je ne dois point, dans ces premiers mouvemens, la laiſſer ſeule ? retourne, & viens m'avertir ſi quelque nouvel accident faiſoit craindre un malheur, dont l'idée me fait trembler !

Madame de Fajel n'avoit jamais ouvert ſon cœur à la fidelle Marandé ; elle ignoroit même ce

qui s'étoit paſſé la veille, entre le mari & la femme ; ſurpriſe de tout ce qu'elle voïoit, elle cherchoit en vain à en demêler la cauſe. Elle crut, en rentrant dans la chambre de ſa Maîtreſſe, pouvoir lui dire que Monſieur de Fajel l'avoit mandée ; qu'il étoit dans une agitation extrême ; que ſes yeux étoient gros de larmes ; qu'il articuloit avec peine ce qu'il diſoit. Madame de Fajel ſans rien répondre, lui fit ſigne de la main, de ne pas continuer. Monſieur de Fajel hors de lui-même, alla trente fois dans ce même jour, de ſon appartement, à la porte de la chambre de ſa femme, & trente fois il n'oſa y entrer : il parcouroit ſon Château, ſes Jardins, ſon Parc, & ne ſçavoit jamais où il étoit. Ne pouvant enfin réſiſter à l'impatience d'apprendre

dre par lui-même l'état où ſe trouvoit Madame de Fajel, il entra chez elle. Il la voit dans ſon lit, avec cet abattement, ſuite ordinaire des douleurs vives; elle ne marque aucune ſurpriſe de voir ce cruel tiran; elle n'avoit plus rien à craindre de ſa violence: tout étoit fait. Elle ordonne à ſes femmes de ſortir; puis s'adreſſant à cet époux barbare, elle lui dit d'une voix languiſſante: Que venez-vous faire ici, Monſieur? n'avez-vous pas épuiſé tous les traits qu'une injuſte jalouſie vous a fournis contre moi? mes malheurs, qui tôt, ou tard, feront les vôtres, ne ſont-ils pas aſſez grands? voulez-vous encore y ajouter? Ah! Madame, s'écria Fajel, vous voïez un coupable rongé de remords: un criminel qui vous demande grace! un homme confondu par

votre innocence, qui vient à vos genoux vous implorer pour vous-même ! conservez des jours qui ne me furent jamais si précieux ! vous me verrez, à tous les instans, pénétré, & repentant de mon crime, loin de vouloir l'excuser par l'excès de mon amour, en avoüer toute la noirceur ! ne soïez point inflexible ; n'imitez pas ma dureté ; j'en ressens toute l'horreur ; ah ! Madame, soïez aussi généreuse que j'ai été cruel ! faut-il que j'expire à vos yeux pour m'attirer un regard, que je préférerois à la vie ? que ma mort me paroîtroit douce, si elle pouvoit exciter en vous, un leger mouvement de pitié ! Je sens, Monsieur, repliqua Madame de Fajel, que ce retour de vertu, ne peut désormais m'être utile ; sans vouloir vous irriter, je souhaite qu'il soit durable ! tels sont

les vœux de l'innocence, en faveur de ceux qui l'oppriment! mais s'il eſt vrai que votre repentir ſoit ſincere, la preuve qui eſt en votre pouvoir, eſt unique, ne me la refuſez pas: éloignez-vous d'une femme dont la vûë, les ſentimens, les paroles, & le ſilence doivent vous accabler.

Après ces mots, Madame de Fajel ſe tut. Son mari croïant pénétrer ſa funeſte réſolution, n'oublia rien pour la combattre: il ſupplioit, il preſſoit, il interrogeoit, il gémiſſoit, mais il attendoit, en vain, une réponſe: prieres, larmes, mouvemens, tantôt doux, tantôt impétueux, ne produiſirent que le même effet. Le ſilence. Ne pouvant le ſoutenir, il ſortit confus, & déſeſperé.

Le Seigneur de Fajel en par-

courant ſon Château, comme un homme égaré, réfléchit tumultueuſement ſur ce qui vient de ſe paſſer : la pâleur de ſa femme, la peine qu'elle avoit euë à prononcer le diſcours qu'il venoit d'entendre, la conſternation, & les pleurs de ſes domeſtiques, tout lui annonce un malheur prochain ! il appelle ſon Ecuïer, il lui donne l'ordre d'aller à Vergi. L'Ecuïer eſt à peine parti, qu'il ſe repent de l'avoir envoïé ! il craint la préſence de Monſieur, & de Madame de Vergi ; il craint que leur malheureuſe fille ne leur développe un miſtére odieux ; il craint leurs juſtes reproches ; il craint enfin leur douleur ! Malgré l'extrême affliction du Seigneur de Vergi, en apprenant le péril où ſa fille ſe trouve, il fait des queſtions adroites à celui qui lui apporte

de ſi terribles nouvelles : il lui demande ſi quelqu'accident n'a point précédé cette prompte & dangereuſe maladie ? il eſpére éclaircir ſes doutes par les réponſes de l'Ecuïer : mais elles furent ſi ſimples & ſi naïves, que le Seigneur de Vergi conçut que celui qui les faiſoit, n'avoit nulle idée de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Madame de Fajel, & peu de connoiſſance du véritable caractere de ſon Maître.

Monſieur & Madame de Vergi arriverent le cinquiéme jour après le funeſte accident qui alloit coûter la vie à l'innocente & malheureuſe Madame de Fajel. Quel ſpectacle pour eux ! ils la trouvent mourante. Ils l'embraſſent, ils verſent un torrent de larmes ; à peine peuvent-ils lui arracher quelques mots ; elle s'affoiblit ; ſes yeux ſe ferment ;

elle perd la parole. Le Seigneur de Vergi effraïé, appelle du ſecours, il demande Fajel; on lui dit qu'il vient de monter à cheval, ſuivi d'un ſeul domeſtique: il ne queſtionne point ceux qui lui diſent que le Seigneur de Fajel vient de partir, ſans avoir ni parlé à perſonne, ni donné aucun ordre. Ce Pere affligé, déſeſpéré de ce qu'il voit, & de ce qu'il penſe, embraſſe ſa fille qui meurt entre ſes bras! Monſieur & Madame de Vergi s'enfuïent avec horreur d'un lieu, où la fatale deſtinée de leur fille, avoit fixé ſon ſort.

Le Seigneur de Fajel, après avoir parcouru toutes les routes de ſa Forêt, & ne pouvant s'éloigner, quelque deſſein qu'il en eût, revenoit vers ſon Château, lorſque l'Equipage de ſon Beaupere, qui ne faiſoit que d'en

sortir, lui parut reprendre le chemin de Vergi. Il s'approche. Mais ce vieux Seigneur affligé, détourne la tête, & veut éviter les regards d'un homme qui lui eſt odieux ! Fajel s'arrête, il ne doute plus de ſon malheur ; il pique droit chez lui ; il entre. Quel ſpectacle ! tout pleure, tout gémit ! il vole à l'appartement de ſa femme ; on s'efforce pour l'empêcher d'y entrer ; il menace, il met l'épée à la main ; il veut percer tous ceux qui s'oppoſent à ſon paſſage, & ne pouvant les intimider, il tourne ce fer contre ſa poitrine ; on le déſarme ; on le ſauve de ſa propre fureur : il demeure un inſtant immobile ſans proférer un ſeul mot. A ce calme, ſuccede un mouvement impétueux ; il deſcend, remonte le même cheval, & dans un moment on le perd de vûë.

Il va droit à un Monaſtere, dont l'Abbé étoit ſon allié. Il l'inſtruit, en homme troublé, de ſon malheur; & lui demande qu'il lui ſoit permis de ſe renfermer. L'Abbé ſe tranſporte ſur le champ à Fajel, pour faire rendre les derniers devoirs à la femme la plus vertueuſe, & la plus infortunée qui fut jamais.

Tandis que cette Tragédie ſe paſſoit en Bourgogne, le Grand Sénéchal, qui avoit pris la route de Paris, y étoit arrivé avant tous ceux qui étoient partis de Lyon, pour s'y rendre. Cette Capitale, quoique gouvernée ſelon les ordres que Philippe avoit laiſſez, ſe reſſentoit de l'abſence de ſon Prince; elle ne faiſoit des vœux que pour ſon retour. Le Grand Sénéchal étoit à peine entré dans Paris, qu'il ſe vit entouré d'une multitude de Peu-

ple, empreſſé à lui demander des nouvelles de leur Roi. Touché de cette ardeur générale, il leur crioit à haute voix pour ſe faire entendre de ce Peuple, qui vouloit être inſtruit, & ne pouvoit ſe donner le tems d'écouter; que le Roi étoit à Lyon, & qu'ils joüiroient bien-tôt de la ſatisfaction de le revoir. La joie de ce prochain retour ſe répandit en un inſtant; les Réjoüiſſances & les Illuminations, ſans qu'aucun ordre en eût été donné, furent des preuves bien ſenſibles de l'amour des François pour leur Monarque.

Le Grand Sénéchal, qui n'avoit demandé congé au Roi que pour préparer la Maréchale, & la Comteſſe des Barres à la nouvelle de la mort d'Alberic, redoutoit l'état affreux où il alloit jetter la mere & la fille! Sa triſteſſe & ſon ſilence, en les em-

braſſant, leur annoncerent la perte qu'elles avoient faite : Qu'eſt-il arrivé à mon fils, s'écria la Maréchale ? Quelle nouvelle m'en apportez-vous ? Le Grand Sénéchal ſoupira. Ah ! mon fils ne vit plus, reprit la Maréchale ! Non, Madame, repartit le Comte des Barres ! mais puiſſe mon reſpect pour vous, & ma tendreſſe pour une femme que j'adore, ajouta-t'il en embraſſant la Comteſſe, adoucir chez toutes deux, la perte que vous faites ! A un ſaiſiſſement mortel, ſuccéderent les larmes & les gémiſſemens ! La douleur de la mere & de la fille étoit ſi violente, qu'à peine voïoient-elles, dans leurs premiers mouvemens, ce qui leur reſtoit, pour les conſoler de ce qu'elles avoient perdu.

Après que le Grand Sénéchal eut rempli ces premiers & triſtes

devoirs, il fut chez Enguerrand; ſon eſtime pour lui alloit juſques au reſpect; il regrettoit ſincerement Raoul, & Mademoiſelle de Couci lui étoit infiniment chere: il connoiſſoit ſa tendreſſe pour ſon frere: pénétré de l'affliction de la Maréchale & de la Comteſſe des Barres, il redoutoit l'inſtant qui alloit encore mettre ſa ſenſibilité à une nouvelle épreuve. Selon les ordres qu'il en avoit reçû du Roi, il remit à Enguerrand la Lettre de ce Prince, avant de lui donner celle de Raoul. Enguerrand pâlit, en voïant l'air abattu du Grand Sénéchal. Le Roi m'écrit, dit-il!... Vous êtes le porteur de ſa Lettre!... Vous gardez un morne ſilence!... Je tremble!... Mon Fils!... mais liſons. A peine a-t'il lû quelques lignes, qu'il porte ſes mains ſur ſon front, &

reſte immobile. Raoul eſt mort, dit-il d'une voix baſſe ! Mon Fils ! .... quelle perte ! .... Mon Fils : .... A ce ſeul mot, la parole expire ſur ſes lévres.

Madame de Couci qui venoit d'apprendre que le Comte des Barres étoit chez ſon mari, y accourt. Quel ſujet d'effroi pour elle ! elle voit Enguerrand accablé, & le Grand Sénéchal qui craint de l'aborder ! Quel malheur, eſt-il donc arrivé, s'écrie-t'elle toute éperduë ! parlez Monſieur... Enguerrand ne répond rien.... Par pitié Grand Sénéchal, continuë-t'elle, tirez-moi de peine ? Le Grand Sénéchal n'oſe lui répondre ; il n'oſe même la regarder : liſez Madame, lui dit Enguerrand en lui donnant la Lettre du Roi, & obtenez de vous, s'il eſt poſſible, de ne pas mourir de douleur ! Madame de Cou-

ci lit, & tombe évanoüie. On la porte dans cet état pitoïable, à ſon appartement, où l'empreſſement de toutes les perſonnes qui l'entourent, la font revenir ; mais hélas ! quelle eſt ſon affliction ! Le courageux Enguerrand, ſans verſer une larme, répéte pluſieurs fois : Mon Fils eſt mort ! J'ai tout perdu ! Le Grand Sénéchal voïant avec quelle fermeté Enguerrand ſoutenoit un ſi grand malheur, lui rend la Lettre de ſon fils. Elle étoit conçuë en ces termes.

Je ne ſurvis que de peu de jours au Maréchal : nous avons tous deux trouvé la mort, en triomphant des Infideles. Le Roi, témoin de notre activité à executer ſes projets, ſera touché de notre perte ! c'eſt aſſez pour notre gloire, mais ce n'eſt pas aſſez pour me conſoler de quitter un pere tel que

vous ! l'eſpoir d'obtenir la grace que je vais lui demander, peut ſeul adoucir mes inquiétudes, & me faire regarder avec moins d'horreur, ce triſte paſſage : le Comte de Rethel eſt, & fut toujours mon plus tendre ami ; le Roi connoît tout ce qu'il vaut ; vous l'aviez trouvé digne de votre amitié ; il adore ma ſœur, cette ſœur qui me fut toujours ſi chere, & que vous n'avez pû ceſſer d'aimer, n'aïant pû ceſſer de l'eſtimer ! rendez-les heureux : qu'ils ſoient unis ! retrouvez un fils dans un Héros ſi digne de votre alliance ! ſon reſpect, ſa tendreſſe pour vous, ont ſerré les nœuds d'une amitié formée entre nous dès notre enfance. Mon pere pourroit-il me refuſer ce que je ſouhaite avec tant d'ardeur, dans le moment où je me flatte qu'Enguerrand, qui ne connoît point l'uſage des larmes, en répandra

à la triſte nouvelle de la mort de l'infortuné Raoul.

Après avoir lû la Lettre de Raoul, Enguerrand leve les yeux au Ciel ! il garde un moment le ſilence, & demande enſuite au Grand Sénéchal d'aller prier la Reine d'envoïer Adelaïde à une mere, qui a beſoin de conſolation dans l'état où elle eſt. Peut-être, ajouta-t'il, en trouverai-je dans ſes embraſſemens !

Malgré l'impatience du Grand Sénéchal, pour retourner auprès de la Maréchale, & de la Comteſſe des Barres, il courut chez la Reine. Adelaïde étoit auprès d'elle. Il inſtruiſit d'abord cette Princeſſe de la mort du Maréchal. Et que fait mon frere, lui demanda Mademoiſelle de Couci ? eh ! quoi, Sénéchal, vous ne répondez rien ! .... Ah Madame, s'écria-t'elle en s'adreſſant à la Rei-

ne, je ſuis perduë ! le Grand Sénéchal évite mes regards ! ſon embarras m'annonce un grand malheur ! Parlez Sénéchal, lui dit la Reine ? Enguerrand ſupplie Votre Majeſté, repartit-il, d'envoïer Mademoiſelle de Couci à ſa mere ; l'un, & l'autre trouveront dans ſes embraſſemens quelque conſolation contre le coup terrible que je viens de leur porter. Ah ! Mademoiſelle, continua-t'il en s'approchant d'Adelaïde, armez-vous de tout votre courage, & s'il ſe peut, commandez à votre juſte douleur ! vous le devez pour adoucir celle d'un pere qui vous attend les bras ouverts, comme le ſeul bien qui lui reſte. Juſte Ciel ! s'écria Mademoiſelle de Couci, à quel prix me rendez-vous la tendreſſe d'un pere ! falloit-il qu'il en coûtât la vie à mon malheureux frere !

frere ! La Reine alors dit à Adelaïde : Il faut ma fille soutenir ce malheur avec cette fermeté héroïque qui ſemble être attachée au nom de Couci : allez, le Grand Sénéchal va vous remettre entre les bras d'Enguerrand ; mais ſur tout ſongez qu'une douleur trop violente irriteroit la ſienne ! Sénéchal, pourſuivit cette bonne Princeſſe, qui déja trop ſenſible à l'affliction d'Adelaïde, craignoit encore pour elle quelqu'autre malheur, qui avez-vous laiſſé auprès du Roi mon fils ? Le Comte de Rethel, repliqua-t'il. C'eſt aſſez, dit la Reine. Allez, & témoignez à Enguerrand, & à Madame de Couci la part que je prens à la perte qu'ils ont faite.

Mademoiſelle de Couci, conduite par le Grand Sénéchal, entra chez Enguerrand ; elle ſe

proſterna d'abord à ſes pieds : levez-vous ma fille lui dit-il, embraſſez un pere qui vous rend toute ſa tendreſſe. Enguerrand après l'avoir long-tems ſerrée dans ſes bras, lui dit : Paſſez chez votre mere, mais cachez-lui, ſi vous le pouvez, une partie de votre douleur ; ménagez la ſienne.

Le lendemain Enguerrand dépêcha un courier vers Thibault pere de Roger, pour l'appeller, comme ſon plus tendre ami, à ſon ſecours. Thibault part ſur le champ, il arrive. Ces deux hommes illuſtres ſont également attendris, & pénétrez de la plus ſenſible affliction : les circonſtances préſentes reſſerrent les nœuds de leur ancienne amitié ; ils paſſent enſemble chez Mademoiſelle de Couci ; elle n'avoit jamais vû Thibault ; elle ignoroit qu'il dût

arriver. Quelle fut ſa ſurpriſe & ſon agitation, de s'entendre dire par Enguerrand : Adelaïde embraſſez le pere de Roger ; il me rend un fils, je lui donne une fille. Vous & Roger, ſoïez tous deux unis ſelon les derniers ſouhaits d'un fils, dont votre bonheur m'adoucira la perte. Thibault ne peut ſe laſſer de regarder, & d'admirer Mademoiſelle de Couci ! & la joïe qui ſe répand ſur ſon viſage, porte dans le cœur d'Enguerrand & d'Adelaïde, un trait de conſolation. Madame de Couci inſtruite par ſa fille de ce qui venoit de ſe paſſer, voulut voir Thibault. Il n'eſt pas poſſible de donner une idée bien juſte des differens mouvemens qui occupoient ces quatre perſonnes ; moins encore de ce qui ſe paſſoit dans le cœur d'Adelaïde ; elle gardoit le ſilen-

ce. Ma fille, lui dit tendrement ſon pere, Thibault, votre mere & moi vous diſpenſons de tant de retenuë; prononcez hardiment le nom de Roger, il nous eſt cher à tous.

Peu de jours après, le Roi arriva à Fontainebleau. La Reine partit pour aller joindre le Roi ſon fils. Mademoiſelle de Couci l'y accompagna; Enguerrand la remit avec une ſatisfaction extrême, entre les mains de cette Princeſſe qui la lui avoit demandée. Le Roi monta à cheval, & fut au-devant de la Reine ſa mere, juſques à l'entrée de la Forêt; Roger étoit à ſes côtez; Adelaïde, le cœur ſaiſi, n'oſoit lever les yeux. Le Roi s'appercevant de ſon trouble, lui dit: Levez les yeux Mademoiſelle, portez-les en liberté ſur ce jeune Héros; il eſt digne de tout

ce que vous avez fait pour lui ! Je le ramene de Sirie, couvert d'une gloire immortelle, n'aſpirant qu'au bonheur de vous poſſéder. Enguerrand, & Thibault arriverent le lendemain avec Madame de Couci. Peu de jours après Roger de Champagne Comte de Rethel, & Adelaïde de Couci, furent unis. Ce mariage fut célébré avec la grandeur, & la magnificence que Philippe ordonnoit toujours dans les actions d'éclat.

FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve
PAULUS-DU-MESNIL.